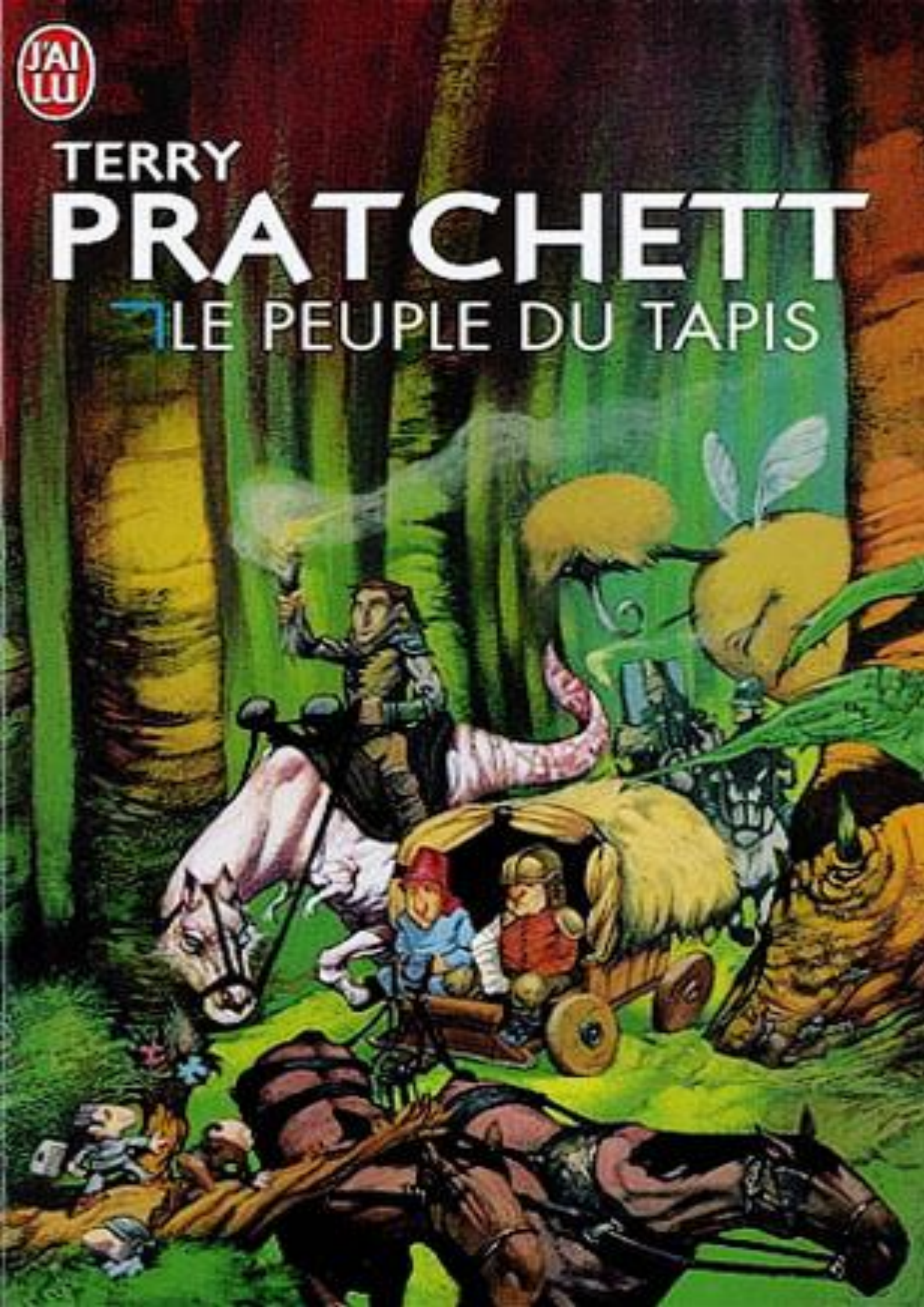




TERRY

PRATCHETT

LE PEUPLE DU TAPIS



## **Note de la Team AlexandriZ**

Vous trouverez à la fin de cet ouvrage la nouvelle « Drame de Troll ».

Cette nouvelle a été publiée dans le livre « *L'Adieu au Roi* » publié par Presses Pocket. Trop courte pour faire l'objet d'une publication propre, elle mérite cependant d'être largement partagée et la Team a choisi de l'intégrer au présent ouvrage.

Bonne lecture.

TERRY PRATCHETT

## LE PEUPLE DU TAPIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PATRICK MARCEL



ÉDITIONS J'AI LU

*Collection créée et dirigée par Jacques Sadoul*

*À Lyn, pour autrefois et pour maintenant.*

*Titre original :*

THE CARPET PEOPLE

Published by arrangement with Transworld  
Publishers Ltd, London

Copyright © 1992 by Terry and Lyn Pratchett

*Pour la traduction française :*

© Éditions J'ai lu, 1997

## NOTE DE L'AUTEUR

Cet ouvrage a deux auteurs et tous deux ne font qu'un.

*Le Peuple du Tapis* est paru en 1971. Il ne manquait pas de scories, principalement dues au fait qu'il avait été écrit par un auteur âgé de dix-sept ans.

Il s'est vendu doucement et a fini par épuiser son tirage. Et ce fut tout.

Et puis, voilà sept ans, les histoires du Disque-Monde ont commencé à remporter un certain succès, et les gens qui les achetaient se demandaient toujours :

— Tiens, c'est quoi ce bouquin-là, *Le Peuple du Tapis*, du même auteur ?

Et les éditeurs en ont eu tellement marre de répéter qu'il n'y avait plus aucune demande pour ce titre qu'ils ont décidé qu'une nouvelle édition s'imposait.

En apprenant cela, Terry Pratchett, quarante-trois printemps, a déclaré :

— Hé là, minute ! J'ai écrit ça à l'époque où je croyais que les histoires de *fantasy* devaient traiter de batailles et de rois. De nos jours, j'incline à penser que la *fantasy* devrait plutôt se préoccuper de la façon dont on évite les batailles et dont on se dispense de rois. Et puisque c'est comme ça, je vais le réécrire...

Vous savez ce qui arrive quand on tire sur un fil qui dépasse...

Alors, voilà. Ce n'est pas exactement l'ouvrage que j'ai écrit à l'époque. Ce n'est pas exactement celui que j'aurais écrit aujourd'hui. C'est une collaboration, mais, hé hé hé, je ne suis pas obligé de céder à l'autre la moitié des droits d'auteur. De toute façon, il les gaspillerait. Vous l'aviez réclamé. Le voici.



Merci. Soit dit en passant, la cité d'Uzure fait à peu près cette taille —>.

Terry Pratchett  
15 septembre 1991

Dans le cours de ce roman, il sera utile au lecteur de savoir que la pièce anglaise d'un *penny*, grande comme notre pièce de dix centimes et de couleur bronze, porte sur l'avvers le profil de la reine Elizabeth et, au revers, la gravure d'une porte fermée par une grille. (*N.d.T.*)

## PROLOGUE

Ils s'étaient baptisés les Munrungues. Cela signifiait le Peuple, ou les Vrais Hommes.

C'est un titre dont tout le monde se gratifie, au départ. Et puis, un jour, une tribu en rencontre une autre et lui donne un nom : l'Autre Peuple, par exemple, ou, si la journée ne s'est pas bien passée, les Ennemis. Si seulement ils pouvaient avoir l'idée d'inventer un nom comme D'Autres Vrais Hommes, ils éviteraient bien des problèmes par la suite.

Non que les Munrungues soient en aucune façon primitifs. Forficule répétait toujours qu'ils possédaient un riche héritage culturel autochtone. Des histoires, il voulait dire.

Forficule connaissait toutes les vieilles légendes et un grand nombre de nouvelles, et il les leur contait, tandis que la tribu entière l'écoutait, captivée, et que les feux de camp croulaient en cendres dans la nuit.

Parfois, il semblait que même les poils imposants qui s'élevaient le long de la Palissade autour du village l'écoutaient. Ils semblaient venir plus près.

La plus vieille histoire était la plus courte. Il ne la racontait pas souvent, mais toute la tribu la connaissait par cœur. C'était une histoire narrée en bien des langues à travers le Tapis.

— Au Commencement, racontait Forficule, n'existait qu'une étendue plate à perte de vue. Alors vint le Tapis, qui couvrit les platitudes. Il était jeune en ce temps-là. Aucune poussière n'encrassait ses poils, qui étaient minces et droits, et non tordus et sales comme ils le sont de nos jours. Et le Tapis était désert.

« Alors vint la poussière, qui plut sur le Tapis, flottant entre les poils, s'enracinant dans les ombres des profondeurs. Il en vint davantage, neigeant avec lenteur, en silence, entre les poils qui attendaient, jusqu'à ce qu'une grande couche de poussière règne sur tout le Tapis.

« De la poussière, le Tapis nous a tous tissés. D'abord vinrent les petites créatures qui élisent domicile dans les combes et dans les hauteurs des poils. Puis vinrent les sorathes, les taraudeurs de trame, les trumpes, les chèvres, les pipegrome et les snargues.

« Désormais, la vie et le bruit régnaient de par le Tapis. Et la mort et le silence, aussi. Mais sur le métier de la vie, un fil manquait à la trame.

« Bien que regorgeant de vie, le Tapis n'en était pas conscient. Il était mais ne pensait point. Il ignorait même sa nature.

« Et c'est ainsi que nous fûmes produits par la poussière, nous, le Peuple du Tapis. Nous avons donné au Tapis son Nom, et nous avons nommé les créatures vivantes, et le motif s'est achevé. Nous étions les premiers à donner un nom au Tapis. Désormais, il était conscient de sa propre existence.

« Le grand Découdre, qui hait tout ce qui vit sur le Tapis, peut bien nous fouler aux pieds, les ombres nous envelopper, une grande vérité demeure : nous sommes l'âme du Tapis, nés de sa sourde envie de tisser.

« Bon, ça reste une simple métaphore, bien entendu, mais personnellement, ça m'épate toujours. Pas vous ?



# 1

La loi voulait que, tous les dix ans, le peuple de chaque tribu de l'empire dumii vienne se faire recenser.

Ils n'allaient pas jusqu'à Uzure, la grande capitale, mais se rendaient plutôt dans la petite ville fortifiée de Trégon Marus.

Le Recensement représentait toujours un événement majeur. La taille et l'importance de Trégon Marus doubtaient en un seul jour, dès que les tribus dressaient leurs tentes au pied des remparts. C'était l'occasion d'un marché aux chevaux et d'une foire qui durait cinq jours, on retrouvait ses vieilles connaissances, on échangeait des flots de nouvelles.

Et il y avait le Recensement proprement dit. On consignait de nouveaux noms sur les rouleaux craquants qui, comme le peuple aime à le croire, étaient rapatriés à Uzure, jusqu'au grand palais de l'Empereur en personne. Les fonctionnaires dumiis recopiaient industrieusement l'inventaire des cochons, des chèvres et des trumpes que possédait chacun, et, l'un après l'autre, on passait à la table suivante pour acquitter l'impôt, en fourrures et peausseries. C'était le moment le moins populaire. Et ainsi la file s'allongeait-elle de par tout Trégon Marus, pénétrant par la porte d'Orient, passant par la poterne et les écuries, traversant la place du Marché, jusqu'à l'Hôtel des Comptes. On présentait aux clercs jusqu'aux plus jeunes nourrissons, afin que la danse des plumes gratte leur identité sur les parchemins. Nombre de nomades ont été affublés d'un nom bizarre parce qu'un clerc n'avait pas su l'orthographier correctement ; ce genre de choses s'est produit plus souvent qu'on ne le croit, au cours de l'Histoire.

Le cinquième jour, le gouverneur de la ville accordait audience à tous les chefs de tribu sur la place du Marché et prêtait l'oreille à leurs griefs. Il n'y remédiait pas toujours, mais au moins il y prêtait l'oreille et opinait considérablement du

bonnet, ce qui contentait tout le monde, jusqu'à ce qu'ils rentrent chez eux en tout cas. Ainsi va la politique.

Voilà comment s'étaient toujours déroulées les choses, depuis des temps immémoriaux.

Enfin, le sixième jour, les gens retournaient chez eux en empruntant les routes construites par les Dumiis. Ils cheminaient vers l'est. Derrière eux, la voie filait vers l'ouest jusqu'à la ville d'Uzure. Là ce n'était plus qu'une des nombreuses routes qui aboutissent à la capitale. Au-delà d'Uzure, la route devenait la Route de l'Ouest, se rétrécissant et serpentant de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle atteigne les marches les plus occidentales, comme Carpette.

Tel était l'empire dumii. Il couvrait la plus grande part du Tapis, entre la Plinthe et le désert du Parquet, au nord.

A l'ouest, il côtoyait les Maletterres et les marches les plus reculées du Tapis, et au sud, les routes couraient jusqu'aux contrées de l'Atre. Les peuples bariolés de Plinthe, les belliqueux Hibbolgues, et même les adorateurs des Flammes qui vivaient en Carpette, tous payaient tribut à l'Empereur.

Certains d'entre eux n'appréciaient guère les Dumiis, surtout parce que l'Empire faisait son possible pour décourager les guerres locales et les vols de bétail qui, en ces régions limitrophes, représentent le plus proche équivalent d'une activité de loisir. L'Empire aimait la paix. La paix donnait aux gens le temps de gagner de l'argent pour acquitter leurs impôts. Dans l'ensemble, la paix était un concept qui fonctionnait très bien.

Ainsi la tribu des Munrungues partit-elle en direction de l'est et disparut-elle des chroniques de l'Empire pour dix nouvelles années. Il leur arrivait de se quereller mais, en général, ils vivaient en bonne intelligence et évitaient autant que possible de fréquenter l'Histoire, qui a coutume de hâter le bon peuple vers son trépas.

Et puis, vint une année où l'on ne reçut plus aucune nouvelle de Trégon Marus.

Le vieux Grimm Orkson, chef des Munrungues, avait deux fils. Glurk, l'aîné, succéda à son père après le décès du vieil Orkson.

Selon l'avis des Munrungues, qui ne se formait qu'au prix de lentes délibérations, on n'aurait pas pu mieux choisir. Il ressemblait à une réédition de son père, par la largeur de ses épaules et l'épaisseur de sa nuque, centre dévastateur de sa puissance physique. Glurk était capable de projeter une lance plus loin que n'importe qui. Il pouvait affronter une snargue au combat et arborait pour le prouver un collier de leurs longs crocs jaunes. Il était capable de soulever un cheval d'une seule main, de courir tout un jour sans se fatiguer et de s'approcher tellement près des animaux en train de paître que parfois la bête périssait de surprise avant qu'il ait eu le temps de lever sa lance. Certes, il remuait les lèvres quand il réfléchissait, et on pouvait voir ses pensées s'entrechoquer comme des pommes de terre dans un bouillon, mais il n'était pas stupide. Pas stupide au sens où vous l'entendez. Son cerveau finissait toujours par venir à bout du travail entrepris. Simplement, il prenait le chemin des écoliers.

— C'est un homme de lettres, mais il en connaît peu, disaient les gens.

Mais pas quand il était à portée de voix.

Un jour, alors que tombait le soir, il rentrait chez lui à pas lourds à travers la poussière des prairies, une lance de chasse à pointe d'os sous le bras. L'autre main maintenait une longue perche posée sur son épaule.

Au milieu de la perche, pattes liées, pendait une snargue. Snibril, le cadet de Glurk, tenait l'autre extrémité.

Comme le vieil Orkson s'était marié tôt et avait vécu longtemps, les deux frères étaient séparés par une kyrielle de sœurs, que le chef avait attribuées en épousailles à des Munrungues probes, respectés et, considération primordiale, *fortunés*.

Snibril était menu, surtout quand on le comparait à son aîné. Grimm l'avait envoyé faire ses études dans la stricte école dumiie de Trégon Marus, pour qu'il devienne clerc.

— Il est à peine capable de tenir une lance, dit-il. Peut-être se débrouillera-t-il mieux avec une plume. Ça fera entrer un peu de science dans la famille.

A la troisième fugue de Snibril, Forficule alla trouver Grimm.

Forficule était leur chaman, une espèce de prêtre multifonctions.

La plupart des tribus en possédaient un, mais Forficule ne ressemblait pas aux autres. Pour commencer, il se lavait tous les endroits apparents au moins une fois par semaine. La pratique était peu commune. Les autres chamans avaient tendance à encourager la crasse, avec l'idée que, plus épaisse en est la couche, plus efficace est la magie.

En plus, il ne se vêtait pas de parures de plumes et d'os et ne s'exprimait pas comme les chamans des tribus voisines.

Les autres chamans mangeaient le champignon à taches jaunes qu'on trouve au profond des bosquets de poils et hurlaient des choses comme : « *Hééééyahyahéya ! Hélyahéyahyah ! Hmpf ! Hmpf !* », qui, bien entendu, avaient des consonances extrêmement magiques.

Forficule, lui, disait des choses comme :

— Une observation correcte suivie de déductions prudentes et la visualisation précise des buts à atteindre comptent pour une part capitale dans la réussite de toute entreprise. Avez-vous remarqué que les troupes sauvages se mettent toujours en route deux jours avant les troupes de sorathes ? A propos, j'y pense : évitez de manger ces champignons à taches jaunes.

Ce qui n'avait pas l'air très magique, mais donnait de bien meilleurs résultats et garantissait des chasses fructueuses. En privé, les Munrungues estimaient que leurs succès à la chasse devaient beaucoup à leurs prouesses de chasseurs. Forficule encourageait ce point de vue.

— Il est également important de conserver un état d'esprit positif, disait-il.

C'était aussi l'homme médecine en titre. Il s'avérait nettement plus efficace, s'accordait-on à penser (à contrecœur, toutefois : les Munrungues ont le respect des traditions), que le dernier détenteur du titre, dont la conception de la médecine

consistait à jeter des ossements en l'air en beuglant : « Hyahyahyah ! Hmpf ! Hmpf ! » Forficule, pour sa part, broyait diverses sortes de poussières rares au fond d'un mortier, en faisait des pilules et donnait des conseils comme :

— Prenez-en deux en allant au lit, vous en prendrez une autre si vous vous réveillez demain matin.

Et à l'occasion, il offrait son opinion sur divers sujets.

Grimm était en train de fendre du bois devant sa hutte.

— Ça ne marchera jamais, déclara Forficule en apparaissant derrière le chef (en silence, comme il en avait coutume). Vous n'allez pas renvoyer Snibril à Trégon encore une fois. C'est un Munrungue. Pas étonnant qu'il passe son temps à faire des fugues. Il ne sera jamais clerc. Il n'a pas ça dans le sang, voyons ! Qu'il reste donc ici. Je lui apprendrai à lire.

— Si tu peux y réussir, fais donc, répondit Grimm en secouant la tête. Je ne comprendrai jamais ce garçon. Il passe tout son temps à arborer une mine mélancolique. Sa mère était comme ça. Bien entendu, le mariage lui a un peu remis la cervelle en ordre.

Grimm n'avait jamais appris à lire, mais les clercs de Trégon Marus l'avaient toujours impressionné. Ils savaient tracer des marques sur des bouts de parchemin afin de se *rappeler* des choses. C'était une certaine forme de pouvoir. Il avait très envie d'en voir une partie entrer dans le patrimoine des Orkson.

Ainsi donc Snibril s'en fut-il avec les autres enfants à l'école du village que dirigeait Forficule, et y apprit-il les chiffres, l'alphabet et les lois dumiies. Il y prit goût et absorbait le savoir comme si sa vie en dépendait. C'était souvent le cas, confirma Forficule.

Et, chose étrange, il devint en grandissant un chasseur presque aussi doué que son frère. Mais pas de la même façon. Glurk traquait le gibier. Snibril *l'observait*.

— Inutile de courir après les animaux, avait dit Forficule. Il suffit de les étudier suffisamment pour découvrir à quel endroit les attendre, et ce sont eux qui viendront à toi. On peut presque toujours trouver une meilleure façon de faire les choses.

Quand le vieux Grimm mourut, on l'enterra sur le Tapis dans un tumulus de poussière, sa lance de chasse à ses côtés.

Les Munrungues n'avaient aucune idée de l'endroit où l'on allait après la mort, mais autant éviter de mourir de faim une fois arrivé là-bas.

Glurk accéda au titre de chef. Ce serait à lui de guider la tribu lors du prochain Recensement. Mais le messenger qui apportait la convocation pour Trégon Marus aurait dû se manifester depuis longtemps, et Glurk s'inquiétait. Non qu'il ait une telle hâte d'acquitter ses taxes. Quant à aller vérifier par soi-même la raison pour laquelle le messenger était en retard, c'était une réaction un peu... Bon, comment dire ? Disproportionnée. Mais, en général, les Dumiis étaient très ponctuels, tout particulièrement sur le chapitre des taxes.

Pourtant, ce soir-là, alors qu'il rentrait en compagnie de son frère, il gardait ses réflexions pour lui. Snibril poussa un grognement et changea la perche d'épaule. Il était plus petit que son frère et, à son humble avis, il allait encore rapetisser s'il ne parvenait pas à se soulager quelques instants de son fardeau.

— J'ai l'impression que j'ai complètement usé mes pieds et que mes jambes commencent à se recroqueviller au bout, annonça-t-il. On ne pourrait pas se reposer un petit peu ? Cinq minutes ne changeront pas grand-chose. Et... j'ai mal à la tête...

— Bon. Cinq minutes. Pas plus. La nuit commence à tomber.

Ils avaient rejoint la route dumiie. Pas très loin au nord se trouvaient la Muraille en Bois, leur foyer et le repas du soir. Ils s'assirent.

Glurk, qui ne perdait jamais son temps, entreprit d'affûter la pointe de sa lance contre un bloc de sable. Les deux frères contemplèrent la route, qui brillait dans l'air embrumé du soir. Elle filait vers l'ouest, traçant une ligne lumineuse dans le noir. Une obscurité croissante noyait les poils qui la bordaient. La route fascinait Snibril depuis que son père lui avait appris que tous les chemins mènent à Uzure. C'était donc une seule route qui reliait la porte de sa hutte au seuil du palais de l'Empereur, pensa-t-il. Et si on comptait toutes les rues et tous les passages qui y prenaient naissance... Une fois qu'on y posait le pied, on pouvait se retrouver n'importe où ; si on s'asseyait au bord de la

route, allez savoir qui pourrait passer ? Tous les endroits étaient reliés ensemble, lui avait enseigné Forficule.

Il se prit la tête à deux mains. Sa migraine empirait. Il avait l'impression qu'on lui comprimait le crâne.

Toute la journée, une atmosphère délétère avait régné sur le Tapis. La chasse avait été difficile. La plupart des animaux avaient disparu et la poussière entre les poils était immobile dans l'air figé.

— J'aime pas beaucoup ça, déclara Glurk. Ça fait des jours qu'on n'a vu passer personne sur la route.

Il se remit debout et tendit la main vers la perche.

Snibril poussa un gémissement. Il allait devoir demander une pilule à Forficule...

Une ombre passa très haut dans les poils et s'éloigna à vive allure en direction du sud.

Il y eut un vacarme si puissant que tout le corps le ressentit, percutant le Tapis avec une soudaineté terrible. Les deux frères furent projetés dans la poussière tandis que la bourrasque faisait gémir et hurler les poils autour d'eux.

Glurk empoigna l'écorce rugueuse d'un poil et se remit debout à la force de ses bras, luttant contre la tempête qui sifflait autour de lui. Très loin dans les airs, le sommet du poil craquait et oscillait et, tout autour des deux Munrungues, les autres poils dansaient telle une houle grise. Des blocs de sable gros comme des hommes déferlèrent soudain, mi-roulant, mi-volant aux avant-postes du vent.

Se retenant fermement d'une main, Glurk tendit l'autre pour empoigner son frère et le haler en sécurité. Puis ils se tapirent, trop secoués pour parler, tandis que la tempête se déchaînait autour d'eux.

Aussi vite qu'elle était apparue, elle s'enfuit vers le sud pour être remplacée par les ténèbres.

Le silence avait la voix des gongs.

Snibril cligna des yeux. Il ne savait pas ce qui s'était passé, mais la bourrasque avait emporté sa migraine. Ses oreilles se débouchèrent.

Puis il entendit un martèlement de sabots sur la route, tandis que le vent mourait.



Le martèlement crût très vite. Il semblait désordonné, affolé, comme si le cheval s'était emballé.

Quand la cavale apparut, personne ne la montait. Elle gardait les oreilles couchées contre son crâne et un feu vert brûlait dans ses prunelles terrorisées. Sa robe blanche luisait de sueur, les rênes claquaient contre la selle, dans la fureur de son galop.

Snibril bondit pour lui couper la route. Et quand la bête le dépassa, il se saisit des rênes, courut une seconde pour accompagner le tonnerre des sabots et bondit en selle. Pourquoi il avait pris un tel risque, il ne le sut jamais. Une observation correcte et la visualisation précise des buts à atteindre, probablement. La possibilité de s'abstenir ne lui était même pas venue à l'idée.

Ils rentrèrent au village en chevauchant une monture apaisée, traînant la snargue derrière eux.

La palissade avait été brisée en plusieurs endroits, et des blocs de sable avaient fracassé quelques huttes. Glurk jeta un regard vers la hutte des Orkson, et Snibril entendit le gémissement qui lui échappa. Le chef mit pied à terre et se dirigea à pas lents vers sa demeure.

Ou ce qui l'avait été.

Le reste de la tribu arrêta de parler et recula, impressionnée, pour le laisser passer. Un poil était tombé, un gros poil. Il avait écrasé la palissade. Et le sommet était couché en travers de ce qui avait été la hutte des Orkson, l'encadrement de la porte toujours crânement debout au milieu d'un carnage de poutres et de chaume. Bertha Orkson arriva à toutes jambes, ses enfants autour d'elle, et elle se jeta dans ses bras.

— Forficule nous a fait sortir avant que le poil ne s'abatte, s'écria-t-elle. Qu'allons-nous devenir ?

Il lui tapota la tête d'un air distrait mais fixait toujours les décombres de sa hutte. Puis il grimpa sur le monticule de débris et fouilla.

La foule observait un tel silence que le moindre bruit qu'il produisait résonnait. On entendit un tintement quand il ramassa le pot qui avait miraculeusement échappé à la

destruction. Il le considéra comme si, de sa vie, il n'avait jamais vu une telle configuration, le tourna, le retourna en tous sens à la lueur des flammes. Il le brandit au-dessus de sa tête avant de le fracasser sur le sol.

Puis il leva le poing et jura. Il jura par les poils, par les noirs abîmes de la Trame, par les démons du Parquet, par le Motif et par le Fil. Il éructa les mots qu'On Ne Prononce Jamais, et prêta le serment de Retwatshud le Frugal, qui peut broyer les os, du moins le prétendait-on, bien que Forficule soutienne que ce n'était que superstition.

Les malédictions tournoyèrent dans les ténèbres des poils, et les créatures nocturnes du Tapis dressèrent l'oreille. Les serments s'additionnèrent en un immense édifice dont sourdait la terreur.

Quand il eut terminé, l'air vibrait encore. Il se laissa tomber sur les décombres et s'assit, la tête entre les mains, et nul n'osa l'approcher. On lui coulait des regards en biais, et une ou deux personnes s'ébrouèrent, avant de s'éloigner avec précipitation.

Snibril descendit de sa monture et se dirigea vers l'endroit où se tenait Forficule, la mine lugubre, enveloppé de son manteau en peau de chèvre.

— Il n'aurait pas dû lancer les mots qu'On Ne Prononce Jamais, fit Forficule (plus ou moins pour lui-même). Ce n'est qu'une superstition, bien entendu, mais ça ne veut pas dire que ça ne soit pas vrai. Tiens ! Salut. Je vois que tu as survécu.

— Qu'est-ce qui a fait ça ?

— On l'appelait le grand Découdre, répondit Forficule.

— Je croyais que c'était une vieille légende.

— Ça ne signifie pas qu'elle ne soit pas vraie. Je suis certain qu'il s'agissait du grand Découdre. Les changements de pression atmosphérique, pour commencer... Les animaux l'ont bien senti... Exactement comme c'est écrit dans le... (Il s'interrompt.) Exactement comme je l'ai lu quelque part, acheva-t-il avec un peu d'embarras.

Son regard quitta Snibril et s'éclaira.

— Je vois que tu as récupéré un cheval.

— Il est blessé, ce me semble.

Forficule alla voir le cheval et le soumit à un examen minutieux.

— C'est une monture dumiie, évidemment. Que quelqu'un m'apporte ma trousse à herbes. Il s'est fait attaquer, tu vois, là ? Pas très profond, mais il faut panser ça. Une bête de toute beauté. De toute beauté. Pas de cavalier ?

— Nous avons remonté la route sur une certaine distance, mais sans rencontrer personne.

Forficule flatta la robe satinée.

— Si tu vendais le village entier à un marchand d'esclaves, tu arriverais tout juste à réunir le prix d'une telle bête. Je ne sais pas à qui elle appartenait, mais elle s'est enfuie il y a déjà quelque temps. Elle vit à l'état sauvage depuis plusieurs jours.

— Les Dumiis n'autorisent plus le trafic d'esclaves, objecta Snibril.

— J'essayais simplement de te faire comprendre qu'elle a une très grande valeur. (Forficule fredonna d'un air absent en étudiant les sabots.) D'où qu'elle ait pu venir, c'était une bête de monte. (Il lâcha une jambe du cheval pour lever les yeux vers la robe.) Quelque chose l'a paniquée. Pas le grand Découdre. Ça remonte à plusieurs jours. Pas des bandits non plus, parce qu'ils se seraient également emparés du cheval. Et ils ne laissent pas de telles traces de griffes derrière eux. Une snargue aurait pu en faire de pareilles, si elle avait eu une taille trois fois supérieure à la normale. Oh, miséricorde ! Il existe des snargues comme ça.

Un cri monta.

Snibril eut l'impression que la nuit avait désormais trouvé une bouche et une voix. Une voix qui montait d'entre les poils, par-delà la palissade endommagée, un hurlement moqueur qui fendait les ténèbres. Le cheval se cabra.

On avait déjà allumé un foyer devant la brèche, et des soldats y coururent, lances levées.

Ils s'arrêtèrent.

De l'autre côté, se dressait dans le noir la silhouette d'un cavalier et deux paires d'yeux. L'une était d'un rouge mauvais, l'autre flamboyait de vert. Elles contemplaient sans ciller les villageois par-dessus les flammes.

Glurk arracha la lance d'un des hommes restés bouche bée et se fraya un passage vers les premiers rangs.

— Ce n'est qu'une snargue, grommela-t-il.

Et il lança l'arme. La lance frappa quelque chose, mais les yeux verts n'en flambèrent que plus vivement. D'une gorge invisible monta un feulement rauque et menaçant.

— File ! Rentre dans ta tanière !

Forficule accourut avec un brandon à la main, qu'il jeta en direction des yeux.

Ils clignèrent et disparurent. Avec leur départ, le sortilège fut rompu. Des cris montèrent et, honteux de leur lâcheté, les chasseurs se ruèrent vers l'avant.

— Arrêtez ! leur cria Forficule. Idiots ! Vous partez chasser cette chose dans la nuit, avec vos lances d'os ? C'était une snargue noire. Rien à voir avec les brunes qu'on rencontre par ici ! Vous savez ce qu'on raconte sur elles ? Elles viennent des lointains Recoins ! Des régions non balayées !

Du nord, de la blanche falaise de la Muraille en Bois, monta à nouveau le feulement de la snargue. Cette fois-ci, il ne décrut pas, mais s'interrompit brusquement.

Forficule contempla le nord une seconde, puis se retourna vers Glurk et Snibril.

— On vous a repérés, leur dit-il. Voilà ce qui a poussé le cheval jusqu'ici : la peur des snargues. Il n'y a aucune honte à avoir peur. Face à ce genre de snargues, c'est une réaction parfaitement sensée. Maintenant qu'elles ont déniché le village, il ne faut plus rester ici. Elles reviendront chaque nuit jusqu'à ce qu'une nuit vous ne puissiez plus les repousser avec la même vigueur. Partez dès demain. Il est peut-être déjà trop tard.

— Mais on ne peut pas... commença Glurk.

— Mais si. Il le faut. Le grand Découdre est de retour, et tout son cortège avec lui. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Non, dit Glurk.

— Alors, faites-moi confiance. Et souhaitez ne jamais avoir à vraiment comprendre ce que je vous dis. Est-ce que je me suis déjà trompé ?

Glurk réfléchit.

— Bon, y a quand même eu la fois où tu as raconté que...

- Quand ça comptait *vraiment* ?
- Non. Je suppose que non. (Glurk eut une mine soucieuse.) Mais nous n'avons jamais eu peur des snargues. Les snargues, on peut s'en charger. Qu'ont-elles de spécial, celles-ci ?
- Les choses qui les chevauchent.
- Il y avait une deuxième paire d'yeux, admit Glurk, indécis.
- Pires que des snargues, insista Forficule. Ils possèdent des armes bien plus redoutables que des crocs ou des griffes. Ils ont des cerveaux.

## 2

— Bon, tout est là. Allons-y, lança Glurk en jetant un dernier coup d’œil aux ruines de sa hutte.

— Une minute, dit Snibril.

Ses possessions tenaient aisément à l’intérieur d’une sacoche en fourrure, mais il les inspecta pour vérifier qu’il n’avait rien oublié derrière lui. Il y avait un couteau de corne avec un manche en bois sculpté, et une paire de bottes de rechange. Il y avait également une pelote de cordes d’arc, une deuxième sacoche remplie de pointes de flèches, un morceau de poussière porte-bonheur et, tout à fait au fond, les doigts de Snibril se refermèrent sur une bourse bosselée. Il l’exhuma avec précaution, en prenant soin de ne pas endommager le contenu, et l’ouvrit. Deux, cinq, huit, neuf. Toutes là, leur vernis accrochant la lumière tandis qu’il les tournait entre ses doigts.

— Bah, fit Glurk. Je ne vois vraiment pas pourquoi tu t’encombres avec ça. Tu ferais mieux d’employer cette place à emporter un autre sac de pointes de flèches.

Snibril secoua la tête et leva les pièces pour faire luire leur vernis.

Elles avaient été taillées dans le bois rouge des mines du *pieddechaise*. Sur un côté, figurait le profil de l’Empereur. C’étaient des *tarnerii*, la monnaie des *Dumiis*, et elles lui avaient coûté beaucoup de fourrures, à Trégon Marus. En fait, c’étaient bel et bien des fourrures, si on voulait considérer les choses d’un certain point de vue, ou bien des pots, des couteaux ou des lances. Enfin, ça, c’est ce que prétendait Forficule.

Snibril n’avait jamais vraiment compris mais, apparemment, les *Dumiis* révéraient tant leur Empereur qu’ils donnaient et acceptaient ces petites images gravées de lui en échange de peausseries et de fourrures. Enfin, ça encore, c’est ce que prétendait Forficule. Snibril n’était pas convaincu que le

chaman ait de la haute finance une conception plus nette que la sienne.

Tous deux se dirigèrent vers les chariots. Moins d'une journée s'était écoulée depuis la venue du grand Découdre. Mais quelle journée...

Des disputes, surtout. Les Munrungues les plus fortunés ne voulaient pas partir, surtout parce que personne n'avait la moindre idée de leur nouvelle destination. Et Forficule avait filé qui sait où, pour régler des affaires personnelles.

Soudain, au milieu de la matinée, ils avaient entendu des cris de snargues en provenance du sud. Quelqu'un vit des ombres se faufiler entre les poils. Quelqu'un d'autre aperçut des yeux qui les observaient depuis le haut de la palissade.

D'un seul coup, toutes les disputes cessèrent. Les Munrungues avaient coutume de voyager, comme certains le rappelèrent brusquement. Ils se déplaçaient à peu près tous les ans, pour trouver de meilleurs territoires de chasse. Ce genre de déplacement, ça faisait bien plusieurs mois qu'ils l'envisageaient. On ne pouvait pas prétendre qu'ils fuyaient, tout le monde était bien d'accord sur ce point. Ils s'éloignaient. D'un pas très posé, d'ailleurs.

Avant le milieu de l'après-midi, la zone enclose par la palissade fut bondée de chariots, de bétail et de gens chargés de meubles. Maintenant, le tohu-bohu s'était apaisé, et tout le monde attendait Glurk. Il avait le plus beau chariot, un héritage de famille, avec un toit bombé couvert de fourrure. Il fallait quatre poneys pour le tirer ; les huttes étaient conçues pour durer un an ou deux, mais on se transmettait les chariots de génération en génération.

Derrière le chariot, patientait une file de poneys de bât, chargés de la fortune en fourrures des Orkson. Ensuite venaient les chariots de la tribu. Aucun n'était aussi somptueux que celui des Orkson, encore que certains l'égalassent presque. Derrière eux, on apercevait les charrettes à bras, plus pauvres, et les familles qui ne pouvaient s'offrir qu'un seul poney et des parts, par tiers, dans le bétail. Et ceux qui allaient à pied fermaient la marche. Snibril eut l'impression que les gens qui transportaient toutes leurs possessions matérielles d'une seule main



paraissaient un peu plus sereins que ceux qui abandonnaient la moitié des leurs derrière eux.

Maintenant, il ne manquait plus que Forficule. Où était-il passé ?

— Il n'est pas là ? trancha Glurk. Bon, il sait que nous partons. Il nous rejoindra. Je ne crois pas qu'il veuille qu'on l'attende.

— Je pars en éclaireur pour le trouver, trancha Snibril à son tour.

Glurk ouvrit la bouche pour donner un conseil à son frère, avant de se raviser.

— Très bien, dis-lui qu'on se dirigera vers Bout Brûlé, en suivant les vieilles pistes. On peut y organiser facilement une défense, si besoin est.

Glurk attendit que le dernier traînard ait quitté l'enclos, puis il tira le portail. N'importe qui pouvait s'introduire par les brèches de la palissade, mais Glurk estimait quand même de son devoir de fermer les portes. C'était plus... convenable. Ça laissait supposer qu'ils reviendraient peut-être un jour.

Snibril remonta la route au trot, en tête de file. Il chevauchait sa blanche monture avec une certaine inexpérience, mais beaucoup de détermination. Il l'avait baptisée Roland, du nom d'un de ses oncles. Personne ne discuta son droit à la nommer ni à la conserver. Les Munrungues observaient généralement les lois dumiies, mais « je l'ai trouvé, je le garde » restait une des plus vieilles règles en exercice.

Au bout d'une certaine distance, il abandonna la route. Bientôt, la blanche falaise de la Muraille en Bois s'éleva au-dessus des poils, éblouissante. L'épaisse poussière qui régnait partout amortissait le bruit des sabots de Roland, et le Tapis se fit plus dru. Snibril sentait son immensité s'étendre partout autour de lui, par-delà les plus vastes limites de l'Empire. Et si la route dumiie conduisait à des lieux lointains, jusqu'où pouvait mener cette vieille piste ?

Il restait assis à l'observer, parfois, quand la nuit était calme. Les Munrungues bougeaient beaucoup, mais toujours dans la même région. Toujours à proximité de la route. Forficule évoquait des endroits comme Carpette, l'Atre ou le

Bord. Des lieux lointains aux noms exotiques. Forficule avait tout visité, il avait contemplé des choses que Snibril ne verrait jamais. Il racontait de magnifiques histoires.

Plusieurs fois, Snibril crut entendre des sabots, pas loin. A moins que ce ne soient des pattes noires ? Roland avait sans doute dû les entendre, lui aussi, car il avançait d'une démarche sèche, toujours à la limite du petit trot.

Ici, la poussière s'était accumulée entre les poils, donnant naissance à de profondes cuvettes où herbes et fougères poussaient dru, alourdisant l'atmosphère de leurs arômes. Le sentier sembla un moment s'engourdir et sinuer sans but précis entre les cuvettes. Il déboucha sur une clairière voisine de la face sud de la Muraille en Bois.

Elle était tombée du ciel, des années et des années auparavant. Elle mesurait une journée de marche en longueur, et une bonne heure de marche en largeur. Une moitié en était brûlée – calcinée d'incroyable façon. Forficule disait qu'il en existait une ou deux autres, ailleurs, dans les vastes étendues du Tapis, mais pour les désigner, il employait le vocable dumii : *allumette*.

Forficule vivait dans une hutte aux abords de l'ancienne carrière de bois. Plusieurs pots traînaient autour de la porte. Quelques chèvres étiées, à demi sauvages, libérèrent le chemin quand Roland arriva dans la clairière. Forficule était absent. Son petit poney également.

Mais une peau de snargue fraîchement tannée était accrochée près de la caverne. Et quelqu'un était couché sur un tas de fougères auprès d'un petit feu, son chapeau rabattu sur le visage. C'était un couvre-chef de haute taille, peut-être de teinte bleue autrefois, mais que le Temps avait changé en une informe besace de feutre qui avait à peu près la couleur de la fumée.

On aurait dit que ses vêtements s'étaient lovés autour de lui pour se réchauffer. Un manteau brun en loques était roulé sous sa tête en guise d'oreiller.

Snibril abandonna Roland à l'ombre d'un poil et tira son coutelas. Il avança à pas de loup vers le dormeur et s'apprêtait à soulever le rebord du chapeau avec la pointe de son arme.

Il y eut un mouvement difficile à suivre. A la fin, Snibril se retrouva couché sur le dos, son propre couteau appuyé contre sa gorge, le visage hâlé de l'étranger à quelques pouces du sien.

Les yeux s'ouvrirent. Il se réveille, pensa Snibril malgré sa terreur. Il a commencé à agir alors qu'il dormait encore !

— Hmm ? Oh, un Munrungue, marmonna l'étranger, en partie pour lui-même. Inoffensif !

Il se releva.

La hâte de Snibril à prendre la mouche était telle qu'il en oublia sa frayeur.

— Inoffensif ? !

— En tout cas, comparé à ce genre de bestiole, répondit l'étranger en indiquant la peau. Forficule m'avait dit que je risquais d'avoir la visite de l'un d'entre vous.

— Où est-il ?

— En route pour Trégon Marus. Il ne devrait pas tarder à rentrer.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je réponds au nom de Fléau.

Il était rasé de près, une mode peu répandue, à part chez les jeunes Dumiis, et ses cheveux d'or roux étaient tressés en une natte qui lui pendait dans le dos. Bien qu'il ne semblât guère plus âgé que Snibril, son visage était dur et ridé, sauf autour de son sourire. A sa ceinture pendait une courte épée, une arme d'aspect farouche, et il y avait une lance à côté de son paquetage.

— Je suivais des moizes, dit-il.

Puis il remarqua l'absence d'expression sur le visage de Snibril.

— Des créatures, précisa-t-il. Elles sont originaires des régions non balayées. Elles sont coriaces. Elles se déplacent sur ce genre de bestiole.

De nouveau, il désigna la peau.

— Vous n'avez pas eu peur des yeux ?

Fléau éclata de rire et leva sa lance.

Tout d'un coup, Forficule se dirigea vers eux, entrant dans la clairière, ses longues jambes frôlant le sol de part et d'autre

de son poney. Le vieil homme ne manifesta pas la moindre surprise en constatant la présence de Snibril.

— Trégon Marus est tombée, annonça-t-il lentement.

Fléau poussa un gémissement.

— Non, *tombée*, littéralement, reprit Forficule. Ecroulée. Temples, fortifications, tout. Et les ruines sont infestées de snargues. Le grand Découdre a broyé la ville. Elle s'est retrouvée à l'épicentre – en plein dessous, précisa-t-il sur un ton las. La journée a été longue et éprouvante. Où est partie la tribu ? A Bout Brûlé ? Bonne idée. On peut aisément y organiser la défense. Venez.

Fléau possédait un poney qui broutait entre les poils. Ils se mirent en route en longeant la falaise de bois.

— Mais c'est quoi, le grand Découdre ? demanda Snibril. Je me souviens des histoires que tu racontais sur les temps anciens... Mais ça se passait il y a longtemps. Un genre de monstre. Il n'existait pas vraiment.

— Les moizes le révèrent, déclara Fléau. Je suis... assez expert sur ce sujet.

Snibril parut interloqué. Les Munrungues n'avaient pas de dieux. La vie était déjà assez compliquée comme ça.

— J'ai quelques théories là-dessus, expliqua Forficule. J'ai lu de vieux grimoires. Oublie les histoires. Ce ne sont que des métaphores.

— Des mensonges rendus intéressants, traduisit Fléau.

— Disons plutôt... une façon de dire les choses sans devoir se lancer dans de longues explications, amenda Forficule. Le grand Découdre est une espèce de puissance supérieure. Je crois qu'il y avait des peuples qui en savaient davantage. De vieilles histoires parlent d'anciennes villes qui ont brutalement disparu. Ce ne sont plus que des légendes. Ah, on oublie tant de choses. On les écrit et on les perd.

Les petits chemins qui couraient à travers tout le Tapis ne progressaient pas en droite ligne, comme la route ; ils sinuaient entre les poils à la façon des serpents. Les voyageurs qui les empruntaient, et ils n'étaient pas nombreux, y croisaient rarement quelqu'un d'autre. Pourtant, la végétation n'effaçait

jamais leur tracé. Selon les Dumiis, ils avaient été dessinés par Péloun, dieu des voyages. Pour leur part, les Munrungues estimaient que le Tapis les avait secrétés lui-même de façon inconnue, mais ils ne le disaient jamais en présence des Dumiis. S'ils ne possédaient pas eux-mêmes de dieux, ils restaient polis envers ceux qui appartenaient aux autres peuples.

Sous l'escarpement calciné de la Muraille en Bois baptisé le Bout Brûlé, la piste bifurquait en direction de l'ouest et du nord. Glurk fit arrêter son chariot et leva les yeux vers les hauteurs noires et carbonisées. Un instant, il crut discerner un mouvement dans les hauteurs. Il huma l'air.

— J'ai un mauvais pressentiment, confia-t-il à son épouse. On va attendre Snibril.

Il sauta à bas du chariot et remonta la piste. Là, encore une fois, quelque chose qui se dissimulait... Non, juste une ombre. Glurk flaira à nouveau l'air, avant de s'ébrouer. Sursauter face à quelques ombres n'était pas l'attitude d'un chef. Il plaça les mains autour de sa bouche, en cornet.

— Faites le cercle avec les chariots, beugla-t-il. On va dresser le camp ici.

Si l'on arrivait à tolérer les cendres et l'aspect lugubre du lieu, Bout Brûlé était un endroit sûr. Les poils s'étaient brisés quand la Muraille en Bois était tombée sur le Tapis, si bien que d'éventuels assaillants ne pourraient pas bénéficier du couvert. Et la grande falaise lisse et blanche qui occupait un côté réduisait les risques d'attaque. Mais l'atmosphère du lieu était troublante. Glurk houspilla la tribu jusqu'à ce que les chariots aient mis en place un rempart, les poneys et le bétail parqués à l'intérieur. Il ordonna qu'une sentinelle armée monte la garde sur le toit de chaque chariot, et fit allumer des feux de camp par les autres, afin de préparer leur halte de la nuit.

*Tiens-les occupés.* C'était une des trois règles cardinales du chef, que le vieux Grimm lui avait transmises. *Agis avec confiance, ne dis jamais « je sais pas » et, quand tout le reste a échoué, tiens-les occupés.* Il avait déjà chassé dans la région du Bout Brûlé, et le silence de mort qui régnait autour du bois carbonisé pouvait être oppressant dans les meilleures circonstances. Il y avait une seule conduite à adopter : travailler,

rire bruyamment, chanter, faire quelques exercices d'entraînement avec les lances, avant que tout le monde ne laisse ses craintes prendre le dessus.

Les feux du repas montèrent vite dans l'enceinte. Glurk escalada son chariot et observa la piste derrière eux. Le feu attirait l'attention de... créatures. Pourtant, il n'y avait rien de tel pour ragaillardir les cœurs, et un repas chaud opérait des miracles sur le courage. Il y avait des snargues par là ? Eh bien, ils pouvaient se charger de quelques snargues. Ces sales froussardes leur avaient toujours rôdé autour. Elles avaient juste assez de cervelle pour savoir qu'on ne doit pas attaquer un village. Elles préféraient s'en prendre aux voyageurs isolés, si le rapport des forces les favorisait suffisamment. Glurk n'appréciait pas de voir cette tournure des choses.

Au bout d'un moment, Glurk descendit du toit et prit son couteau de chasse sous le siège. Taillée dans un fémur de snargue, l'arme valait bien une épée, en cas de besoin. Il la passa à sa ceinture et accepta le bol de soupe que lui tendait son épouse.

La nuit s'avança, les gardes dodelinaient de la tête. En dehors de la zone de lumière, des ombres plus denses progressèrent à pas feutrés entre les poils... et il sembla qu'autour du cercle lumineux s'était constitué un cercle de ténèbres.

Ils attaquèrent au sud du cercle. Un hurlement s'éleva. Puis un chariot tangua. Un garde bondit à terre pour sauver sa vie. C'était Gurth, l'aîné de Glurk.

— Aux armes ! Aux armes ! Tenez bon le cercle ! cria Glurk, qui sauta par-dessus le feu, une lance dans chaque main.

Il en projeta une tout en courant et l'entendit frapper sa cible.

Ce n'étaient pas les snargues dont il avait l'habitude, souffla dans son cerveau une voix qui le glaça. Elles osaient attaquer et elles portaient des hommes sur leur dos ou, du moins, des créatures qui ressemblaient à des hommes, avec des yeux verts et de longs crocs. Glurk hésita un instant, et une flèche lui frôla le bras.

Les chevaux hurlèrent, arrachèrent du sol les piquets qui les retenaient, et se ruèrent, emballés, sur les gens qui couraient.

Glurk vit un autre chariot renversé et, soudain, au-dessus de lui, se dressa une snargue portant un collier luisant. Un rugissement, un choc, et... les ténèbres engloutirent son bras pour tomber comme la nuit sur son esprit.

Les feux de camp guidaient le trio qui menait ses montures le long du sentier caché.

— Nous devrions nous diriger vers l'intérieur de l'Empire, disait Forficule. Les créatures n'y seront pas...

Il s'arrêta. Fléau tira son épée. Il mit pied à terre en silence et s'avança prudemment. De sa main libre, il indiqua à Forficule qu'il devait continuer à parler.

— En plus, bien sûr, Uzure est très agréable à cette époque de l'année, se hâta de poursuivre Forficule. On y trouve une foule de petites rues et de sites hist...

— Tu connais Fléau depuis longtemps ? demanda Snibril en observant l'étranger qui ouvrait la voie avec vigilance.

— C'est un vieil ami.

— Mais qui est...

Fléau fit un pas en avant, puis se retourna brusquement et son épée s'abattit en sifflant dans les ombres qui bordaient le sentier. On entendit un grognement, et un corps s'écroula sans bruit en travers du chemin, une grossière épée noire lui tombant des mains.

Snibril eut un hoquet et recula. La silhouette portait une armure de cuir noir, ornée d'anneaux d'os. Au premier coup d'œil, la forme était humaine, mais quand Snibril s'approcha, il distingua sa fourrure et ses pattes velues, et un long museau de bête.

— Des moizes, déclara Fléau. Je flaire leur présence.

— Il faut nous dépêcher ! intervint Forficule. Ils ne se déplacent jamais seuls !

— Mais on dirait un humain ! déclara Snibril. Je croyais que les régions non balayées n'étaient peuplées que de monstres et de bêtes fauves.

— Ou des hybrides des deux, compléta Fléau.



Les feux du lointain furent brièvement occultés, et une snargue feula.

Avant que le cri ne se soit éteint, Snibril était remonté en selle sur Roland et filait, talonné par les deux autres. En avant, des cris s'élevaient, et des formes noires passaient devant les lumières. Quand ils débouchèrent sur la clairière et le cercle brisé de chariots, Snibril sentit la cavale se ramasser pour sauter.

Il se cramponna de toutes ses forces tandis qu'ils frôlaient un toit de chariot, avant d'atterrir avec souplesse à l'intérieur du cercle. Dans la bataille qui faisait rage autour de lui, cette entrée passa pratiquement inaperçue.

En un endroit, des chariots renversés flambaient, et l'incendie avait arrêté les créatures. Mais certaines avaient franchi la barrière et rugissaient face à ceux qui les recevaient à coups d'épée.

Glurk gisait immobile sous la patte d'une snargue, la plus grosse qu'ait jamais vue Snibril. Les grands yeux de feu se déplacèrent et aperçurent Snibril. Il voulut s'enfuir, mais le cheval refusait de bouger. Le cavalier sur le dos de la snargue l'avait repéré, lui aussi. Il sourit d'horrible façon.

Snibril se laissa glisser à bas de sa monture et ramassa la lance de Glurk. Elle était pesante – Glurk affectionnait les armes que d'autres pouvaient à peine soulever, et encore moins lancer. Il la brandit prudemment, tenant la pointe orientée droit sur la snargue.

La bête et son cavalier pivotèrent pour le suivre dans son déplacement. Il voyait que l'énorme créature se préparait à bondir.

Mais Roland apparaissait également dans son champ de vision. Snibril avait décrit un demi-cercle et le cheval se trouvait maintenant dans le dos de la snargue et de son cavalier. La queue de Roland fouetta l'air.

Et il rua. Les deux sabots frappèrent simultanément.

Le cavalier vola par-dessus l'épaule de Snibril. Il était déjà mort. On ne pouvait pas avoir l'aspect qu'il avait et être encore en vie.

La snargue gronda de stupeur, décocha un regard malveillant à Snibril et bondit.

Il ne faut jamais courir après le gibier, avait toujours conseillé Forficule. Il suffit d'attendre, en observant bien et avec précaution.

Snibril ne réfléchit même pas. Il ancra la hampe de la lance dans le sol et tint bon. La snargue comprit en plein saut qu'elle avait commis une grave erreur, mais il était déjà trop tard : elle ne se précipitait pas sur une frêle créature, mais sur une pointe de lance... Ainsi se déroula la première bataille.

### 3

Quand Snibril revint à lui, la nuit touchait à son terme. Il reposait, couvert d'une fourrure, près d'un feu qui se mourait. Il avait chaud, il avait mal. Il se dépêcha de refermer les paupières.

— Tu es réveillé, constata Fléau (adossé à une futaille et son chapeau sur les yeux, comme d'habitude).

Roland était attaché à un poil voisin. Snibril se redressa sur son séant avant de bâiller.

— Que s'est-il passé ? Tout le monde va bien ?

— Oh, oui. Enfin, ça dépend de ce qu'on appelle bien. Vous êtes coriaces à tuer, vous autres Munrungues. Mais il y a eu beaucoup de blessés, et le plus mal en point est ton frère, j'en ai bien peur. Les moizes recourent à un poison dont ils enduisent leurs épées. Cela provoque un... un sommeil dont on ne s'éveille pas. Forficule est auprès de lui. Non, reste ici. Si quelqu'un est capable de le soigner, c'est bien Forficule. Ça ne servirait à rien que tu ailles lui traîner dans les jambes. D'ailleurs (se hâta-t-il d'ajouter en voyant l'expression qui passait dans le regard de Snibril), et toi-même ? On a dû t'extraire de sous cette bestiole.

Snibril murmura quelque chose et jeta un regard autour de lui. Le camp était aussi paisible que possible, ce qui signifiait que les premières lueurs de l'aube résonnaient du tohu-bohu et des cris des gens. C'étaient les bruits du quotidien, qui recelaient une nuance de défi.

L'attaque avait été repoussée. L'espace d'un moment, dans les premiers feux du jour qui filtraient entre les poils, les Munrungues se sentaient d'humeur à tenir tête au grand Découdre et à toutes ses snargues. Certains qui, comme Fléau, semblaient ne jamais avoir besoin de sommeil, étaient restés auprès de leurs feux, et on préparait le petit déjeuner avec un peu d'avance sur l'horaire.

Sans mot dire, Fléau ratissa les cendres pour en tirer une forme oblongue. Un chaud fumet s'en élevait.

— Un gigot de snargue, cuit dans son jus, annonça-t-il en fendant la croûte calcinée. J'ai plaisir à dire que c'est moi qui en ai tué la propriétaire.

— Il ne faut jamais être regardant sur la provenance des protéines, déclara Forficule en descendant du chariot des Orkson. Je veux bien un morceau sans gras.

Snibril lut la lassitude sur le visage du vieil homme. Sa trousse d'herbes reposait près de lui, presque vide. Forficule mangea un moment en silence, avant de s'essuyer la bouche.

— Il est fort comme un bœuf, dit-il pour répondre à leur question muette. Les dieux de toutes les créatures grandes et bonnes devaient être présents à sa naissance, même s'il n'y croit pas. Mais il restera faible tant que le poison n'aura pas totalement disparu. Il devrait rester couché encore au moins deux jours. Alors j'ai dit à Bertha qu'il lui en faudrait six. Comme ça, après-demain, il commencera à ne plus tenir en place et la houspillera jusqu'à ce qu'elle le laisse se lever. Et il se sentira beaucoup mieux de m'avoir filouté. Des idées positives, voilà ce qu'il lui faut.

Il considéra Snibril.

— Et toi ? Tu aurais pu t'en tirer beaucoup moins bien. Oh, je sais, ça ne sert à rien de le dire, ajouta-t-il en surprenant le sourire narquois de Fléau, mais j'aimerais bien que les gens qui chantent les hauts faits des héros pensent un peu à ceux qui doivent tout remettre en ordre derrière eux.

Il brandit sa trousse d'herbes.

— Et avec ça ! Quelques poussières variées, des plantes utiles. C'est tout. Ce n'est pas de la médecine. C'est juste une façon de distraire les gens pendant qu'ils sont souffrants. On a tant perdu.

— Tu l'as déjà dit, fit Snibril. Perdu quoi ?

— Des connaissances. Une véritable médecine. Des grimoires. La carpographie. Les gens se laissent aller à la paresse. Les empires aussi. Les connaissances se dissipent quand on ne les entretient pas. Regarde-moi ça.

Il jeta une sorte de ceinture, composée de sept carrés de couleurs différentes, réunis par des lanières.

— Ce sont des Vivants qui ont fabriqué ça. Vas-y, pose-moi la question.

— Je crois bien en avoir déjà entendu parler... les Vivants ? demanda Snibril, docile.

— Tu vois ? Une tribu d'antan. *La* tribu. Le premier peuple du Tapis. Ceux qui ont traversé le Carrelage pour s'emparer du feu. Ils ont extrait le bois de la Muraille. Ils ont appris à faire fondre le vernis du *pieddechaise*. On n'en voit plus guère de nos jours, mais il y en avait partout, qui trimbalaient leurs énormes chaudrons à vernis de tribu en tribu. C'est stupéfiant, tout ce qu'ils arrivaient à créer à partir du vernis... Enfin, bref, ils fabriquaient des ceintures comme celle-ci. Sept substances différentes, vous voyez. Du poil du Tapis, le Bronze du Pays de la Grand-Porte, du vernis, du bois, de la poussière, du sucre et du sable. Chaque Vivant devait en fabriquer une.

— Pourquoi ?

— Pour prouver qu'ils en étaient capables. C'est du mysticisme. Bien entendu, ça se passait il y a très longtemps. Je n'ai pas revu de Vivants depuis des années. Et voilà maintenant que ces... créatures se servent de leurs ceintures en guise de collier. On a tant perdu. On a trop écrit de choses et on a tout oublié. (Il secoua la tête.) Je vais aller faire un petit somme. Réveillez-moi au moment de partir.

Il se dirigea vers un des chariots et rabattit une couverture sur sa tête.

— Que voulait-il dire par là ? demanda Snibril.

— Un somme ? répondit Fléau. C'est un sommeil de courte durée.

— Non, je parlais de son *on a écrit trop de choses*. Qui a trop écrit ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Pour la première fois depuis que Snibril le connaissait, Fléau parut mal à l'aise.

— C'est à lui de te raconter tout ça, répondit-il. Tout le monde a... des souvenirs personnels.

Snibril le regarda flatter le museau de Roland avec une expression distraite. Qui était Fléau, quand on allait au fond des

choses ? Il semblait susciter des sentiments difficiles à identifier. Il ressemblait à un sauvage, mais quelque chose en lui... Snibril avait l'impression que, si on dotait de bras et de jambes une marmite sur le point de bouillir, elle ressemblerait à Fléau. Tous ses mouvements étaient pesés et calculés, comme s'il les avait tout d'abord répétés. Snibril n'était pas certain que Fléau fût un ami. Mais il l'espérait bien. L'homme ferait un formidable ennemi.

Il se recoucha, la ceinture sur les genoux, et songea aux Vivants. Il finit par s'endormir. Du moins eut-il l'impression de dormir ; en apparence, il continuait à entendre les bruits du camp autour de lui et à distinguer le profil de Bout Brûlé de l'autre côté de la clairière. Mais plus tard, il se posa des questions. On aurait dit un rêve. Il vit le Tapis, dans une petite image que brouillait l'air chargé de fumée. Snibril volait à travers les poils, loin au-dessus de la poussière. La nuit était très sombre alors que, assez bizarrement, il y voyait de façon parfaite. Il flotta au-dessus de troupeaux en pacage, d'un groupe de silhouettes encapuchonnées poussant leur chariot (des Vivants !), d'un village endormi... Et soudain, comme s'il avait été attiré par cet endroit précis, il distingua une minuscule silhouette qui cheminait entre les poils. Tandis qu'il descendait lentement jusqu'à la hauteur de la forme, elle devint un individu entièrement vêtu de blanc. Tout ce qu'il portait était blanc. Le personnage se retourna et leva les yeux vers lui, la première créature à sembler s'apercevoir de sa présence... Et Snibril s'engloutit dans ces yeux pâles et attentifs...

Il s'éveilla en sursaut. L'image se dissipa, tandis qu'il se redressait, serrant à deux mains les sept carrés.

Peu après, ils levèrent le camp. Forficule pilotait le chariot de tête.

Glurk reposait à l'intérieur, pâle et commotionné, mais assez fort pour pousser des jurons bien sentis chaque fois qu'ils roulaient sur une bosse. Parfois, le grand Découdre grondait au loin, vers le sud.

Fléau et Snibril, qui portait désormais la ceinture autour de la taille, ouvraient la voie.

Le Tapis changea de couleur. La chose n'avait rien d'inhabituel en soi. Autour de la Muraille en Bois, les poils étaient vert émeraude et gris. Mais à l'ouest, à Trégon Marus, ils étaient d'un bleu pâle et poudreux. Ici, le vert cédait le pas au jaune, et les poils eux-mêmes étaient plus épais, tordus. Certains portaient des fruits, de grosses balles hérissées de piquants qui poussaient directement sur le tronc du poil.

Fléau en fendit un de son couteau, pour montrer à Snibril l'épais sirop sucré.

Plus tard, ils cheminèrent au-dessous d'une espèce d'édifice perché dans les hauteurs des poils. Des créatures zébrées les observaient de leur vertigineux point de vue, bourdonnant avec colère au passage des chariots.

— Ce sont des hymétores, leur lança Forficule, tandis que le zonzonnement vibrait au-dessus de leur tête. Ne faites pas attention ! Elles sont plutôt inoffensives quand on les laisse tranquilles, mais si elles croient que vous en voulez à leur miel, elles vous piqueront !

— Elles sont intelligentes ? s'enquit Snibril.

— Collectivement, oui. Individuellement, elles sont stupides. Ha ! Tout le contraire de nous, en fait. Tant que j'y pense, leurs dards sont mortels.

Après cela, plus personne ne se risqua à seulement regarder une balle de sirop, et Fléau passa une grande partie du temps le nez en l'air, la main sur son épée.

Au bout d'un certain temps, ils parvinrent en un point où deux pistes se croisaient. Un tumulus de sable marquait le carrefour. Assis sur l'éminence, leurs bagages à leurs pieds, étaient assis un homme et une femme d'aspect pitoyable. Comparés à leur vêtue, les haillons propres de Fléau ressemblaient aux robes de l'Empereur.

Ils grignotaient du fromage. Le couple commença à reculer quand Fléau et Snibril s'approchèrent d'eux, avant de se rassurer.

L'homme voulait dire quelque chose. Les mots semblaient s'être accumulés en lui.

— Je me nomme Cadmus Cadmès, dit-il. J'étais abatteur de poil pour la scierie de Marus, par là-bas. Je le suis toujours, je



suppose, si quelqu'un veut me prendre à son service. Hein ? Oh. J'étais parti marquer les poils à couper, et Lydia, ici présente, m'avait apporté mon dîner, et puis on a eu la sensation d'un poids et puis...

Et puis il en était arrivé à un stade où les mots, insuffisants, devaient être remplacés par des moulinets de bras et une expression de terreur extrême.

— Quand nous sommes rentrés, je ne crois pas qu'il restait un mètre de maçonnerie encore debout. Les maisons se sont effondrées d'elles-mêmes. On a fait tout ce qu'on a pu, mais... Ceux qui en étaient capables ont décampé. On ne peut pas reconstruire quand il ne reste que ça. Après, on a entendu des espèces de loups et... on a détalé.

Il accepta le morceau de venaison que lui offrait Snibril et tous deux le dévorèrent voracement.

— Et personne d'autre n'en a réchappé ? demanda Snibril.

— Réchappé ? Réchapper à quoi ? Ceux qui étaient en dehors des remparts, ça se peut. Barlène Corronson a voyagé en notre compagnie jusqu'à hier. Mais il a voulu voler le sirop des bestioles qui bourdonnent, et elles l'ont eu. Maintenant, on se dirige vers l'est. J'ai de la famille par là-bas. Enfin, j'espère.

Ils leur donnèrent des vêtements neufs et des besaces pleines, et prirent congé d'eux. Le couple se hâta, presque aussi effrayé par les Munrungues que par les autres terreurs brutales du Tapis.

— Tout le monde a déguerpi, fit remarquer Snibril. Nous fuyons tous.

— Oui, fit Fléau en considérant le chemin de l'ouest avec une curieuse expression. Même eux.

Il tendit le doigt. Remontant lentement le sentier, approchait une lourde charrette remorquée par une file de silhouettes ployées et titubantes.

## 4

— Des Vivants, expliqua Fléau. Ne leur adresse pas la parole, sauf s'ils engagent le dialogue.

— Je les ai vus en rêve, la nuit dernière... commença Snibril. Forficule ne manifesta aucune surprise.

— Tu portes une de leurs ceintures. Tu sais ce qu'on dit, quand on travaille vraiment sérieusement à quelque chose ? Qu'on y met un peu de soi. Avec eux, c'est littéral.

Snibril détacha la ceinture de sa tunique et, sans bien comprendre la raison de son geste, la glissa dans son paquetage.

Derrière eux, le reste des chariots ralentit et se rangea sur le bas-côté du sentier.

La charrette tirée par les Vivants continua son chemin jusqu'au tumulus. Les deux équipages se regardèrent de part et d'autre du carrefour. Puis un Vivant de petite taille quitta la charrette et s'approcha de Snibril et de Fléau. Vues de plus près, ses robes n'étaient pas réellement noires, mais couvertes d'un maillage de fines lignes grises. Le grand capuchon lui cachait le visage.

— Bonjour, dit le Vivant.

— Bonjour, répondit Fléau.

— Bonjour, répéta le Vivant.

Il resta en place, sans rien ajouter.

— Ils comprennent le langage parlé ? s'inquiéta Snibril.

— Probablement, rétorqua Forficule. C'est eux qui l'ont inventé.

Snibril perçut le regard soutenu des yeux invisibles. Il sentit également les angles durs de la ceinture frotter contre son dos, et se tortilla sur son siège, mal à l'aise. Le Vivant reporta son attention sur Fléau.

— Ce soir, nous donnons le Festin de Bronze. Vous y êtes invités. Vous allez accepter. Sept, pas un de plus. Quand les feux de la nuit seront allumés.

— Nous acceptons, déclara Fléau avec gravité.

Le Vivant tourna les talons et regagna le chariot.

— Ce soir ? s'étonna Forficule. Pour le Festin de Bronze ? Comme s'il s'agissait d'un banal Festin de Sucre ou de Poil ? Etonnant. Je croyais qu'ils n'invitaient jamais les étrangers.

— Qui a invité qui ? grommela une voix de l'intérieur du chariot.

On entendit résonner des pas pesants, et la tête de Glurk émergea par les tentures qui fermaient le chariot.

— Tu sais, quand je t'ai dit de ne pas te lever... commença Forficule.

Mais comme Glurk était déjà habillé, il ne pouvait plus faire grand-chose, sinon adresser un clin d'œil de connivence à Fléau et à Snibril.

— Des Vivants ? Je croyais que c'était qu'un conte pour enfants, déclara Glurk après qu'on lui eut tout expliqué. Enfin, c'est un repas gratuit. Y a rien à redire à ça, hein ? A vrai dire, j'en connais un bon bout sur leur compte et j'ai encore jamais entendu parler d'un méchant Vivant.

— C'est à peine si j'avais entendu parler d'eux avant aujourd'hui, dit Snibril.

— Ah, mais c'est parce que t'as pas vécu au temps de Grand-père, repartit Glurk. Il m'a raconté qu'il en avait rencontré un dans les poils, un jour. Il lui a prêté sa hache.

— Il l'a récupérée ? demanda Forficule.

— Non.

— Alors, c'était bien un Vivant, conclut Forficule. En général, ils ont trop de préoccupations pour se soucier de détails terre à terre.

— C'était une bonne hache, en plus, qu'il disait.

— La question de refuser ne se pose même pas, dit Forficule.

— C'est exact, confirma Fléau.

— Mais c'est si facile de commettre une erreur. Vous savez combien ils sont susceptibles. Ils ont tout un tas de croyances bizarres. Il faut que vous le sachiez, tous les deux. Racontez-leur, général.

— Eh bien, commença Fléau, le chiffre sept revêt une grande importance pour eux. Les sept éléments du Tapis, les sept couleurs...

— Parlez-leur des Chays.

— J'y venais... Sept Chays. Ce sont, disons... des divisions du temps. Mais pas régulières. Tantôt longues, tantôt brèves. Seuls les Vivants en connaissent la durée. Tu te souviens de la ceinture ? Sept carrés, et chacun représente un Chay. Alors le Chay de Sucre, vois-tu, c'est une époque pendant laquelle les gens prospèrent et commercent, et le Chay de sable est la période où s'érigent empires et remparts... Je ne vais pas trop vite ?

*Général ?* se disait Snibril. Forficule vient d'employer le mot sans s'en rendre compte. Un général, c'est un chef des soldats... Et les voilà tous en train de me regarder. Personne ne s'est aperçu de rien !

— Hein ? dit-il.

Il essaya de se rappeler ce que Fléau venait de dire.

— Oh... Alors, le Festin de ce soir signifie que nous entrons dans le Chay de Bronze, c'est ça ?

— Ça signifie qu'il commence, compléta Forficule. C'est une époque de guerre et de destruction.

Glurk toussa.

— Et ça dure combien de temps, tout ça ?

— Seuls les Vivants le savent. Ne me demande pas comment. Mais ce soir, les Vivants du Tapis entier vont célébrer le Festin de Bronze. Ça a quelque chose à voir avec leurs souvenirs.

— Ça me semble un peu tiré par les cheveux, tout ça, grommela Glurk.

— Je te l'accorde. Mais ça ne veut pas dire que ce ne soit pas vrai.

— Vous en connaissez un sacré bout sur eux, en tout cas, constata Snibril.

— Pas du tout, répondit simplement Forficule. On ne connaît jamais rien sur les Vivants. On se souvient d'histoires, on compile des fragments d'informations çà et là, mais on ne sait jamais rien à coup sûr.

— Très bien, décida Glurk.

Il se mit debout sur le banc du chariot.

— On va y aller. Je vois pas très bien ce qu'on pourrait faire d'autre, d'ailleurs. Bertha viendra aussi, ainsi que Gurth et... Voyons voir... Oui, Daméon Pied-Bot. Il me semble que quand un Vivant vous invite à dîner, faut y aller, c'est tout. Et par paquets de sept.

Ils pénétrèrent avec une mine peu rassurée dans le petit campement des Vivants, en restant bien groupés.

Les Vivants voyageaient toujours par groupes de sept, vingt et un ou quarante-neuf. Personne ne savait ce qu'il arrivait aux Vivants surnuméraires. Si ça se trouvait, les autres les massacraient avant de les dévorer, suggéra Glurk, qui avait développé une sorte de rancune ancestrale envers les Vivants chapardeurs de hache. Forficule lui demanda de la fermer.

Le Vivant le plus âgé du groupe était le Maître. C'était un groupe de vingt et un, et Forficule, inspectant leur charrette, indiqua du doigt l'énorme cuve à vernis qui y était juchée. Les Vivants se spécialisaient dans la fonte du vernis extrait en Vernisie, le gigantesque pilier de bois rouge qui se dressait au nord, qu'on appelait *pieddechaise* en dumii. Puis ils se déplaçaient de village en village pour le vendre. Le vernis pouvait être coulé en pointes de lance, en lames de couteau ou en pratiquement toutes les formes désirées.

Snibril se demanda combien de temps il faudrait pour qu'on s'aperçoive qu'il avait remballé sa ceinture dans son paquetage. Mais pas question de la rendre, se dit-il. Ils exigeraient forcément sa restitution, s'ils la voyaient en sa possession.

On avait disposé sept feux, chacun occupé par trois Vivants. Ils se ressemblaient tous. Comment arrivent-ils à se reconnaître les uns les autres ? se demanda Snibril.

— Oh, autre chose que j'ai oublié de vous signaler, reprit Forficule tandis que les Vivants s'affairaient au-dessus de leurs marmites. Ils ont une mémoire absolue. Hem. Ils se souviennent de tout. Voilà pourquoi ils ont tant de mal à converser avec des gens normaux.

— Je ne comprends pas, avoua Snibril.

— Ne t'étonne pas s'ils te donnent des réponses avant que tu aies posé la question. Parfois, ça les perturbe eux-mêmes !

— Eux ? C'est moi qui ne sais plus où j'en suis.

— Ils se souviennent de tout, je t'ai dit. De *tout*. De tout ce qui va leur arriver. Leur cerveau... ne fonctionne pas comme le nôtre. Le passé et le futur, c'est la même chose pour eux. Je vous en prie, essayez de bien comprendre ce que je vous raconte. Ils se souviennent de choses *qui ne leur sont pas encore arrivées* !

Snibril resta bouche bée.

— Alors, on pourrait leur demander... commença-t-il.

— Non ! Surtout pas ! Voilà qui est très aimable à vous, enchaîna Forficule sur un ton de voix plus normal en acceptant l'écuelle que lui tendait un Vivant. Ça a l'air... euh... délicieux.

Ils mangèrent en silence. Snibril se demanda : est-ce qu'ils ne disent rien parce qu'ils savent déjà ce qu'ils ont dit ? Non, ça ne peut pas fonctionner comme ça – il faudrait qu'ils disent quelque chose maintenant pour se souvenir de l'avoir dit... ou plutôt...

— Je suis Noral, le maître de four, annonça le Vivant à sa gauche.

— Je m'appelle...

— Oui.

— Nous...

— Oui.

— Il y a eu...

— Je sais.

— *Mais comment ?*

— Vous allez m'expliquer ça après manger.

— Oh.

Snibril essaya de réfléchir. Forficule avait raison. Il était pratiquement impossible de bavarder avec quelqu'un qui avait déjà entendu ce que vous alliez lui dire.

— Vous savez vraiment tout ce qui va arriver ? fut la seule chose qu'il trouva à demander.

Les profondeurs de la cagoule recelèrent la suggestion d'un sourire.

— Pas tout. Comment serait-il possible de tout savoir ? Mais il y a nombre de choses que je sais, oui.

Snibril jeta autour de lui un regard implorant. Fléau et Forficule, en grande conversation avec des Vivants, ne lui prêtaient aucune attention.

— Mais... mais... supposons que vous sachiez quand vous allez mourir ? Supposons qu'une bête sauvage se prépare à vous sauter dessus ?

— Oui ? fit Noral, poliment.

— Vous pourriez vous débrouiller pour ne plus être là ?

— Ne plus être là au moment de mourir ? Le tour serait habile.

— Non. Je voulais dire... Vous pourriez éviter...

— J'ai compris ce que vous vouliez dire. Mais ça nous serait impossible. C'est difficile à expliquer. Ou peut-être est-ce facile à expliquer et difficile à comprendre. Nous devons suivre le Fil. Le Fil Unique. Il ne faut pas le rompre.

— Est-ce que vous n'avez jamais de surprises ?

— Je n'en sais rien. Qu'appellez-vous *surprises* ?

— Est-ce que vous pouvez me dire ce qui va m'arriver ? Nous arriver à tous ? Vous savez déjà ce qui s'est passé. Ça nous aiderait beaucoup de connaître l'avenir.

La cagoule sombre se tourna vers lui.

— Pas du tout. Ça rend la vie très pénible.

— Nous avons besoin d'aide, insista Snibril avec un chuchotement paniqué. C'est quoi, le grand Découdre ? Où pouvons-nous aller pour être en sécurité ? Vous ne pourriez pas nous le dire ?

Le Vivant se pencha plus près de lui.

— Est-ce que vous êtes capable de garder un secret ? demanda-t-il sur le ton de la conspiration.

— Oui !

— Mais de le garder *vraiment* bien ? Même si vous aviez envie de donner n'importe quoi pour pouvoir le confier à autrui ? Même si c'était aussi douloureux que de garder en main une braise rougeoyante ? En êtes-vous *vraiment* capable ?

— Euh... oui.

— Eh bien, conclut le Vivant en se redressant sur son séant, nous aussi.

— Mais...

- Régalez-vous.
- Vous croyez ?
- Certainement. Vous avez beaucoup apprécié.

Le Vivant commença à se détourner, puis fit de nouveau face à Snibril.

- Et vous pouvez conserver la ceinture.
- Oh. Vous savez que j'ai la ceinture.
- Maintenant, oui.

Snibril hésita.

- Hé là, minute ! Je n'ai dit ça que parce que vous...

— N'essayez pas de comprendre, ça vaudra mieux, lui conseilla amicalement Noral.

Pendant un moment, Snibril se contenta de manger, mais les questions continuaient à le tracasser.

— Ecoutez donc. Tout arrive et suit son cours, fit Noral. Comme un Fil dans le Tapis. On ne peut rien changer. Même les changements... sont déjà inscrits dans l'avenir. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

Ce fut un repas étrange. On ne pouvait jamais être sûr que la personne à qui l'on parlait n'écoutait pas ce que l'on dirait dix minutes plus tard. L'atmosphère ne se réchauffa un peu que lorsqu'un des Vivants donna une hache à Glurk. C'était celle de son grand-père, bien qu'on en ait changé plusieurs fois le fer et le manche.

Fléau et Forficule gardèrent le silence quand les voyageurs regagnèrent leurs chariots.

- Et à vous, ils vous ont dit quelque chose ? s'enquit Snibril.
- Non, répondit Forficule. Ils ne disent jamais rien. Mais...
- C'est leur façon d'agir, dit Fléau. Ils n'y peuvent rien.
- Mais ce qu'ils ne nous ont pas dit ne leur plaît pas du tout, annonça Forficule.



## 5

Une semaine s'écoula. Les chariots poursuivirent leur route en direction du nord. Autour d'eux, le Tapis changeait. De part et d'autre des sentes étroites, les poils, désormais d'un rouge profond, s'élevaient avec majesté. Les buissons des peluches eux aussi, et même les fougères des poussières, déployaient toutes les nuances du rouge.

Il semblait à Snibril qu'ils traversaient un immense incendie qui aurait subitement été figé. Mais il faisait doux et paisible, et cette nuit-là, pour la première fois depuis leur départ du village, ils n'entendirent pas les snargues.

Et cela suffit, bien entendu, pour que certains parlent de s'arrêter.

— Au moins quelques jours, expliqua Cadmic Hargolder, le faiseur de lances, quand plusieurs villageois se rendirent en délégation au chariot de Glurk, le soir. Elles nous ont probablement oubliés, si ça se trouve. Et si on essayait de rentrer chez nous ?

— Elles n'oublient pas, rétorqua Fléau. Pas elles. De toute façon, il faut continuer. Prendre la route d'Uzure.

— Allez-y tous les deux, si vous y tenez, fit Cadmic. Pour ma part...

— Pour notre part, on restera groupé, Cadmic, du moins tant que je serai chef de cette tribu, décréta Glurk. J'estimerai pas que nous sommes en sécurité tant que je serai pas certain que le plus proche moize est très loin de nous. Nous diriger vers Uzure, c'est le bon sens. Les choses iront mieux là-bas, vous verrez. Et si l'un d'entre vous a une opinion différente, eh bien...

Il y avait pas mal de choses dans ce « eh bien ».

C'était un « eh bien » plein de ressources. Il était bourré de menaces tacites.

Mais les bougonnements des mécontents persistèrent. C'est alors qu'ils rencontrèrent le moize.

La chose survint alors que Snibril et Fléau progressaient en tête de la caravane, hors de vue mais toujours à portée de voix des chariots. Snibril parlait peu. Il pensait sans arrêt au mot *général*.

Il avait eu l'occasion de voir des officiers dumiis. Pas souvent. Trégon Marus n'était pas une métropole. Ils n'aimaient guère se retrouver si loin de chez eux. Fléau *se comportait* comme un soldat. Mais quand les gens vous traitent de *général*, on ne devrait pas porter une tenue si dépenaillée... Et voilà qu'ils allaient à Uzure, maintenant. Personne n'en avait discuté. Subitement, la décision était prise.

Pourtant les choses iraient mieux à Uzure. C'était le lieu le plus prestigieux de tout le Tapis. La ville n'avait pas sa pareille. Elle était sûre. Les soldats y étaient cantonnés par légions entières...

Fléau devinait probablement le sujet de ces ruminations, mais, chose inhabituelle pour lui, il bavardait de tout, de rien et de n'importe quoi.

Aucun des deux n'aperçut le moize avant d'être sur lui, quasiment. Il chevauchait sa snargue en plein centre de la piste, la main à mi-chemin du pommeau de son épée, et il les considérait d'un œil fixe et terrifié.

Fléau poussa un grognement et tira son épée, puis manqua tomber à bas de sa monture quand le bras de Snibril jaillit pour l'agripper par l'épaule.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques, idiot ?

— Regardez-le, lui dit Snibril.

*Observez avant d'agir*, répétait toujours Forficule...

Le moize n'avait pas bougé d'un pouce. Snibril s'avança à pas de loup. Puis, levant le bras, il tapota le museau de la créature. Sans mot dire, il indiqua du doigt les pattes de la snargue. D'épaisses piles de poussière vierge s'entassaient autour d'elles.

Même le moize était couvert d'une couche de poussière. Il était assis là, raide comme une statue, contemplant fixement le vide.

— Comment se fait-il... ? commença Snibril.

— Je n'en sais rien. Forficule saura peut-être répondre, répliqua Fléau (un peu sèchement parce qu'il se sentait légèrement ridicule). Allez. Attrape-le par la tête, je m'occupe des jambes.

Ils le descendirent précautionneusement de sa snargue et l'emportèrent jusqu'aux chariots, toujours figé en position assise.

Snibril glissa son coutelas dans sa ceinture, où il pourrait le saisir rapidement en cas de besoin. Mais le moize semblait sculpté dans le sable.

Ils trouvèrent Forficule déjà très occupé. Glurk était parti chasser et il était revenu avec un sanglier. Ou du moins, une statue de sanglier.

— Y en avait tout un troupeau, disait Glurk.

Il tapota le cochon de sa lance. Le sanglier fit *bonnng*.

— Il devrait faire *grouûnk*, expliqua-t-il. Pas *bonnng*.

Forficule prit le coutelas de Snibril et frappa le moize en pleine poitrine. Il fit *ping*.

— Il devrait faire *yaargh* ! fit observer Glurk.

— Ils sont morts ? demanda Snibril.

— Chais pas bien, avoua Forficule (et un ou deux des badauds les moins hardis s'éloignèrent d'un pas vif). Regardez.

Snibril regarda le moize dans les yeux. Ils étaient grands ouverts et d'un noir mat. Mais dans les profondeurs, il y avait quelque chose... Juste une étincelle, une minuscule lueur engluée dans la mare de ténèbres.

Snibril frémit et se détourna, croisant le regard de Forficule.

— Etonnant. Fossilisation prématurée. J'ignorais qu'il existait des astringents dans les parages. Ce soir, il sera judicieux de choisir des gardes pour leur ouïe.

— Pourquoi donc ? demanda Glurk.

— Parce qu'il vaudra mieux les munir de bandeaux sur les yeux.

— Pourquoi donc ?

Il y eut un cri, et Yrno Bérius arriva en galopant, un de ses chiens dans les bras.

— Je l'ai entendu aboyer, annonça-t-il, le souffle court. Je suis allé le chercher, et je l'ai trouvé comme ça.

Forficule l'examina.

— Un coup de chance, marmonna-t-il sur un ton vague.

— Je trouve pas ! s'indigna Yrno.

— Pas pour lui, précisa Forficule. Pour toi.

Le chien était encore tassé, prêt à bondir, les crocs découverts et la queue entre les pattes.

— Et c'est quoi, les astringents ?

— On possède de nombreuses descriptions de leur dos, répondit Forficule. Malheureusement, aucun de ceux qui les ont vus de face n'a été capable de nous apprendre grand-chose. Ils ont été changés en pierre. Personne ne sait pourquoi. C'est très étonnant. Je n'en avais plus entendu parler depuis des années. Je croyais la race éteinte.

Ce soir-là, ce fut Forficule lui-même qui faillit s'éteindre. Il avait toujours soutenu que le lait de chèvre était essentiel pour un philosophe, et donc, peu de temps après leur départ de la Muraille en Bois, il avait acheté une biquette prélevée dans le petit troupeau de Glurk.

Elle se nommait Chrystobelle et vouait à Forficule une haine farouche et animale. Quand elle n'était pas d'humeur à ce qu'on la traie, ce qui arrivait deux fois par jour, sa galopade entre les chariots, un Forficule suant et essoufflé à ses trousses, faisait partie intégrante de la petite vie du bivouac. Les mères réveillaient leurs enfants en leur disant de venir voir. C'était un spectacle dont ils se souviendraient leur vie durant, assuraient-elles.

Cette fois-ci, la chèvre fila entre les chariots pour plonger dans l'épaisseur des poils avec un bêlement narquois. Forficule la poursuivit tant bien que mal, bondit dans les ténèbres et trébucha sur elle...

Quelque chose battit précipitamment en retraite dans l'ombre, avec un tintement ténu.

Forficule revint en portant une statue de biquette. Il la posa sans mot dire, et cogna sur son museau.

Elle fit *ping*.

— Elle devrait faire *bêêêê*, constata Forficule. *Personne* ne doit sortir du camp, ce soir.

Cette nuit-là, dix hommes montèrent la garde à l'extérieur du cercle, les yeux hermétiquement clos. Snibril était du nombre et il monta la garde près de Roland, qui portait des œillères.

Ils recommencèrent la nuit suivante, également. Et celle d'après, après qu'une vache appartenant à la veuve Mulluck se fut mise à faire *ping* au lieu de *meeuuuhh*, comme elle était censée le faire.

Personne n'avait envie de poursuivre la route. Ils ne levèrent pas le camp. Au contraire, sans concertation préalable, ils resserrèrent le cercle de chariots.

Une ou deux fois, ils crurent entendre tinter quelque chose.

Et puis, la troisième nuit, Snibril était de garde auprès d'un des chariots, à moitié assoupi, quand il entendit des froissements derrière lui. Il y avait une créature dans les fourrés. Il l'entendait souffler.

Il se préparait à se retourner quand il perçut le tintement métallique.

Il est là, se dit-il. Juste derrière moi. Si je me retourne, je vais être changé en pierre. Mais si je ne me retourne pas, est-ce que je ne vais pas être changé en souper ?

Il resta parfaitement immobile pendant un siècle environ...

Au bout d'un moment, les bruits de froissements décréurent, et il hasarda le plus bref des coups d'œil. Dans la maigre lumière, il pouvait apercevoir une masse, au moins deux fois plus haute que lui, qui disparaissait entre les poils.

Il faudrait que je lance l'alerte générale, songea-t-il. Mais ils vont courir dans tous les sens, pousser de grands cris, beugler des ordres, se prendre les pieds partout, et la chose va disparaître. Mais il faut que je fasse quelque chose. Sinon, on va finir par retrouver une statue qui fait *ping* au lieu de dire *bonjour*.

Il alla chercher Roland et lui passa rapidement sa bride. Il n'y avait pas le temps de mettre la selle. Puis il conduisit le cheval, tout doucement, dans la direction des tintements.

## 6

L'asturgent était tellement vieux qu'il ne se rappelait plus avoir jamais été jeune. Il n'avait qu'un vague souvenir d'autres astringents, mais il était vigoureux à l'époque, et les avait chassés.

Plus tard, un peuple l'avait adoré et lui avait élevé un temple pour l'héberger, parce qu'ils l'avaient pris pour une espèce de dieu. Ils l'adoraient pour ses capacités de destruction, ce qui arrive souvent. Mais ce genre de religion ne réussit jamais à long terme ; après qu'il eut changé un bon nombre de ses adorateurs en statues, les survivants avaient fui et l'avaient abandonné dans son temple.

Désormais, il n'avait plus aucune compagnie. Même les bêtes sauvages se tenaient à distance respectueuse du temple. C'est en vain qu'il avait poussé quelques expéditions de reconnaissance pour lancer des appels vers les siens, vers le sud. Personne ne lui avait répondu. Il était probablement le dernier astringent du Tapis.

Parfois, il partait en quête de compagnie. N'importe quoi aurait fait l'affaire. Du moment que c'était une créature vivante. Il n'allait même pas la dévorer. Mais ça n'aboutissait jamais à rien. A peine s'approchait-il que les autres devenaient tout raides, froids et pas amicaux du tout, allez comprendre pourquoi.

Aussi regagnait-il à pas lourds les ruines de son temple, en traînant sa queue derrière lui. Il était presque arrivé au portail quand il renifla l'odeur, le parfum oublié d'une compagnie.

Snibril était parvenu au temple en ruine juste avant lui. Il entendait les sabots de Roland claquer sur un dallage de bois dur. Autour de lui, éclairés par une pâle clarté, il distinguait des murs écroulés, bordés de statues. Certaines tenaient des coffrets et s'inclinaient très bas, d'autres se tassaient en arrière, la main

en travers des yeux. Il y avait également de petits animaux sauvages... immobiles.

Au cœur du temple se dressait un autel brisé, et c'est de là que venait la lueur. Des trésors s'amassaient sur l'autel et autour de lui. Il y avait des gemmes de sel et du jais d'un noir profond, des coffrets de vernis clair et de bois rouge, des bagues d'ivoire sculpté, des couronnes de bronze, tout cela entassé en désordre.

Auprès de l'autel, se tenait une autre statue. C'était un petit guerrier, qui mesurait à peu près la moitié de la taille de Snibril. Des moustaches magnifiques lui descendaient pratiquement jusqu'à la taille. D'une main, il tenait une épée et un bouclier rond, de l'autre, un collier de cristaux de sel. Son visage était levé, avec une expression surprise. Une liane des peluches avait rampé le long du sol jusqu'à lui, pour le parer d'un vivant collier de fleurs rouges.

Snibril attacha Roland à un pilier et frissonna.

Quelqu'un d'autre avait attaché sa monture à cet endroit, avant lui. Elle se trouvait encore là. On aurait dit un poney, mais il n'était pas plus grand qu'un chien munrungue, et il avait six pattes. Snibril aurait pu le soulever à deux mains. L'animal restait là, couvert d'une fine couche de poussière. Roland baissa la tête et, intrigué, huma le museau figé.

Snibril avança à pas prudents vers l'amas de trésors et le contempla respectueusement. Il y avait même des pièces, pas des tarnerii, mais de grands disques de bois portant d'étranges symboles. On voyait de lourdes épées, des coffres taillés dans le sable, rehaussés de bijoux de sel. Il resta à tout contempler, et vit le guerrier du coin de l'œil.

La main tendue...

Il était venu ici pour ça. Et l'astringent l'avait surpris.

Un tintement retentit. Snibril aperçut un reflet dans le bouclier poli de la statue. Une silhouette écaillée et pratiquement informe.

Il est sur le seuil, songea Snibril. Juste derrière moi...

Mais si je me retourne...

Il décrocha le bouclier, le brandissant de façon à voir par-dessus son épaule ce qui se passait.

L'astrigent tinta. Autour du cuir de sa nuque, il portait des sautoirs de vernis et de bois rouge. Des bagues brillaient sur toutes ses griffes. Il avait enfilé des bracelets sur sa queue écailleuse. Chaque fois qu'il remuait sa grosse tête terminée par un bec, des tintements sonnaient à travers tout le temple.

L'astrigent contempla l'autel et huma l'atmosphère. Même reflétés sur le bouclier, ses yeux terrifiaient Snibril. Ils étaient immenses, d'un bleu flou, pas du tout terrifiants. Des yeux dans lesquels on pouvait se perdre, se dit-il, et se changer en pierre.

Roland poussa un hennissement, qui s'interrompit à mi-course. Et une nouvelle statue de pierre se dressa dans le froid de la salle.

Tous les sens de Snibril lui hurlaient de se retourner pour affronter la créature, mais il demeura immobile, réfléchissant désespérément. L'astrigent s'avança vers lui en tintinnabulant.

Snibril se retourna, gardant le bouclier poli devant ses yeux. Par en dessous, il voyait les pattes de l'astrigent approcher en crissant. Elles étaient osseuses, griffues. Et elles ne s'arrêtaient pas...

La créature aurait dû se changer en pierre. Elle devait voir son propre reflet ! Bon, voilà qui épuise mon stock d'idées géniales. C'était la seule que j'avais.

Snibril commença à reculer. Et soudain, l'astrigent se figea. Car il venait d'apercevoir un autre astrigent. Là, dans le bouclier, un visage vert et écaillé lui retournait son regard. Un collier pendait de travers sur une oreille. Un instant, la créature se trouva un compagnon. Et puis, parce que Snibril tremblait de peur, l'orientation de l'écu changea. Le visage disparut.

Après un instant de silence stupéfait, l'astrigent poussa un hurlement douloureux qui résonna dans la forêt de poils. Un pied massif frappa le sol. Puis la créature s'effondra, se couvrit les yeux de ses pattes et commença à sangloter. De temps en temps, il giflait le sol de sa queue. On aurait dit que les sanglots prenaient naissance à l'extrémité de cette queue, et enflaient, enflaient encore en remontant jusqu'à la bouche.

Non seulement le spectacle était terrifiant, mais il était également très embarrassant. Aucune créature ne devrait avoir tant de larmes dans le corps.



Snibril regarda la mare de larmes se répandre par terre et atteindre une statue de sanglier des poils, située près du mur. La bête fronça la hure. La mare s'étendait toujours davantage. Certaines statues s'éveillèrent quand elle les toucha, mais d'autres, les plus anciennes, couvertes de poussière et de lianes, restèrent inchangées. Entre leurs pieds, des bestioles nagèrent vaillamment vers la liberté.

Snibril remplit de larmes son bouclier et en baigna Roland. Puis ce fut le tour du petit poney, qui considéra Snibril avec étonnement. Il courut au guerrier près du trésor et l'aspergea.

Tout d'abord, il ne se passa rien. Une paupière cligna. La main qui empoignait le collier commença à bouger. Le petit guerrier fut soudain tout à fait vivant. Il lâcha le collier et lança un regard furibond à Snibril.

— Par les os de Kone, d'où sors-tu, toi ?

Puis il vit l'astringent au milieu de sa mare de larmes. Sa main monta vers sa propre gorge et y trouva la liane.

Il considéra Snibril avec un air songeur.

— Depuis combien de temps suis-je ici, étranger ?

— Je n'en sais rien. Nous sommes dans la troisième année du deuxième Recensement, sous le règne de l'empereur Targon en Uzure, répondit Snibril.

— Tu es un Dumii ? demanda la statue libérée, en se défaisant de la liane.

— Plus ou moins.

— Pas moi, répliqua le petit guerrier avec orgueil. Nous ne sommes pas Recensés. Mais j'ai entendu parler de Targon. Avant que je ne vienne en ces lieux, il régnait depuis vingt-deux ans.

— Alors, vous avez dû rester ici un an, calcula Snibril.

— Un an... Un an à l'écart. Beaucoup trop longtemps. (Il s'inclina avec solennité.) Mille pardons, étranger, ajouta-t-il. Tu seras récompensé de ton geste. Moi, Brocando, fils de Broc, suzerain de Périlleuse et roi des Fulgurognes, je te le promets. Oui-da. Récompensé.

— Je n'ai pas agi par espoir de récompense. Je voulais simplement que cette créature arrête de tout changer en statues.

— Qu'est-ce qui t'amène si loin de chez toi ? demanda Brocando, une lueur dans l'œil. Le trésor, pas vrai ?

— Non... Dites, vous ne croyez pas qu'on ferait bien de s'en aller ? demanda Snibril en coulant un œil vers l'astringent. Il pourrait bien se remettre debout.

Brocando brandit son épée.

— Un an de ma vie ! s'exclama-t-il. Je vais lui faire payer ça !

Snibril regarda à nouveau la créature. Elle ne bougeait plus du tout.

— Je ne crois pas que vous puissiez encore lui faire grand-chose, estima-t-il. Elle me paraît assez malheureuse comme ça.

Brocando hésita.

— Tu as peut-être raison, admit-il. On ne se venge pas d'une bête sans cervelle. Quant à ceci... (Son bras engloba d'un geste les entassements scintillants.) J'ai perdu mon appétit pour ces choses. Qu'elles demeurent donc ici. (Il renifla.) Je suis d'avis que ces broutilles n'ont de valeur que pour les astringents. Remarque, ce collier est plutôt... Non !

Snibril avait remarqué un ou deux objets qui lui plaisaient assez et, à son allure, Brocando pouvait se permettre de laisser traîner ce genre de choses derrière lui, parce qu'il en possédait bien plus encore chez lui. Mais le Munrungue sentit qu'il ne paraîtrait pas à son avantage en discutant cette décision.

Avec un léger tintement, l'astringent leva la tête et ouvrit les yeux. Snibril voulut lever le bouclier, qui lui échappa et roula au bas des marches.

L'astringent l'arrêta maladroitement d'une main griffue et le tourna gauchement jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau s'y mirer.

A la stupeur de Snibril, la créature se mit à roucouler à l'adresse de son reflet, et se recoucha, le miroir niché entre ses bras. Et l'astringent, avec un choc métallique, mourut paisiblement au cœur du temple qu'on lui avait élevé dans la nuit des temps.

Souvent, par la suite, baladins et conteurs ambulants affirmèrent que l'astringent était mort en découvrant son reflet dans le miroir. Ne croyez jamais à ce que disent les chansons. Les gens raconteraient n'importe quoi, du moment qu'ils

trouvent que ça sonne mieux. On a prétendu que son reflet l'avait changé en statue. Mais la mort de l'astringent fut plus compliquée que ça. Comme la plupart des choses.

Ils le hissèrent jusqu'en haut des marches et l'enfouirent sous l'autel. Songeant à Chrystobelle et aux autres animaux du camp, Snibril enferma un peu de la mare de larmes dans un petit coffret à bijoux pris sur le tas. Ils laissèrent les autres statues à l'endroit où elles étaient.

— Jadis, ils adoraient l'astringent, à ce que conte l'Histoire, expliqua Brocando. C'était une race cruelle. Qu'ils restent donc là. Pour la justice.

— En fait... reprit Snibril alors qu'ils s'éloignaient, je ne verrais aucune objection à une *petite* récompense. Si par hasard vous vouliez m'en octroyer une. Une qui ne vous coûtera rien.

— Mais certainement !

— Ma tribu cherche un endroit où demeurer quelque temps. Pour réparer les chariots, tout ça. Un endroit où nous ne devons pas tout le temps surveiller nos arrières.

— Requête facile à exaucer. Ma cité vous est ouverte. Mon peuple vous accueillera.

— Sont-ils tous aussi petits que vous ? demanda étourdiment Snibril.

— Nous autres, Fulgurognes, sommes *parfaitement proportionnés*, répliqua Brocando. Qu'y pouvons-nous si tous les autres sont d'une ridicule démesure ?

Au bout d'un moment, alors qu'ils approchaient du campement des Munrungues, Snibril fit remarquer :

— Vous savez, je ne crois pas que vous ayez perdu un an. Si vous étiez une statue, le temps ne s'est pas écoulé pour vous. D'une certaine façon, vous avez gagné un an. Tout le monde a vieilli d'un an, sauf vous.

Brocando y réfléchit.

— Ça signifie-t-il que je te dois quand même une récompense ? demanda-t-il.

— Je crois bien.

— Bon, d'accord.

Ils rentrèrent au camp juste à temps pour arrêter l'expédition qui se préparait à partir à la recherche de Snibril. Brocando se retrouva immédiatement au centre de toute l'attention. Il appréciait cela et en avait visiblement l'habitude. On oublia plus ou moins Snibril. Plus ou moins...

— Où étais-tu parti ? demanda Forficule, soulagé et furieux. Aller courir comme ça ! Tu ne sais donc pas qu'il y a des moizes dans les parages ?

— Je suis désolé. C'est un enchaînement de circonstances.

— Bon, ça ne fait rien, maintenant. Qu'est-ce qui se passe, là-bas ? Tes sots compatriotes ne savent-ils donc pas comment on accueille un roi ?

— Ça, ça m'étonnerait. C'est quelqu'un de très brave et d'un peu surexcité, et il n'écoute rien de ce qu'on lui dit.

— Ça ressemble bien au portrait d'un roi, si tu veux mon avis, conclut Forficule.

Brocando, affichant un sourire indulgent, occupait le centre d'une foule de Munrungues qui piaillaient et regardaient.

— Et me voilà, disait-il. A un pas du trésor, quand, tout à coup, *bling* ! La bête était juste derrière moi. Alors...

Jouant des coudes, Forficule se fraya un passage à travers la foule, retira son chapeau, se courba jusqu'à ce que sa barbe frôle le sol et resta figé ainsi, présentant à Brocando stupéfait sa crinière de cheveux blancs.

— Je te salue, ô Roi, déclara le vieillard. C'est un grand honneur pour nous que le si grand fils d'une si noble lignée nous juge dignes de... euh... dignes. Tout ce que nous possédons est à votre disposition, vaillant seigneur. Je suis Forficule, un humble philosophe. Et voici...

Il claqua frénétiquement des doigts pour attirer l'attention de Glurk qui, bouche bée, contemplait Forficule toujours cassé en deux devant le guerrier nain.

— Allez, allez ! Il faut absolument observer le protocole. Incline-toi devant le roi !

— C'est quoi, un roi ? demanda Glurk, regardant à la ronde d'un œil peu impressionné.

— Manifeste-lui ton respect, enjoignit Forficule.

— Et pourquoi donc ? C'est lui qu'on a tiré d'un mauvais pas, je me trompe ?

Snibril aperçut Fléau, debout derrière la foule, bras croisés, mine sévère. Il n'avait pas aimé aller à l'école de Trégon Marus, mais il y avait appris certaines choses. Les Dumiis n'aimaient pas les rois. Ils leur préféraient les empereurs, parce qu'on s'en débarrasse plus facilement.

De plus, en quittant le temple, il avait demandé à Brocando ce que le roi voulait dire en affirmant que son peuple n'était pas Recensé. Cela signifiait qu'ils n'entretenaient pas de relations avec les Dumiis.

— Je les hais, avait déclaré Brocando sans ambages. Je voudrais les combattre parce qu'ils rectifient le tracé des routes, qu'ils tracent la carte de lieux qui ne devraient pas être placés sur des cartes. Ils changent tout en éléments à Recenser. Ils feraient pousser les poils du Tapis en rangées rectilignes, si c'était en leur pouvoir. Et pire encore : ils obéissent aux ordres. Ils préfèrent obéir plutôt que de penser par eux-mêmes. Voilà comment leur Empire fonctionne. Oh, ils ont leurs qualités, ils combattent bien dans les batailles et tout ça, mais ils ne savent pas rire et tout se résume pour eux à des choses disposées en lignes et à des ordres, à la disparition de tout ce qui fait que la vie est drôle.

Et voilà qu'on allait le présenter à l'un d'entre eux.

C'est là que Brocando étonna Snibril. Il avança vers Glurk, lui serra chaleureusement la main. Quand il parla, ce n'était pas du tout sur le ton qu'il avait employé dans le temple. C'était le genre de voix qui semble tout le temps vous flanquer des claques amicales dans le dos.

— Alors comme ça, c'est vous le chef, c'est bien ça ? demanda-t-il. Etonnant ! Votre frère m'a tout raconté de vous. Ça doit représenter un sacré travail. Et qui requiert énormément de savoir-faire, je me trompe ?

— Bôôôh, vous savez... On apprend sur le tas... bougonna Glurk, pris à contre-pied.

— Je n'en doute pas. Je n'en doute pas une seconde. Fascinant ! Et une responsabilité écrasante. Vous avez suivi une éducation particulière ?

— Ben... non... Papa est mort, il m'a simplement tendu sa lance et il a dit : c'est toi le chef, maintenant... répondit Glurk.

— Vraiment ? Il faut qu'on reparle de ça sérieusement tous les deux, un peu plus tard, répondit Brocando. Et donc, voici Forficule, c'est bien ça ? Oh, relevez-vous, voyons. Je suis sûr que les philosophes sont dispensés de courbettes. Très bien. Et vous êtes... le général Flagus Catrix, si je ne m'abuse.

*Général !* pensa Snibril.

Fléau hocha la tête.

— Combien de temps cela fait-il, Votre Majesté ? dit-il.

— Cinq ans, je crois, répondit le roi. Disons plutôt six, en fait.

— Vous vous connaissez ? intervint Snibril.

— Oh, oui, fit Brocando. Les Dumiis n'arrêtaient pas de nous envoyer des armées en nous suggérant, avec beaucoup de politesse, de nous soumettre et de nous rallier à l'Empire. Nous leur avons toujours répondu que ça ne nous intéressait pas. Nous ne tenions pas à être Recensés...

— Je crois bien que c'était le versement des taxes qui soulevait chez vous les plus grandes objections, compléta Fléau d'une voix calme.

— Nous ne voyions pas ce que nous aurions obtenu en contrepartie de notre argent.

— Vous auriez été défendus.

— Ah... Mais nous avons toujours très bien su nous défendre nous-mêmes, répondit Brocando sur un ton très éloquent. Contre *qui que ce soit*. (Il sourit.) Et ensuite, le général ici présent fut envoyé pour nous renouveler ses propositions, avec des effectifs un peu supérieurs. Je me souviens : il a dit redouter que, si nous ne rejoignons pas l'Empire, il ne reste plus grand monde à Recenser, chez nous.

— Et *vous*, vous avez répliqué qu'il n'y aurait plus grand monde pour procéder au Recensement.

Le regard de Snibril allait de l'un à l'autre. Il s'aperçut qu'il retenait son souffle. Il expira.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Fléau haussa les épaules.

— Je n'ai pas attaqué. Je ne voyais pas pourquoi de braves gens devraient mourir. Je suis rentré dire à l'Empereur qu'il vaudrait mieux avoir le peuple de Brocando comme allié plutôt que comme sujet récalcitrant. De toute façon, il aurait fallu être idiot pour attaquer cette ville.

— Je me suis toujours demandé ce qu'il avait répondu, fit Brocando.

Fléau contempla sa vêtue en loques.

— Il a beaucoup crié, répondit-il.

Un silence songeur suivit.

— Ils ont bel et bien attaqué, vous savez, après votre... rappel, fit Brocando.

— Et ils ont gagné ?

— Non.

— Vous voyez bien. Des idiots.

— Je suis désolé, dit Brocando.

— Pas la peine. Ce n'était qu'un des nombreux sujets de désaccord que j'avais avec l'Empereur, déclara Fléau.

Snibril les prit chacun par une épaule.

— Enfin, de toute manière, dit-il, ce n'est pas parce que vous êtes ennemis jurés que ça vous empêche d'être amis, pas vrai ?

Pendant qu'ils prenaient le repas du soir, Glurk raconta à sa femme :

— Il est très urbain. Il a posé des tas de questions sur ce que je faisais. J'ai rencontré un *roi*. C'est quelqu'un de très important. Il s'appelle Protocole, il me semble.

— Un beau nom. Ça fait très royal, dit-elle.

— Et il a traité Forficule de philosophe.

— Je savais pas ça. C'est quoi, un philosophe ?

— Quelqu'un qui réfléchit, à l'entendre.

— Et alors ? Tu réfléchis, toi. Je t'ai souvent vu assis, en train de réfléchir.

— Je réfléchis pas à tous les coups, précisa le scrupuleux Glurk. Y a des fois où chuis assis, c'est tout. (Un soupir.) Et puis,

il suffit pas de réfléchir. On doit aussi être capable d'en discuter de façon distrayante, après.



## 8

Le peuple se tourna vers l'ouest. Le voyage vers Périlleuse se passa dans l'allégresse. Brocando était monté dans le chariot de tête. Ils allaient en un lieu que seul un idiot aurait attaqué.

Si nombre de Munrungues ne cachaient pas leur admiration pour le petit monarque, Glurk était en passe de devenir un royaliste inconditionnel. Brocando percevait son intérêt respectueux et bavardait avec lui de cette façon spéciale que l'individu de sang royal réserve au roturier, qui ravit ce dernier sans qu'il puisse exactement se rappeler ce qu'on lui a dit, en fin de compte.

Snibril trotтинait de l'autre côté du chariot, prêtant l'oreille à demi au moindre signe du grand Découdre et à demi au bavardage du Fulgurogne.

— Par la suite, dans l'aile gauche du palais, Broc, mon ancêtre, a érigé un temple à Kone le Fondateur. Les Vivants ont passé sept ans à sculpter les piliers de vernis et de bois et à assembler pour Broc l'immense mosaïque du Tapis. Nous n'avons toujours pas fini de les payer. Les murs ont été incrustés de jais et de sel, l'autel de bois rouge couvert de parements de bronze. Ça a véritablement constitué le cœur du palais actuel, construit par mon arrière-grand-père, Broc, septième du nom. Il a rajouté le Portail de Bois en accédant au trône. Et n'oublions pas les salles du Trésor. Je crois qu'il en existe au moins neuf. Et seul le roi en exercice a le droit d'y pénétrer. La couronne a été ciselée par Tarma l'orfèvre, en personne. Elle compte sept pointes, chacune ornée de gemmes de sel.

— Oh, dans notre hutte, on avait une carpeette, signala Glurk.

Et ainsi de suite, Glurk accompagnant avec passion le Fulgurogne au fil des salles du Trésor, de l'armurerie, des salles

de banquet et des chambres d'amis, tandis que la caravane s'approchait toujours davantage de Périlleuse.

Graduellement, le Tapis changea à nouveau de couleur, passant du rouge à un mauve profond, puis au bleu marine. Ils dressèrent le camp sous des poils bleus, chassèrent les petits animaux cuirassés qui nichaient dans des terriers creusés dans la poussière, et se demandèrent si Périlleuse était aussi belle que la décrivait Brocando, parce que, en ce cas, il fallait qu'ils arrêtent tout de suite de manger et de boire, afin de faire de la place pour leurs futures bombances.

Le sentier commença à se métamorphoser en route, non pas ces grandes routes blanches que construisaient les Dumiis, mais une voie proprement tracée, faite de planches de bois posées sur un soubassement de poussière. De part et d'autre, les poils poussaient moins dru, et Snibril remarqua la présence de nombreuses souches. Ce n'était pas tout. Aucun Munrungue n'avait jamais planté de graine. Ils aimaient bien les légumes quand l'occasion se présentait, et savaient en quel endroit poussait telle ou telle plante, quels poils laissaient choir des graines comestibles, mais, sauf dans le jardin de simples de Forficule, tout ce qui poussait autour d'eux se développait à l'état sauvage. Pour un Munrungue, l'explication était évidente : si on plantait une graine, il fallait s'arrêter pour la regarder pousser, faire déguerpier les animaux ou les voisins goulus qui pouvaient rôder dans le secteur, enfin, pour résumer, gaspiller son temps à traîner sur place, comme le disait Glurk. Pour un Munrungue, les légumes étaient juste un élément qui donnait une petite saveur particulière à la viande.

Mais dans le bleu pays de Jabonye, autour de la petite ville de Périlleuse, les Fulgurognes avaient changé le Tapis en jardin. Il y avait là des poils que Snibril n'avait encore jamais vus, pas les grands troncs robustes qui envahissaient le reste du Tapis, mais des tiges délicates aux branches chargées de fruits. On avait soigneusement rassemblé la poussière autour de leur pied afin de créer un sol fertile pour toutes sortes d'arbustes et de légumes. Les voyageurs purent voir des groades mûres et mauves, à la saveur de poivre et de gingembre, et de grands Champignons de Maître qu'on pouvait faire sécher et conserver

plusieurs années sans qu'ils perdent leur goût délicat. On avait même surélevé la piste par rapport aux jardins, et de petits poils arbustifs poussaient sur ses bords pour constituer une haie basse. C'était un pays bien ordonnancé.

— Je n'avais jamais remarqué que le paysage ressemblait à ça, avoua Fléau.

— Il a une autre allure quand les armées dumiies ne l'occupent pas, répliqua Brocando.

— Les hommes que je commandais ont toujours eu l'ordre de traiter les terres avec respect.

— Tout le monde n'a pas fait preuve d'autant de scrupules.

— Où sont les habitants ? s'étonna Glurk. Je vous accorde qu'une bonne racine bien cuite, c'est pas désagréable, mais tout ça a pas poussé sur un simple coup de sifflet. On doit toujours être sur place à tripoter la terre, quand on est fermier.

Effectivement, il n'y avait personne. Les fruits ployaient les bosquets en bord de route, mais nul ne venait les cueillir, sauf les enfants munrungues, qui s'y entendaient fort bien. Mais on ne voyait personne d'autre.

Snibril prit sa lance. C'était comme à la chasse. On apprenait à différencier les qualités de silences.

Il y avait le silence de la créature qui a peur et craint pour sa vie ; le silence des petits animaux, tapis immobiles ; le silence des grosses créatures, qui se préparent à bondir sur les plus petites ; parfois, le silence que produit l'absence de tout être vivant. Et il y avait un genre de silence moite et tranchant, que cause une présence... en train de vous épier.

Fléau avait tiré son épée. Snibril se dit que les soldats apprenaient à distinguer les différents silences, eux aussi.

Ils échangèrent un coup d'œil.

— Est-ce qu'on laisse les chariots ici ? demanda Snibril.

— Mieux vaut rester groupés. Ne divisons pas inutilement nos forces. C'est la première loi de la stratégie.

La caravane poursuivit sa route lentement, et tout le monde surveilla les poils.

— Les buissons juste devant, à droite, signala Fléau sans bouger la tête.

— Il me semble aussi, répondit Snibril.

— Ils sont là-dedans, ils nous observent.  
— Un seul, je crois.  
— Je pourrais l'embrocher sur ma lance, sans problème, intervint Glurk.

— Non, on aura peut-être besoin de l'interroger par la suite, répondit Fléau. Nous allons le prendre en tenaille.

Snibril s'avança à pas de loup vers le buisson, en contournant un poil. Il pouvait voir le feuillage frémir légèrement. Fléau se trouvait de l'autre côté et Glurk, qui savait se déplacer très silencieusement pour un aussi grand gaillard, apparut comme par magie devant le buisson, épée levée.

— Prêts ?

— Prêt.

— Ouais.

Fléau empoigna une fougère des poussières et tira un bon coup.

Un jeune enfant leva les yeux vers trois lames frémissantes.

— Euh... dit-il.

Et dix minutes plus tard...

Un petit groupe de Fulgurognes travaillait les rangs de légumes entre les poils. Ils n'avaient pas l'air heureux, ni bien nourris, d'ailleurs. Plusieurs gardes les surveillaient. Même de l'endroit où il était, Snibril discerna leurs longs museaux.

Entre les poils, on apercevait la ville de Périlleuse.

Elle était érigée sur un gigantesque roc de sable. La cité proprement dite comprenait une agglomération de bâtiments au sommet ; une route en spirale faisait plusieurs fois le tour de l'escarpement pour aller de la ville à la plaine. Tout en bas, on avait construit un immense portail, dont la fonction était purement décorative. Personne n'aurait pu s'engager sur cette route contre la volonté des gens de la citadelle.

Il y eut un mouvement dans la poussière, et Glurk rejoignit Snibril en rampant.

— Le gamin disait vrai. Les moizes et les snargues sont partout. L'endroit en fourmille.

— Ils tiennent la ville ? demanda Snibril.

Glurk dodelina de la tête.

— Voilà ce qui arrive quand on s'en va chasser le trésor au lieu de rester chez soi à régner comme il faudrait, dit-il sur un ton désapprobateur.

— Viens, retournons au campement.

Les chariots avaient été parqués parmi les arbustes, à quelque distance, et les gens montaient la garde.

Forficule, Fléau et Brocando, assis en demi-cercle, observaient le petit garçon en train de manger de la soupe. Malgré sa capacité infinie à engloutir la nourriture, il répondait d'une toute petite voix aux questions de Brocando, entre deux bouchées.

— Mon propre frère ! grondait Brocando au moment où les autres entraient dans le camp. Si on ne peut plus avoir confiance en sa propre famille, à qui se fier ? Je tourne le dos quelques jours...

— Un an, rectifia Fléau.

— ... Et il se proclame roi ! Je n'ai jamais vraiment aimé Antiroc. Il traînait toujours dans les coins sombres, il marmonnait dans sa barbe et il ne faisait jamais de sport.

— Mais comment les moizes sont-ils entrés en ville ? s'étonna Snibril.

— Il les a fait venir ! Vas-y, Stréphon, raconte au monsieur ! L'enfant, qui devait avoir sept ans, parut terrifié.

— Je... Je... Ils étaient... tout le monde se battait... bredouilla-t-il.

— Eh bien ! Eh bien ! Vas-y, dis-leur, mon garçon !

— Je crois qu'il vaudrait peut-être mieux que vous alliez faire quelques pas, pendant une ou deux minutes peut-être ? Il arrivera sans doute plus facilement à s'exprimer.

— Mais je suis son *roi* !

— C'est bien pour ça. Quand ils se tiennent devant vous, les rois deviennent un genre de problème d'élocution. Si vous alliez... Oh, je ne sais pas, moi... Passer les sentinelles en revue ?

Brocando bougonna, mais s'éloigna en compagnie de Glurk et de Snibril.

— Hmpf ! Les frères ! marmonnait-il. On a toujours des ennuis, avec eux. Ils complotent, ils fouinent, ils traînent partout et ils vous usurpent comme si de rien n'était.

Glurk sentit que son devoir était de manifester sa loyauté envers la confrérie tacite des grands frères.

— Ah, ça ! Snibril a jamais su ranger sa chambre.

Quand ils revinrent, Stréphon, coiffé du casque de Fléau, semblait beaucoup plus guilleret. Fléau l'expédia ailleurs, avec l'ordre de faire quelque chose de dangereux.

— Pour tout vous résumer en langage d'adulte, dit-il, en ne vous voyant pas revenir, votre frère s'est emparé du trône. Il ne s'est pas révélé très populaire. On s'est beaucoup battu. Si bien que lorsqu'une meute de moizes s'est présentée un jour... il les a invités.

— Il n'aurait pas osé ! s'indigna Brocando.

— Il s'imaginait pouvoir les employer comme mercenaires qui combattraient sous ses ordres. Pour combattre, ils ont combattu. Les moizes racontent qu'il est toujours roi, bien que nul ne l'ait revu. Ce sont les moizes qui détiennent le pouvoir effectif. Beaucoup de gens se sont enfuis. Les autres ont été réduits en esclavage, plus ou moins. Employés dans les carrières de sable. Les travaux forcés dans les champs. Ce genre de besogne.

— Les moizes n'ont pas l'air de gens passionnés par les légumes, s'étonna Snibril.

— Ils mangent de la viande.

Forficule, assis contre un des chariots, se pelotonnait sous une couverture : le voyage ne lui réussissait pas. On l'avait presque oublié.

Ses mots tombèrent comme autant de pierres. En fait, ce n'étaient pas tant les mots eux-mêmes qui étaient inquiétants. Tout le monde mangeait de la viande. Mais il avait employé pour le dire une intonation spéciale, laissant entendre qu'il n'était pas question de viande ordinaire...

Brocando blêmit.

— Que veux-tu dire ?

— Ils se nourrissent d'animaux, poursuivit Forficule. (Snibril ne lui avait encore jamais vu une si petite mine.) Malheureusement, ils considèrent que tout ce qui n'est pas un moize est un animal. Hem... Je ne sais pas comment dire... Vous

savez ce que signifie le mot *moize* dans la langue des moizes ?  
Hmm ? Ça signifie... Les Vrais Humains.

Ces mots eurent eux aussi un impact certain.

— Nous attaquerons ce soir, décréta Brocando. Je n'autorise personne à dévorer mes sujets.

— Euh... fit Glurk.

— Mais voyons ! Bien sûr, fit Fléau. Pourquoi pas ? C'est parfait ! Cinq mille soldats ne pourraient pas venir à bout de Périlleuse.

— C'est exact, déclara Brocando. Alors, nous...

— Euh... fit Glurk.

— Oui ? s'enquit Brocando.

Apparemment, quelque chose tracassait le chef.

— J'ai cru entendre une ou deux références récentes à un « nous », commença-t-il. J'ai envie de tirer ça au clair, vous voulez bien ? Vous formalisez pas. Pour nous récompenser de vous avoir sauvé la vie, nous allons nous lancer à l'assaut d'une cité qu'aucune armée dumiie a jamais pu prendre *et* combattre un grand nombre de moizes ? Vous voulez que ma tribu, qui a désormais plus d'endroit où vivre, sauve votre cité pour vous, bien que ce soit une entreprise impossible ? J'ai tout compris, non ?

— Brave gaillard ! s'exclama Brocando. Je savais que nous pouvions compter sur vous ! J'ai besoin d'une demi-douzaine d'hommes avec un cœur vaillant !

— Je peux probablement vous en fournir un avec des yeux écarquillés, fit Glurk.

— Il faut lui prêter main-forte, insista Snibril. Tout le monde est trop fatigué, on ne pourra pas repartir. Et puis, que se passera-t-il si on ne l'aide pas ? Tôt ou tard, il faudra affronter ces choses. Autant que ça se passe ici.

— L'ennemi est supérieur en nombre ! dit Fléau. Et vous n'êtes pas des soldats !

— Non, approuva Glurk, nous sommes des chasseurs.

— Bien répondu, triompha Brocando.

Glurk donna un coup de coude à Snibril.

— Je me trompe, ou on vient de se porter volontaires pour une mort quasi certaine ? demanda-t-il.

— Je crois bien que c'est le cas, en effet.

— C'est incroyable, ce qu'on arrive à faire quand on est roi, dit Glurk. Si on se tire de cette histoire, je crois que je vais essayer de m'y mettre.

Vint la nuit. Un blaireau bleu qui commençait sa chasse avec un peu d'avance faillit se cogner contre la file d'envahisseurs potentiels et battit en retraite avec un dandinement précipité.

Une dispute à voix basse divisait les Fulgurognes. Certains voulaient chanter en montant à la bataille, comme l'exigeait la coutume. Brocando répétait qu'ils montaient à la bataille en secret, mais un ou deux traditionalistes endurcis revendiquaient le droit d'entonner des chansons pacifiques, ce qui, affirmaient-ils, allait complètement embrouiller l'ennemi. Finalement, Brocando eut gain de cause en jouant les rois et en menaçant de faire exécuter ceux qui étaient en désaccord avec lui. Glurk fut impressionné.

Au moment où Snibril commençait à penser que le Tapis s'étirait à l'infini dans le noir, ils atteignirent la route. Devant eux, des torches flambant le long de ses murailles, apparut la citadelle de Périlleuse.



## 9

Périlleuse avait été édifiée par les Vivants. Ils avaient ramené le bois rouge et le vernis luisant de *pieddechaise* pour paver ses rues ; des contrées de l'Aire, ils avaient rapporté par longues caravanes le jais précieux, pour construire dômes et corniches, la cendre et le charbon pour constituer des briques et du mortier ; dans la lointaine Terre de la Grand-Porte où vivent les Vortegornes, ils avaient troqué leurs objets de vernis contre du bronze martelé, des portes et des piliers de soutènement ; des attelages de percherons écumants avaient remorqué le sel et le sucre en grands cristaux blancs, pour édifier des toits et des murs. Et ils avaient fait venir des poils de couleurs variées de tous les coins du Tapis. Certains avaient été débités en planches et en poutres, mais la plupart avaient été plantés pour ceindre la ville.

Des jardins s'épalaient partout. Dans la lumière vespérale, tout semblait paisible, mais la troupe dut se plaquer au sol à deux reprises, quand des cavaliers moizes passèrent sur la route.

— Et ça se passe dans ma ville, gronda Brocando.

— Vous avez un plan, j'espère ? fit Fléau.

— Il existe une autre voie d'accès à la ville, répondit Brocando.

— Je l'ignorais.

— Ah bon ? Vous m'étonnez. Avec tout le mal que nous nous sommes donné pour construire un passage secret, voilà que nous avons oublié de prévenir l'Empereur. Faites-moi penser à lui adresser un petit message. Tournez à droite, dans le petit sentier caché, là.

— Quel sentier ?

Brocando sourit.

— Il est pas bien caché, mon sentier ?

On aurait dit une piste tracée par le passage d'animaux. Elle sinuait entre les poils. Les broussailles des poussières poussaient bien plus dru par là.

— Des plantations, expliqua Brocando.

Finalement, quand il fit presque noir, ils parvinrent à une petite clairière où se dressait un autre temple en ruine.

— Les temples ne font pas de vieux os, dans le coin, non ? jugea Snibril en considérant les poils serrés.

Çà et là, on voyait de nouvelles statues, à demi enfouies sous la poussière.

— Celui-ci a été construit de façon à paraître en ruine, expliqua Brocando. Par les Vivants. Pour le compte d'un de mes ancêtres. Celui qui est là-bas, avec le nid d'oiseau sur la tête et le bras levé... (Il hésita.) Et vous êtes un Dumii, et je vous ai conduit au lieu secret. Je devrais vous faire bander les yeux.

— Non, fit Fléau. Si vous voulez que je me batte pour vous, je ne porterai pas de bandeau.

— Vous pourriez revenir à la tête d'une armée, un jour.

— Si c'est ce que vous croyez, vous m'en voyez navré, déclara Fléau en campant sur ses positions.

— En tant que moi personnellement, ce n'est pas le cas, dit Brocando. Mais en tant que souverain, je suis obligé de l'envisager.

— Ha !

— C'est idiot, intervint Snibril. A quoi bon un bandeau ?

— C'est important, insista Brocando, boudeur.

— Il faudra que vous vous fassiez confiance, tôt ou tard. Sinon, à qui d'autre allez-vous vous fier ? Vous êtes des hommes d'honneur, non ?

— Les choses ne sont pas si simples, fit Brocando.

— Eh bien, faites en sorte qu'elles le deviennent !

Il s'aperçut qu'il avait crié. Même Glurk fut surpris.

— Bon, ce n'est pas le moment de se disputer, reprit Snibril, un peu radouci.

Brocando opina du bonnet.

— Oui. Très bien. Peut-être. Je suis sûr que c'est un homme d'honneur. Tirez le bras de Broc.

— Quoi ? demanda Fléau.

— Derrière vous. La statue. Tirez son bras, répéta Brocando. Fléau haussa les épaules et attrapa le bras.

— C'est la première fois qu'un Dumii serre la main d'un Fulgurogne, dit-il. Je me demande où ça va nous mener...

Un crissement retentit, quelque part sous leurs pieds. Une dalle s'effaça sur le pavage du temple, démasquant un escalier.

— Au palais, répondit Brocando en souriant.

Ils contemplèrent le rectangle de ténèbres.

Finalement, Glurk demanda :

— Vous ne voulez pas dire... dans la *Trame* ?

— Si !

— Mais... mais... il y a des créatures horribles, là-dedans !

— Simples contes pour enfants, répliqua Brocando. Il n'y a aucune raison d'avoir peur ici.

Il descendit les marches en trotinant. Fléau fit mine de le suivre, avant de se retourner vers les Munrungues.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Eh ben... fit Snibril.

*Qu'est-ce que je peux lui dire ? Que vivent là-dedans des êtres de légende : les thunorgues, les ignobles fousisseurs et des ombres sans nombre ni nom. Des choses étranges qui grignotent les racines du Tapis. Les âmes des morts. Tout ce qui est mauvais. Tout ce qui... vous effraie, quand on est tout petit.*

Il jeta un coup d'œil circulaire sur les autres membres de la tribu. Ils avaient resserré les rangs.

Il se dit qu'en de tels moments, tout le monde doit oublier le passé.

— Rien, il n'y a rien, reprit-il d'un ton qu'il espérait résolu. Allez, les gars. Le dernier entré est un...

— On s'en fiche du dernier ! grommela une voix venant approximativement de l'arrière du groupe. Ce qu'on voudrait voir, c'est ce qui va arriver au premier.

Snibril trébucha au pied des marches et atterrit sur un moelleux coussin de poussière. Brocando alluma une torche, prise sur un râtelier accroché contre une paroi de la petite caverne. L'un après l'autre, les hommes de la petite bande descendirent les marches à pas réticents. Brocando actionna un

nouveau levier et la statue réintégra sa place au-dessus de l'orifice, les laissant tassés les uns contre les autres dans la caverne éclairée de lueurs rouges.

— Tout le monde est là ? demanda Brocando.

Sans attendre la réponse, il se faufila dans une petite crevasse et disparut.

S'il y a quelque chose de presque pire que de voir vos pires terreurs se réaliser, se dit Snibril, c'est bien de constater qu'elles ne se réalisent pas.

A la lueur de la torche, les murailles semblaient brunes. Elles étaient couvertes de minces poils qui luisaient quand la lumière passait devant eux. Parfois, ils croisaient l'embouchure de nouveaux tunnels. Mais il n'y avait pas de monstres, pas de crocs soudains...

Le sentier commença à descendre et, soudain, la clarté de la torche faiblit. Snibril tressaillit avant de comprendre qu'ils s'engageaient dans une caverne des tréfonds du Tapis, aux parois si écartées que le feu de la torche ne se réfléchissait pas contre elles. Ils traversèrent un grand nombre de grottes, le sentier devint plus étroit et monta en spirale autour de grandes colonnes de poils, si bien qu'ils durent s'agripper pour ne pas tomber. Parfois, la torche évoquait un reflet sur une paroi lointaine. Alors qu'ils progressaient en un endroit où la piste se réduisait à presque rien et où l'air froid soufflait des profondeurs, Snibril dérapa. Fléau, qui le suivait dans la file, tendit le bras avec beaucoup de présence d'esprit et le rattrapa par les cheveux juste au moment où il allait basculer dans les ténèbres. Mais la torche lui échappa des mains. Ils regardèrent depuis le bord, et la virent se réduire à la taille d'une étincelle, puis devenir une tache infime, avant de disparaître enfin. Quelque chose remua dans les noirs abysses de la Trame, et ils l'entendirent s'éloigner pesamment.

— C'était quoi, ça ? demanda Snibril.

— Sans doute un poisson d'argent, répondit Brocando. Ils ont des dents plus grandes qu'un homme, vous savez. Et des dizaines de pattes.

— Je croyais vous avoir entendu dire qu'il n'y avait rien à craindre là-dessous ! s'exclama Glurk.

— Et alors ? (Brocando parut surpris.) Personne n'en a peur !

Tout ce qui pouvait se trouver dans les profondeurs aurait eu du mal à les apercevoir, infimes points se déplaçant à la racine des poils. Finalement, Brocando donna le signal de la halte au bord d'un nouvel abîme. Une mince passerelle l'enjambait, et Snibril distinguait tout juste une porte de l'autre côté.

Le roi brandit la torche et déclara :

— A présent, nous nous trouvons juste sous le roc de la citadelle.

Le plafond de la caverne s'incurvait doucement vers le centre, ployé sous la masse immense qu'il supportait.

— Vous êtes les seuls à voir ceci, en dehors des rois de Périlleuse, continua Brocando. Après que le passage secret fut creusé, Broc fit personnellement mettre à mort tous ceux qui y avaient travaillé, pour éviter que le secret ne se répande.

— Oh ? Ça fait aussi partie du travail de roi, ça ? s'enquit Glurk.

— Autrefois, oui, répondit Brocando. Ce n'est plus le cas, bien entendu.

— Ha ! fit Fléau.

Quand ils eurent franchi le pont, Brocando poussa la petite porte pour l'ouvrir, révélant un escalier en colimaçon éclairé par une lueur verte tombant d'un cercle réduit de lumière. L'ascension le long des marches en spirale fut longue. Les degrés étaient si étroits que les bottes de l'un se prenaient dans les mains de celui qui suivait, et les torches dessinaient sur les murs l'ombre de guerriers géants. Si fantomatique que soit le spectacle, Snibril l'accueillit avec soulagement. Il avait détesté les ténèbres des profondeurs du Tapis.

Avant d'atteindre le cercle de lumière verte, l'escalier s'ouvrait sur un palier de dimensions modestes, juste assez grand pour tous les accueillir. Il y avait une autre porte dans le mur.

— Où... demanda Glurk.

Brocando secoua la tête et posa son doigt sur ses lèvres.

De l'autre côté de la porte, on entendait des voix.

## 10

Il y avait trois voix, si nettes qu'elles ne devaient pas se trouver à plus d'un mètre de la porte secrète.

Snibril essaya d'imaginer le visage qu'elles pouvaient porter. Une des voix, aiguë et pleurnicharde, était en train de se plaindre.

— Cent de plus ? Mais vous en avez emporté cinquante il y a seulement quelques jours !

— Et maintenant, il nous en faut encore une centaine, répondit une voix douce qui hérissa le poil de Snibril. Je vous conseille de signer ce papier, Votre Majesté. Mes gardes vont réunir la centaine et ils s'en iront. Ils ne seront pas réduits en esclavage. Ils serviront... de collaborateurs, c'est tout.

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne vous contentez pas de les prendre, pleurnicha la première voix.

— Mais vous êtes le roi, reprit son interlocuteur. Si c'est le roi qui le demande, c'est que tout est en ordre. Paraphé, parfaitement en règle.

Snibril crut entendre Fléau sourire dans l'ombre.

— Mais personne n'est jamais revenu, gémit la première voix.

La troisième voix ressemblait à un grondement.

— Ils se plaisent tellement chez nous que nous n'avons pas réussi à les persuader de rentrer, dit-elle.

— Je ne vous crois pas, gémit la première voix.

— La chose importe assez peu, intervint la deuxième voix. Signez !

— Non ! Je refuse ! Je suis le roi...

— Et vous croyez que moi qui vous ai fait roi, je ne pourrai pas vous... *défaire* ? rétorqua la deuxième voix. « Votre Majesté », ajouta-t-elle.

— Je vous dénoncerai à Jornariliche ! Je vais tout lui dire ! annonça la première voix.

Mais elle manquait clairement de confiance.

— Jornariliche ! Vous pensez qu'il s'inquiète de ce qui se passe ici ? ronronna la deuxième voix. Signez ! Ou peut-être que Gorash ici présent pourrait trouver un nouvel usage pour vos mains ?

— Ouais, dit la troisième voix. Un collier.

Brocando se retourna pour faire face aux autres, tandis que les voix de l'autre côté de la porte continuaient à geindre et à menacer tour à tour.

— C'est mon frère, dit-il. Je sais, il n'y a pas de quoi être fier. Mais voilà mon plan. On fonce, et on tue autant de moizes que possible.

— Vous trouvez ça très malin, comme plan ? susurra Fléau.

— Moi, je trouve ça tout à fait sensé, affirma Glurk.

— Mais ils sont des centaines, dans la cité, non ? s'inquiéta Fléau.

— Mon peuple va se soulever et les renverser, siffla Brocando.

— Parce qu'ils possèdent des armes, alors ? demanda Fléau.

— Non, mais les moizes en ont. Alors, ils commenceront par les leur prendre, expliqua placidement Brocando.

Fléau poussa un grognement.

— Nous allons tous mourir, dit-il. Ce n'est pas une tactique. C'est une improvisation au fur et à mesure !

— Bon, alors, on y va, conclut Brocando.

Il posa son pied contre la porte et poussa. Elle bougea un peu, avant de s'arrêter.

— Que se passe-t-il ? demanda Snibril.

— Il y a quelque chose de l'autre côté, chuchota Brocando. Ce n'est pas normal. Donnez-moi tous un coup de main.

Ils déployèrent leurs efforts. La porte résista un moment, avant de s'ouvrir à la volée. On entendit un pialement.

Pendant une seconde, la salle resta figée.

Snibril vit un trône renversé par terre. C'est lui qui avait bloqué la porte. Maintenant, il gisait en travers des marches et un Fulgurogne malingre se débattait au-dessous en poussant de petits cris lamentables. Au-delà, deux moizes contemplaient la porte ouverte. L'un, massif, avait les épaules larges et un visage

pâle dissimulé sous son casque de cuir. Il tenait un fouet enroulé dans une de ses grandes pattes. La troisième voix, se dit Snibril. Il a même une tête à s'appeler Gorash. A ses côtés se tenait un moize maigre, vêtu d'un long manteau noir, qui arborait le sourire d'un loup qui vient de dîner. La deuxième voix, estima Snibril. Il a une tête à porter un nom bourré de s – un nom qu'on peut chuintier.

Les groupes se toisèrent un instant.

Puis Brocando se jeta en avant comme un poulet furieux, agitant son épée. Le moize maigre fit un bond en arrière et tira sa propre épée avec une promptitude décourageante. Gorash déroula son fouet et découvrit que Fléau s'interposait entre lui et le roi.

Les Munrungues contemplèrent le combat. Il semblait y avoir deux écoles d'escrime. Brocando se lançait dans la mêlée avec la fougue d'un moulin à vent repoussant l'ennemi par sa seule vigueur. Fléau se battait en silence, comme une espèce de machine – fente, estoc, parade... tic tac tic.

— On ne devrait pas les aider ? demanda Snibril.

— Non. Dix contre deux, c'est pas loyal, estima Glurk.

A l'autre bout de la salle du trône, les portes s'ouvrirent brutalement, et une douzaine de gardes moizes se précipitèrent vers eux.

— Oh. Parce que comme ça, c'est mieux, alors ? s'exclama Snibril.

Glurk jeta sa lance. Un des gardes hurla.

— Oui, répondit-il.

Snibril s'aperçut que les lances faisaient du bon ouvrage face à des épées, si on les conservait en main. On pouvait frapper et parer avec. Tandis que de nouveaux gardes continuaient à envahir la salle, il s'aperçut que la supériorité numérique de l'ennemi représentait un autre avantage pour lui. D'abord, on avait moins de difficulté à en toucher un. Et puisqu'il y en avait tant, aucun ne s'engageait avec un enthousiasme excessif, estimant qu'il était inutile de courir trop de risques, alors qu'il y avait tant de gens autour pour les prendre à leur place.



Voilà comment les Fulgurognes doivent raisonner, se dit-il en rompant une lance sur un crâne de moize. Choisis toujours un ennemi plus grand que toi, il est plus facile à atteindre...

Il se retrouva adossé à Fléau, qui continuait à se battre à sa façon mécanique, comme quelqu'un qui aurait pu continuer toute la journée.

— J'ai brisé ma lance !

— Prends une épée ! répliqua Fléau en parant le coup d'un garde aux abois. Ce n'est pas ce qui manque, par terre !

— Mais je ne sais pas comment on s'en sert !

— Rien de plus facile ! Tu prends dans ta main le bout arrondi, et tu places le bout pointu à l'intérieur de l'ennemi !

— Ça doit être plus compliqué que ça !

— Oui ! Il faut toujours garder en mémoire le rôle de chaque extrémité !

Et soudain, tout fut terminé. Les derniers gardes survivants se bousculèrent pour prendre la porte. Gorash était mort. Le moize efflanqué esquiva une dernière botte extravagante de l'épée de Brocando et s'engouffra dans le passage secret par la porte ouverte. Ils l'entendirent dévaler les marches.

Snibril regarda son épée. Elle était couverte de sang et il espérait que ce n'était pas le sien.

— Eh bien, ça a pas été trop difficile, conclut Glurk.

— Ils sont encore des centaines, au-dehors, rappela Fléau, morose.

Brocando alla jusqu'au balcon. La lumière du petit matin déferlait sur les poils. Il plaça les mains autour de sa bouche, en porte-voix.

— Je suis revenuuuuuuu ! Brocandooooo !

Il empoigna un cadavre de moize, le traîna jusqu'au balcon et le jeta par-dessus bord.

Quelques Fulgurognes étaient déjà assemblés sur la place qui s'étendait au pied du palais. Des vivats s'élevèrent.

Le roi se frotta les mains.

— Aidez-moi à redresser le trône, demanda-t-il.

Ils durent se mettre à trois pour le soulever. Antiroc gisait dessous. Il se laissa happer par la poigne de Glurk, qui le remit sur pied.

— Passe-moi la couronne, ordonna Brocando sur un ton meurtrier. Le truc que tu portes sur la tête. Celui qui ne t'appartient pas.

— On a cru que tu étais mort...

— Tu as l'air ravi de me voir de retour, jugea Brocando.

Son expression était terrible à voir.

— Il fallait bien que quelqu'un soit roi. J'ai dû m'occuper du peuple de mon mieux...

On entendit du vacarme au-dehors. Un moize entra à reculons, transpercé d'une flèche. Une demi-douzaine de Fulgurognes chargèrent par-dessus son corps. C'est à peine s'ils jetèrent un coup d'œil à Brocando avant de se ruer sur Antiroc, qu'ils arrachèrent à la poigne de Glurk pour le traîner jusqu'au balcon.

— Vous ne pouvez pas les laisser faire ça ! s'exclama Snibril.

Quatre Fulgurognes avaient saisi Antiroc par les bras et les jambes et ils le balançaient d'avant en arrière, très haut au-dessus des toits de Périlleuse.

— A la une, à la deux, à la trois, scandaient-ils.

Les balancements prenaient de plus en plus d'amplitude.

— Et pourquoi pas ? demanda Brocando.

— C'est votre frère !

— Hmm ? Oh, bon, bon, d'accord. Posez-le, vous autres, ordonna Brocando. Allez, posez-le. Je veux pas dire *lâchez-le*, vous risquez de l'interpréter de travers. Je peux pas laisser mes sujets balancer ma famille par-dessus le balcon, ça ne se fait pas.

— Bien, jugea Snibril.

— Je vais m'en charger moi-même.

— Non !

Ce fut un chœur général. Tout le monde poussa un cri à l'unisson, notamment Antiroc, qui se joignit à la clameur générale avec encore plus de conviction que les autres.

— Je plaisantais, déclara Brocando (ce qui ne semblait pas être le cas). Au diable toutes ces... ces dettes envers autrui. Voilà que vous allez me faire me sentir coupable de jeter les traîtres du haut du roc, maintenant. C'est une tradition royale. Bon, d'accord. Qu'il s'en aille.

Antiroc tomba à quatre pattes.

— Tu ne peux pas me faire ça ! Ils vont me tuer !

— Tous les gens dont tu as vendu les parents aux moizes ? demanda Brocando. Miséricorde ! Evidemment, tu as la possibilité de suivre ton ami...

Il indiqua d'un geste la porte du passage secret. Antiroc parut horrifié.

— Mais Gormaliche est descendu par-là ! brailla-t-il.

— Il s'appelait comme ça ? Le nom lui va bien. Vous pourrez parler du bon vieux temps. (Il adressa un hochement de tête au quatuor qui avait failli débalconiser l'usurpateur.) S'il ne veut pas partir, donnez-lui un coup de main.

Les Fulgurognes avancèrent sur Antiroc. Le meurtre se lisait dans leurs prunelles. Il adressa un regard de supplication à Brocando, hésita un instant avant de bondir vers la porte.

Elle claqua derrière lui.

— Qu'il tue Gormaliche, ou que Gormaliche le tue, peu me chaut. Et même, qu'il trouve la sortie, s'il en est capable, soupira Brocando. Mais pour l'heure... Mettons la main sur les derniers moizes. Ils ne devraient plus se montrer trop coriaces, à mon avis.

— Qu'en ferons-nous si nous les capturons vivants, Votre Majesté ? demanda l'un des Fulgurognes.

Brocando parut las.

— A vrai dire, nous manquons de cachots, répondit-il. Il serait sans doute préférable que vous évitiez de les capturer vivants.

— On ne doit pas tuer l'ennemi quand il a déposé les armes, s'indigna Fléau.

— Vraiment ? On en apprend tous les jours. J'avais toujours pensé que c'était le moment idéal, pourtant, répondit Brocando.

Snibril, assis devant les écuries royales, regardait Roland manger sélectivement le contenu d'une musette. Les boxes conçus par les Fulgurognes pour leurs petites montures à six pattes étaient trop étroits pour le cheval, et on avait dû l'attacher dans la cour, près des chariots. Mâchonnant, il demeurait patiemment en place, ombre plus claire dans la nuit.

Le bruit des festivités qui se déroulaient dans la salle des banquets parvenait jusqu'à Snibril. En se concentrant, il arrivait tout juste à discerner la flûte-harpe de Forficule ; même parmi tous les instruments de l'orchestre fulgurogne, on reconnaissait facilement le sorcier, à sa façon d'expédier des notes dans tous les azimuts sans jamais s'approcher de la mélodie. Forficule disait toujours que certaines choses valent la peine qu'on les saccage en y mettant tout son cœur.

Au moment où Snibril était sorti, Glurk distrayait l'assistance en soulevant vingt enfants fulgurognes assis sur un banc et en les transportant à travers la salle. Les bûches ronflaient dans l'âtre, on vidait et remplissait les assiettes, et nul ne songeait aux poils noirs au-dehors, qui gémissaient dans les vents de la nuit, ni à la petite bande de Fulgurognes qui traquaient les derniers moizes.

Snibril se frictionna les tempes. Il avait à nouveau la migraine, et la musique de Forficule n'arrangeait rien.

Il flatta distraitemment Roland, et regarda par-delà la cité, jusqu'à la nuit bleue sur les poils au loin.

— Eh bien, nous y voilà, dit-il, et je ne me souviens même plus dans quelle direction se trouve notre ancien village. Brocando assure que nous pouvons rester aussi longtemps que nous en aurons envie. De façon permanente, si nous le souhaitons. Bien en sécurité. Il dit qu'on a toujours un peu de place pour les grands, dans le coin. Mais Fléau raconte qu'il

poursuivra sa route vers Uzure, dès demain, pour être sûr. Et j'ai mal aux oreilles.

Le Tapis est vaste, songeait-il. Brocando et Fléau sont... C'est vrai, ils sont sympathiques, mais ils voient le monde depuis des positions opposées. Prenez les Dumiis, par exemple. Une fois sur deux, on comprend pourquoi les Fulgurognes n'arrivent pas à les supporter. Ils sont tellement *mesurés* en toutes choses, mais ils n'ont aucune imagination. C'est avec ce manque d'imagination qu'ils ont édifié un immense Empire. Et Fléau déteste le concept de rois. Mais les Fulgurognes se battent comme s'ils y prenaient plaisir, ils improvisent leur vie à chaque instant, et ils seraient prêts à n'importe quoi pour leur roi. On ne peut pas s'attendre à les voir s'accorder...

Roland s'agita nerveusement. Snibril leva la tête et entendit mourir la brise nocturne. Le silence régnait sur les poils.

Il ressentit un fourmillement dans la plante de ses pieds. Sa migraine ressemblait désormais à un incendie. Le Tapis silencieux semblait attendre...

Roland hennit, tira sur sa longe. Dans l'écurie, les poneys trépignaient à l'intérieur de leurs boxes. Des chiens aboyaient dans les rues de la cité.

Cette sensation était familière à Snibril. Mais il se dit : pas ici, quand même, où tout est si sûr ?

Si, se répondit-il. Même ici. Le grand Découdre peut être n'importe où.

Il tourna les talons et gravit en courant les marches du palais.

— Le grand Découdre ! hurla-t-il.

Dans le vacarme ambiant, personne ne l'entendit. Un ou deux lui adressèrent même de joyeux signes de la main.

Il bondit jusqu'à l'orchestre, s'empara de la trompette d'un Fulgurogne stupéfait. Il ne savait pas en jouer, mais jouer assez mal et assez fort suffit à imposer quelque chose qui ressemblait au silence.

— Vous ne sentez donc rien ? Le grand Découdre approche ! hurla-t-il.

— Il viendrait ici ? demanda Forficule.

— Vous ne sentez donc rien ? Rien ?

L'impatience et la souffrance affolaient Snibril.

Chacun le regardait comme s'il avait perdu la raison.

— Aux chariots, tout le monde ! lança Forficule.

— Je ne sens rien, intervint Brocando. Et puis, Périlleuse est à l'abri de tous les ennem...

Forficule leva le doigt. De grands chandeliers étaient suspendus au plafond. Ils avaient commencé à osciller, de façon presque imperceptible.

Les rois mettent un certain temps à appréhender les idées, mais quand ils y arrivent, ils ne lâchent plus prise.

— Courez, tous ! Que tout le monde sorte d'ici ! beugla Brocando.

Les Munrungues déferlaient déjà par les portes. Des tables furent renversées par la presse des gens qui fuyaient la salle en empoignant leurs rejets dans leur course. Forficule se cramponna à un pilier pour reprendre son équilibre, tandis que les gens le bouscullaient sur leur passage, et il cria pour couvrir le tohu-bohu :

— Les poneys ! Atteler-les aux chariots !

Désormais, les chandeliers se balançaient de façon nette. Un pichet tomba d'une table pour se fracasser sur le sol. Quelques bougies se détachèrent des lampes qui tanguaient follement.

On entendit un choc lointain. Tout le roc trembla.

Le linteau massif de la porte frémit, ploya. Glurk s'avança à travers la foule stupéfaite et vint soutenir de l'épaule la pièce de menuiserie, plaçant une main sur chaque montant tandis que les gens détalèrent sous ses bras et entre ses jambes.

Snibril menait déjà les poneys affolés hors des écuries. A peine un chariot s'avançait-il qu'une cohue de gens le remplissait. Et la foule continuait d'arriver, titubant sous de précieuses possessions ou le fardeau d'enfants en bas âge. La grande salle était déjà la proie des flammes.

Il hissa quatre Fulgurognes sur le dos de Roland et envoya le cheval à la suite des chariots, puis il remonta le flot en direction de la salle des banquets. La masse qu'il supportait avait pratiquement mis Glurk à genoux. Il avait le visage congestionné, les veines palpitaient sur son cou.

Snibril lui empoigna un bras.

— Allez, viens ! Tout le bâtiment va s'effondrer !

— Non, lui répondit un grondement sourd. Forficule et les autres sont encore à l'intérieur.

Une nouvelle secousse fit trembler la salle. Un pilier se fendit et Glurk poussa un grognement. Un chuchotement grave monta des profondeurs de sa gorge :

— Eloignez-vous, tout va céder !

Sous leurs pieds, le roc bougeait.

— Je... Je vais aller chercher des gens avec des étais et des trucs ! lança Snibril. On va vite te sortir de là ! Ne bouge pas !

Glurk émit un nouveau grognement tandis que Snibril se ruait au-dehors.

Forficule apparut dans la fumée, un lambeau de ses robes noué en travers de son visage, poussant devant lui un troupeau de fêtards ahuris. Il les fit passer sous les bras de Glurk.

— Mais qu'est-ce que tu fiches, tu es encore là ? demanda-t-il.

— J'vais entrer dans la légende, répondit Glurk.

Fléau sortit des volutes à tâtons, un chiffon pressé contre sa bouche.

— Venez, lança-t-il. Brocando a ouvert la porte dérobée.

— Aide-moi avec cet idiot, lui demanda Forficule.

— Il m'a l'air bien coincé, jugea Fléau.

— J'vais être un héros.

— Tais-toi donc, intima Forficule. Voilà ce qui arrive quand on raconte des histoires à une tête creuse. Mais quelle idée idiote, aussi, de se loger comme ça sous une porte...

Glurk fit pivoter sa tête avec difficulté.

— Hein ?

— Une vraie tête de bois, voilà comment j'appelle ça, conclut Forficule.

Le plafond au bout de la grande salle s'effondra.

— Comment... ? Espèce de vieux... commença à dire Glurk.

Il se redressa sur un genou, avant de soulever lentement le linteau au-dessus de sa tête. Puis il fit un pas en avant et agita un doigt sous le nez de Forficule.

— J'ai sauvé un nombre considérable... essaya-t-il de dire.

Puis il tomba de tout son long.

— Parfait. Ça a marché. Empoignez-le, ordonna Forficule. Ce mur va s'écrouler.

Chacun le prit par un bras et s'écarta à grand-peine tandis que le linteau s'écrasait sur le sol, le fendant sous le choc. Forficule inspecta le plafond, les yeux plissés.

— Vite !

Brocando se tenait auprès de la porte menant à l'escalier dérobé.

— Allons, allons !

Glurk se mit à tousser. Forficule lui enfonça un chiffon dans la main.

— Couvre-t'en le nez et la bouche, conseilla-t-il. C'est un tissu humide. Ça aide, contre la fumée. Une notion importante de protection.

— Ça a goût de vin, marmonna Glurk d'une voix pâteuse, tandis qu'ils le poussaient et le tiraient par la porte.

— C'est tout ce dont je disposais, expliqua Forficule. Maintenant... couchez-vous !

Tout le plafond s'effondra.

Ils dévalèrent l'escalier en courant, ceux qui portaient Glurk le tenant entre eux, comme un bétail pendant un siège. Le grondement mourut, et on n'entendit plus que leurs piétinements sur le sol de pierre.

— Ne laissons pas les poils nous cacher la forêt ! ahana Brocando.

— Ce qui signifie ? demanda Forficule, essoufflé.

— Que les ennuis ne sont pas terminés : nous n'avons pas emporté de torches !

Forficule, le souffle court, poussa un borborygme :

— Beurk !

Ils s'amassèrent devant la petite porte en bas des marches, et restèrent vautrés dans les ténèbres, le temps de reprendre leur souffle.

— Bon, plus question de repasser par là-haut, annonça la voix de Brocando. La porte est enfouie sous les décombres, à l'heure qu'il est.



— Tu penses pouvoir retrouver le chemin de la statue, dans le noir ?

— C'était la première fois que j'empruntais ce passage ! se lamenta Brocando.

— Mais il doit bien y avoir d'autres issues, suggéra Forficule.

Il songeait aux profondes crevasses, aux cavernes pleines de courants d'air de la Trame et aux légendes qui couraient sur leurs habitants. Bien entendu, il n'y croyait pas une seconde. Il les leur avait racontées, parce que la transmission d'une mythologie orale est très importante pour le développement d'une culture, mais il ne croyait absolument pas aux monstres surnaturels. Il fut couvert de chair de poule. Il espéra qu'eux non plus ne croyaient pas en lui.

Dans les ténèbres, il entendit couiner une porte.

— Si nous restons groupés et que nous vérifions chaque pas que nous faisons, nous devrions nous en tirer sans mal, expliqua la voix chevrotante de Brocando. Nous sommes quatre. Qui aurait l'audace de s'en prendre à nous ?

— Des tas de bestioles.

— Bon, c'est pas faux. Mais à part elles ?

Glurk pesait de plus en plus lourd à mesure que le temps passait. Ils le retinrent dans le noir le long de rebords étroits et le halèrent à travers ce qui devait être d'immenses cavernes, d'après les modifications de l'air qui les enveloppait. Ils le transportèrent la tête la première, ils le transportèrent les pieds en avant ; de temps en temps, ils l'adossèrent contre la racine d'un poil pendant qu'ils gravissaient péniblement d'étranges passages. Ils se frayèrent un chemin dans l'épaisseur des racines, et contournèrent des gouffres si profonds qu'une brise chaude s'en exhalait.

Ils finirent par s'asseoir pour prendre du repos. Ils avaient marché sans trêve. Ce n'était pas comme s'ils avaient eu une destination précise en tête, après tout.

— Qu'y a-t-il en dessous de la Trame ? demanda Brocando.

— Le Plancher, répondit la voix de Forficule dans les ténèbres.

— Et encore dessous ?

— Plus rien. Il faut un soubassement à tout. C'est le Plancher. Rien ne va plus bas. Autant demander ce qu'il y a au-dessus du Tapis.

— Justement, qu'y a-t-il au-dessus du...

— Comment voulez-vous que je le sache ? On a bien assez de problèmes ici-bas en ce moment pour se soucier de ce qu'il peut y avoir là-haut.

— Quand même... le Tapis ne peut pas s'étendre à l'infini.

— En tout cas, il s'étale suffisamment loin pour mon goût !  
répliqua Forficule avec agacement.

Brocando sentit l'air se mouvoir au niveau de son visage. Parler aux gens dans le noir complet donnait une sensation bizarre. Ils se trouvaient peut-être au bord d'un nouveau gouffre sans même s'en douter. Il fallait tout faire à tâtons.

— Forficule ? demanda-t-il.

— Quoi encore ?

— Et les moizes ? Est-ce qu'ils descendent jusqu'ici ?

— Il est à vous, ce tunnel. Vous êtes mieux placé que moi pour répondre. Mais je n'arrive pas à imaginer pour quelle raison ils feraient ça. Je ne pense pas que ça puisse leur plaire tellement plus qu'à nous.

— Exact.

Le silence tomba.

— C'est vous qui avez dit ça ?

— Je croyais que c'était toi.

— Brocando ?

— Forficule ?

— Fléau ?

— Quoi ?

— C'est que, figurez-vous, souffla la voix de Gormaliche à l'oreille de Forficule, nous voyons dans le noir, nous.

Il n'y eut pas de combat. Comment voulez-vous vous battre quand vous risquez autant d'atteindre un ami qu'un ennemi ?

Le pire, c'étaient les ténèbres. Et puis les griffes qui s'emparèrent d'eux, comme un enfant saisit un jouet.

— Tiens, tiens, fit Gormaliche depuis une position toute proche. Quelle heureuse surprise !

— Mon frère se trouve avec vous ? demanda Brocando.

Après un silence, Gormaliche répondit :

— En quelque sorte, oui. Maintenant, vous allez faire ce que je vous dirai. Le petit roi va s'accrocher à la queue de Purgish. Le vieil homme à la ceinture du roi. Le soldat dumii à la ceinture du vieil homme. Si quelqu'un lâche prise ou tente de s'enfuir, il est mort.

Brocando, qui comptait raisonnablement vite, pour un roi, demanda :

— Mais vous oub... Aïeeuuu !

— Oh, pardon, fit Forficule (qui comptait encore plus vite). Je ne vous aurai pas donné un malencontreux coup de pied ? Mais il a raison. Nous sommes prisonniers, tous les trois.

— On ne peut pas abandonner Gl... Aïeeuuu ! Oh. Oui. Bien sûr. Oui, je vois. C'est vrai.

La voix de Brocando adopta instantanément un ton surexcité de conspirateur qui aurait fait subodorer un piège à quiconque n'empestait pas déjà lui-même le moize.

— Tous les *trois*. Oui oui oui. Vous nous avez capturés *tous les trois*. Et dans le noir, vous voyez comment, à propos ? Pas à cent pour cent ? Je me trompe ?

Oh, non, se lamenta Forficule en son for intérieur. Comment peuvent-ils ne rien soupçonner, après ça ?

— Aïeeuuu ! cria Gormaliche.

— Pendard de moize, jeta Fléau. Dès que je serai sorti d'ici, je vais te...

On entendit claquer une gifle dans le noir.

— Dès que tu seras sorti d'ici, tu feras exactement ce que je te dirai de faire, répliqua Gormaliche. Allez, faites-les avancer.

Bien joué, apprécia Forficule. Fléau compte vite, lui aussi.

On les fit avancer maladroitement en file pendant un laps de temps plutôt court. Ils devaient se trouver à proximité d'une issue vers l'extérieur. Forficule sentit qu'on guidait ses mains contre une échelle. Nous montons avant de sortir, se dit-il. Si Glurk se réveille, comment va-t-il s'en apercevoir ?

Il grimpa quelques barreaux, avant de se laisser choir.

— Ouilleuuu ! Ma jambe ! Ouillouillouille !

Les cris résonnèrent à travers les cavernes de la Trame.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta jambe, vieillard ? demanda Gormaliche.

— Oh, rien, rien, répondit Forficule en reprenant l'ascension de l'échelle.

Et si Glurk n'a rien entendu, nous sommes fichus.

En surface, la nuit était déjà tombée.

Ils avaient émergé dans une clairière, loin de Périlleuse. Elle semblait représenter un point de ralliement pour les moizes survivants de la cité. Les prisonniers furent entravés avec des lanières de cuir et jetés dans un buisson. A proximité, une meute de snargues les considéraient d'un œil affamé.

— Tu comprends ce qu'ils racontent ? demanda Forficule.

— Très vaguement, répondit Fléau. Ils vont nous emmener quelque part. Ils appellent ça... *gargatasse*, si ça te dit quelque chose.

— C'est comme ça qu'ils nomment la Terre de la Grand-Porte, je crois bien, dit Forficule. C'est là que vivent les Vortegornes.

— Eux ? Ce sont nos ennemis mortels, intervint Brocando.

— Je croyais que c'étaient les Dumiis, vos ennemis mortels ? s'étonna Forficule.

— On aime bien avoir plusieurs ennemis mortels à la fois, expliqua Brocando. Au cas où il y aurait une soudaine pénurie.

Forficule ne fit pas de commentaire. Il était allongé un peu à l'écart des deux autres, et avait vue sur la meute de snargues. A la lueur du feu de camp, il discernait à peine une sentinelle adossée près de la petite entrée dérobée vers la Trame, sa snargue attachée à un arbuste des poussières.

Un bras se déploya lentement hors de l'arbuste, dans le dos du moize qui ne se doutait de rien. Il s'arrêta à quelques centimètres au-dessus de son crâne et lui retira délicatement son casque. Le moize se retourna et rencontra un poing qui circulait en sens inverse. Le bras l'attrapa avant qu'il ne s'écroule, et l'attira dans les profondeurs du buisson...

Un instant plus tard, le bras apparut près de la snargue et entreprit de délier sa longe. La bête leva la tête, et Forficule, horrifié, vit ses yeux se rétrécir. Mais avant qu'elle ait eu le

temps de gronder, la main se noua en un poing serré et la cogna sèchement entre les deux yeux. Forficule entendit la créature exhaler un petit soupir et s'effondrer lentement. Avant qu'elle ne touche terre, la longe se tendit et l'entraîna dans les feuillages.

Sans savoir exactement pourquoi, Forficule eut la conviction que tout allait bien se passer.

Ou au moins que la situation allait beaucoup s'améliorer par rapport à leur condition actuelle.

## 12

Toute cette nuit-là, ils firent route vers le sud. La plupart des membres de la troupe chevauchaient leurs snargues, si bien que les prisonniers et leurs gardes étaient contraints de trotter dans une bousculade de corps. Vint l'aube. Les poils autour d'eux étaient repassés du mauve profond au rouge.

Pour les captifs, les jours suivants se fondirent en une brume continue de piétinements redoublés et de voix de moizes. Les poils virèrent du vermillon à l'orange, et de l'orange au noir. Les pieds se couvraient d'ampoules et saignaient, et les esprits étaient abrutis par les coups répétés. A deux reprises, ils traversèrent de blanches routes dumiies en pleine nuit, quand personne n'était en vue, et ils longèrent comme des ombres les villages endormis.

Puis, il y eut un lieu... au-dessus du Tapis.

Les poils étaient presque cassés en deux, ployés sous la Terre de la Grand-Porte des Vortegornes. Elle apparut tout d'abord comme une lueur entre les poils. Une heure plus tard, elle se dressait au-dessus de leurs têtes, et Forficule n'avait jamais rien vu d'aussi grand. Il en avait autrefois lu des descriptions, mais aucune ne lui rendait justice, bien loin de là. Il fallait inventer des mots plus grands que *grand*.

Ça semblait être la plus gigantesque chose capable d'exister dans l'univers. Le Tapis était immense, mais le Tapis était... tout. Ça ne comptait pas. Il était trop grand pour qu'on évoque sa taille. Tandis que la Terre de la Grand-Porte était juste assez petite pour être vraiment énorme.

On l'aurait crue toute proche, même de loin. Et elle brillait.

C'était du bronze. Tout le métal du Tapis provenait d'ici, Forficule le savait bien. Les Vortegornes étaient obligés de le troquer avec les Vivants contre de la nourriture. Sur la Terre de la Grand-Porte, il ne poussait rien.

— *Unp En Ny*, murmura Forficule dans sa barbe, tandis que l'expédition s'arrêtait, le temps d'une brève pause au pied des remparts de la Terre.

Brocando s'était immédiatement endormi. Il avait les plus courtes jambes de la bande.

— Hein ? s'exclama le petit roi en se réveillant.

— C'est le cri de guerre des Vortegornes, expliqua Forficule. Beaucoup de gens l'ont appris, mais jamais très longtemps. C'étaient souvent les derniers mots qu'ils entendaient. *Unp En Ny*. Ce sont ceux qui figurent sur la Terre. D'immenses lettres de métal. J'en ai vu des gravures. Il faudrait la journée pour faire le tour d'une seule lettre.

— Qui les a tracées ? demanda Brocando en surveillant les gardes du coin de l'œil.

— Selon les Vortegornes, c'est l'ouvrage du grand Découdre, répondit Forficule. Simple superstition, évidemment. Il doit exister une explication naturelle. Les Vortegornes ont jadis affirmé qu'il y avait également des lettres dessous la Terre. Ils ont creusé des tunnels et les ont mises au jour. Certaines disaient... (Il se concentra.)... I ZABETH II. Les Vortegornes semblent y attacher beaucoup d'importance.

— Ça ne pousse pas tout seul, les lettres géantes, fit remarquer Brocando.

— Peut-être que si. Qu'en savons-nous ?

Ils levèrent les yeux vers la Terre. Autour de sa base courait une route. Elle était plus large qu'une route dumiie. Pourtant, dans l'ombre de cette prodigieuse muraille, elle semblait plus étroite qu'un fil.

— Qui a des informations sur les Vortegornes ? s'enquit Forficule. J'ai lu des choses sur leur compte, mais je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu.

— Ils ressemblent aux Dumiis, mais sans leur bon goût et leur passion légendaires, répliqua Brocando.

— Merci, fit Fléau avec le plus grand sérieux.

— En tout cas, vivre tout le temps sur du métal doit vous donner un point de vue très sombre, voire mystique, sur la vie, supputa Forficule.

— De quel côté sont-ils ? s'inquiéta Brocando.

— Duquel ? Le leur, je suppose, comme tout le monde.

Les moizes allaient et venaient sans but précis, comme s'ils espéraient quelque chose.

— J'imagine que nous attendons de grimper là-haut, fit Brocando. Mais comment va-t-on faire ?

— Les patrouilles dumiies ont fait tout le tour de la Terre sans trouver de voies vers l'intérieur, reconnu Fléau.

Forficule, qui inspectait les hauteurs en plissant les yeux, annonça :

— Ah, je crois que tout le secret réside dans ce remarquable dispositif.

Au-dessus d'eux, on distinguait une tache bougeant le long de la paroi. Elle grandit lentement pour devenir une large plate-forme glissant le long du bronze. Ils pouvaient apercevoir des têtes regardant par-dessus bord.

Quand elle toucha terre auprès de la meute, Forficule vit qu'il s'agissait d'un simple carré façonné à partir de planches de poils et ceinturé par un bastingage. Quatre chaînes de bronze, une à chaque coin, montaient vers les brumes. Un homme se tenait à chaque angle. Chacun d'eux était aussi grand que Fléau. Ils étaient coiffés de casques, revêtus d'armures de bronze martelé et portaient au côté de longs glaives de bronze. Leurs boucliers de bronze étaient ronds comme la Terre de la Grand-Porte, et leurs cheveux avaient la même couleur que le métal. Ils avaient des barbes courtes taillées en carré, et leurs yeux gris restaient posément fixés sur le vide devant eux. Trop de métal, songea Forficule. Ça vous rentre dans l'âme.

— Hem, chuchota Brocando tandis qu'on les poussait vers la plate-forme. Tu n'aurais, euh, pas remarqué ni entendu qu'on... Comment dire ? Qu'on nous suivait ? Je ne sais pas... Ton chef, par exemple ? Le grand costaud ?

— Aucun signe depuis notre départ de la Trame, répondit Forficule. J'ai regardé et écouté avec la plus grande attention.

— Oh la la...

— Mais non. Ce sont d'excellentes nouvelles. Ça signifie qu'il est par là, quelque part. Si j'avais vu ou entendu quoi que ce soit, je saurais que ce n'est pas Glurk. C'est un *chasseur*, comprenez-vous...



— Argument pertinent. Ouilleuuu !

Un fouet cingla les jambes de Brocando tandis que les moizes conduisaient leurs montures nerveuses vers les planches.

Quand la dernière fut montée à bord, un des gardes de bronze prit une trompe à sa ceinture et lança une seule note. Les chaînes qui les entouraient frémirent et tintèrent jusqu'à ce qu'elles soient tendues. Et alors, avec un grincement, la plate-forme s'enleva du sol et monta vers la Terre.

Forficule avait été repoussé contre le bastingage par la masse des animaux, et c'est ainsi qu'il put voir une ombre se détacher d'un buisson de poussières à la base de la paroi pour s'élancer vers la plate-forme en pleine ascension, en essayant de trouver une prise par-dessous.

Il la vit bondir ; mais à ce moment-là, la plate-forme se balançait et il perdit l'ombre de vue.

Là-haut, dans les volutes de brume, se trouvait l'entrée de la Terre. Puis Forficule s'aperçut qu'il contemplait le Tapis à ses pieds. En bas, le sommet des poils luisait dans le brouillard. Il fut saisi de vertige. Aussi, pour essayer de se changer les idées, gratifia-t-il ses compagnons d'une brève conférence.

— Les Fulgurogues racontent que cette Terre est tombée des hauteurs il y a de nombreuses années. Les Vortegornes n'étaient qu'une petite tribu qui vivait dans les parages. Ils en firent l'escalade et redescendent rarement, depuis.

— Mais alors, pourquoi y a-t-il des moizes dans la Terre ?

— Je préfère ne pas y penser, répondit Forficule. Les Vortegornes sont parfois un peu balourds, mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils étaient mauvais.

La plate-forme continua sa progression le long de la paroi jusqu'à ce que, brutalement, elle s'arrête. Devant eux se dressait une porte de bronze, construite au sommet de la paroi. Juste au-dessus d'elle, de lourds portiques soutenaient les poulies qui faisaient monter et descendre la plate-forme. Ils étaient plaqués de bronze et hérissés de pointes. La porte était elle aussi garnie de pointes, tout comme la herse. Au-dessous, très loin, s'étendait le Tapis.

— Ils aiment bien leur petite tranquillité, ces braves gens, constata Fléau.

Derrière lui, Gormaliche chuinta :

— Contemplez bien votre précieux Tapis. Vous ne le reverrez plus.

— Ah, du mélodrame, commenta Forficule.

— Ainsi, tu crois... commença Gormaliche.

Son dernier mot se termina sur un jappement de douleur. Brocando avait planté ses dents dans la jambe du moize.

Gémissant de douleur et de rage, Gormaliche souleva le roi des Fulgurognes et se rua vers le bastingage, le soulevant au-dessus de sa tête.

Puis il baissa les bras et sourit.

— Non, dit-il lentement. Non. A quoi bon ? Sous peu, tu regretteras que je ne t'aie pas précipité dans le vide. Te jeter par-dessus bord serait trop doux. Je ne suis pas d'humeur magnanime...

Il laissa tomber Brocando, frissonnant, auprès des autres au moment où la herse se levait.

— Je ne tremblais pas, se hâta de préciser Brocando. C'est juste qu'il fait frisquet, à cette altitude.

Les moizes s'engagèrent sur la Terre de la Grand-Porte. Forficule découvrit un vaste plateau de métal, avec ce qui ressemblait à des collines dans les lointains. De part et d'autre, au fil de leur progression, ils longèrent des cages, dotées de solides barreaux. Elles renfermaient des snargues. Il y avait les petites snargues brunes des territoires de la Muraille en Bois, les snargues rouges de l'ouest, et des snargues noires aux crocs développés. Toutes couleurs confondues, elles n'avaient qu'une pensée en tête. Elles se ruaient contre les barreaux au passage des prisonniers.

La marche se poursuivit, et ils rencontrèrent des camps où l'on domptait et dressait les snargues. Encore plus loin, ils découvrirent de nouvelles cages, plus grandes que celles des snargues. Elles contenaient... d'étranges créatures.

Elles étaient gigantesques. Elles avaient un corps épais, en barrique, avec de petites ailes ridicules et de longs cous filiformes terminés par des têtes qui se tournaient au passage

des prisonniers. A l'autre extrémité, elles étaient munies d'une petite queue vestigiale. Leurs pattes ne donnaient pas l'impression d'être assez robustes pour soutenir leur masse. Certes, elles étaient solides – mais une créature aussi massive aurait dû avoir les pattes aussi épaisses que des poils géants.

Une des bêtes passa la tête à travers les barreaux et contempla Forficule. Les yeux étaient grands, mais brillants, avec une curieuse lueur d'intelligence, et des sourcils en broussaille les coiffaient.

— Une pone ! s'exclama-t-il. C'est une pone ! Venue d'Extrême-Orient, de l'endroit où les franges du Tapis rencontrent le Plancher. Les plus grandes créatures du Tapis. Oh, si seulement nous avions quelques-unes de ces bêtes sous nos ordres...

— Je pense qu'elles sont à ceux des moizes, constata Fléau.

La pone les regarda passer.

Ils parvinrent au pied des anguleuses collines métalliques et passèrent sous une arche sombre. A l'intérieur, on les confia à d'autres moizes, plus hâlés.

Un labyrinthe de tunnels résonnait du martèlement des burins, mais ils continuèrent, s'enfonçant dans les profondeurs jusqu'à ce qu'ils atteignent une salle mal éclairée aux murs percés de portes. On en ouvrit une, et on les précipita à l'intérieur.

Tandis qu'ils se débattaient sur le sol humide, le visage grimaçant de Gormaliche apparut entre les barreaux, peint de reflets rouges par les flambeaux des cachots.

— Goûtez donc l'hospitalité de nos geôles tant que vous en avez le loisir. Bientôt, vous descendrez dans les mines. Et là, vous ne dormirez plus. Mais vous n'aurez plus rien à craindre du grand Découdre !

— Mais pourquoi se sent-il obligé de parler comme ça ? s'émerveilla Forficule. Quel cabotinage ! Je m'étonne qu'il ne fasse pas *hyark hyark hyark* quand il rit.

— Gormaliche ! appela Fléau.

Le moize réapparut.

— Oui, vile engeance ?

— « Vile engeance », bougonna Forficule. Il a vraiment autant d'imagination qu'un quignon de pain, ce malheureux.

— Quand nous sortirons d'ici, je te retrouverai et je te tuerai, promet Fléau sur le ton posé d'une banale conversation. J'ai pensé qu'il valait mieux te prévenir tout de suite. Je ne voudrais pas que tu viennes dire ensuite que je ne t'avais pas averti.

Gormaliche recula, avant de lancer :

— Tes menaces, je les accueille avec tout mon mépris. Hyark hyark hyark !

Forficule hocha la tête, très satisfait.

Je savais bien qu'il y arriverait, tôt ou tard, se dit-il.

Ils restèrent étendus dans les ténèbres, en écoutant le bruit régulier des marteaux au loin.

— Nous voici donc dans les mines où l'on a conduit mon peuple, dit Brocando. Pour extraire du métal.

— Tous les peuples, j'en ai bien l'impression, corrigea Forficule.

Couché dans l'ombre, il se posait des questions sur Glurk. Il avait peut-être imaginé cette ombre. Quant à Snibril... Eh bien, il avait peut-être réussi à sortir avant l'effondrement du toit...

Des coups de hampe de lance les tirèrent brutalement du sommeil.

Deux moizes, debout sur le seuil, les toisaient en ricanant.

— Ces trois-là ? Pour la mine, hein ?

— Ouais, confirma un grondement à l'extérieur.

Forficule dressa l'oreille.

— Celui-ci est un peu riquiqui, et celui-là est un vieux birbe. Enfin, autant commencer par tirer parti des plus vieux, pas vrai ?

— Montrez-les-moi, ordonna la voix venue du dehors.

On força les prisonniers à se remettre debout, et on vérifia les lanières qui les ligotaient avant de les pousser dans la pénombre de la salle. Un Vortegorne bardé de bronze se tenait là, terrible dans la pénombre.

— Espèces de lourdauds ! rugit-il à l'adresse des moizes. Regardez-moi ces liens ! Ils sont presque détachés !

Et il avança avec décision, saisissant les mains de Forficule. Le vieil homme contempla un instant des yeux marron familiers, dont l'un cligna à son intention.

— On les a bien serrés tout spécialement ! s'indigna un des moizes.

— Vraiment ? Regardez-moi donc celui-ci, alors !

Les deux moizes s'approchèrent, l'échine basse, et vinrent se placer de part et d'autre du Vortegorne.

L'un des deux déclara :

— Ils sont aussi serrés que...

Le Vortegorne tendit les bras et plaça une main noueuse sur chaque nuque velue. La voix mourut dans un couinement étranglé. Le Vortegorne ramena ses deux mains ensemble avec un choc satisfaisant, et laissa choir les créatures estourbies.

Glurk retira son heaume.

— Bon, eh bien, nous y voilà, fit-il.

Il ne put résister au plaisir d'exécuter une petite gigue devant leur expression stupéfaite. Puis il coiffa à nouveau le casque.

— Nous t'avions laissé dans la Trame !

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— C'est toi que j'ai vu ? demanda Forficule. C'est bien ça, c'était toi ?

— Songeons d'abord à nous mettre en sécurité, le temps des histoires viendra par la suite, déclara Glurk.

Il sortit un couteau de sa ceinture et trancha leurs cordes. Ils se frictionnèrent les poignets ankylosés tandis que Glurk traînait les gardes dans la cellule et les y enfermait, en dépit des conseils de Brocando, qui rappelait que le meilleur moment pour trucher l'ennemi était lorsque celui-ci était inconscient.

Glurk revint avec leurs épées.

— Je les aime pas beaucoup, mais ce sera mieux que rien s'il faut combattre, dit-il. Essayez d'avoir l'air de prisonniers, si quelqu'un vous voit. Y en a de tous les genres, par ici. On vous remarquera peut-être pas.

Glurk ouvrit la marche, caparaçonné de son armure vortegorne. Deux fois, ils croisèrent des gardes moizes qui ne leur accordèrent aucune attention avant qu'il ne soit trop tard.

— Où allons-nous ? demanda Forficule.  
— J'ai rencontré quelques amis.  
— Il faudrait libérer les prisonniers, exigea Brocando.  
— Ils sont des milliers. Et y a aussi des milliers de moizes, expliqua Glurk. C'est trop.

— C'est vrai, renchérit Fléau. Il faut sortir d'ici. Ensuite, on pourra aller chercher de l'aide. Et ne nous raconte pas que leurs nombreux prisonniers fulgurogues constituent en fait une véritable armée infiltrée à l'intérieur des lignes ennemies.

— Et j'ai vu certains des prisonniers, ajouta Glurk. Ils sont pas en état de combattre, si vous voulez mon avis.

— Tu parles de Fulgurogues, tu le sais ? insista Brocando.

Glurk jeta un coup d'œil à un coin de couloir, puis fit signe aux autres de le suivre.

— Je le sais, dit-il. Et je le maintiens. Ce que je veux dire, c'est qu'il suffit pas de voler un trousseau de clés, d'ouvrir quelques portes et de bramer : *Hyark hyark hyark, mon peuple, brisez vos chaînes !* On est dans la réalité, ici. Et j'ai laissé *traîner l'oreille*. Tu sais pourquoi les moizes ont attaqué Périlleuse ?

— Pour subjuguier et réduire en esclavage un peuple d'orgueilleux guerriers, répondit Brocando.

— Pour le sable.

— Le sable ?

— C'est bien sur un roc de sable qu'est bâtie Périlleuse, non ? Leurs burins sont en pierre, vois-tu. Ils en usent des dizaines, rien que pour extraire un bout de métal.

— Ma magnifique cité...

— Du sable, répéta Glurk.

— Mon palais...

— Du sable aussi.

— Le métal, dit Fléau. Ils essaient de récolter le plus de métal possible. Les armes de métal l'emporteront toujours sur le vernis et le bois.

— Pourquoi tant d'efforts ? je me le demande, intervint Forficule.

— Uzure se trouve à peine à quelques jours de marche, suggéra Fléau. La voilà, la raison. Il faut donner l'alerte.

— Venez. Là-dedans, leur lança Glurk.

*Là-dedans*, c'était une longue caverne pratiquée dans le bronze. La lumière tombait d'orifices percés au plafond, et jetait des ombres troubles le long des parois. L'atmosphère chaude sentait le fauve. Les prisonniers entendirent le bruit de pas pesants dans les stalles et de puissantes respirations. Quelque chose bougea, et une paire d'yeux verts se tourna vers eux dans la pénombre.

— Que venez-vous faire ici ? demanda le garde moize.

— Ah, répondit Glurk. J'amène les prisonniers ! Hyark hyark hyark !

Le garde considéra le quatuor d'un œil soupçonneux.

— Pour quoi faire ?

Glurk cligna des yeux.

— Assez de bavardages, hyark hyark hyark, finit-il par répondre en cognant le garde sur le crâne.

Les yeux verts s'éteignirent.

— J'arrive assez vite au bout de mes improvisations, expliqua Glurk.

Les yeux de Forficule s'étaient habitués au manque de lumière. La caverne était vaste, mais la taille prodigieuse des créatures qui l'occupaient la faisait paraître moins grande qu'elle n'aurait dû.

— Ce sont des pones, non ? demanda Brocando.

— Difficile de confondre avec autre chose. Que font-elles ici ? demanda Forficule.

— Elles actionnent les roues de la plate-forme de levage, expliqua Glurk. On les emploie à tous les travaux pénibles. Devinez quoi ? Elles sont intelligentes.

— Non, ce sont de simples histoires qu'on colporte, repartit Forficule sur un ton léger. Elles ont *l'air* intelligent, je te l'accorde, mais leur tête est minuscule par rapport à leur corps. Elles ont un cerveau de la taille d'un pois sec.

— Possible. Mais un pois sec vachement futé, répondit Glurk. Je me suis tapi ici toute la nuit. Elles ont leur propre langage. Il est composé de coups et de sons de trompe. Regardez bien.

Une petite tête descendit d'entre les ombres pour se mettre à son niveau, et deux yeux brillants clignèrent.

— Euh... Si tu comprends ce que je te dis, tape deux fois de la patte, demanda-t-il d'une voix enrouée.

*Boum. Boum.*

Glurk lui-même sembla surpris.

— Ce sont des amis. Vous allez nous aider, d'accord ?

*Boum. Boum.*

— Ça veut dire oui, expliqua Glurk.

— Vraiment ? dit Forficule.

— Sa selle est là, à côté du box.

C'était moins une selle qu'un château miniature. Elle supportait de vastes pans de tissu rouge clouté de bronze, une armature la couvrait, tendue de rideaux et ornée de clochettes. A l'intérieur, on trouvait des coussins capitonnés, et sur les rênes ouvragées figurait le mot *Acrelangue* en lettres de bronze terni.

Tandis que les autres se chargeaient de la selle, Forficule s'approcha de la pone et tendit la main, tous les doigts écartés.

— J'ai combien de doigts ? demanda-t-il sur un ton soupçonneux.

*Boum. Boum. Boum. Boum.*

— Ha ha ! Je me disais b...

*Boum.*

— Mouais... Un coup de chance, c'est tout.

La pone se mit à genoux pour leur permettre d'installer la selle sur son dos.

Puis elle ouvrit sa gueule et barrit.

On aurait dit le grincement d'une porte, amplifié un millier de fois... Mais il était modulé, changeant, et semblait contenir une multitude de petits bruits fébriles. Un langage, songea Forficule. Un langage qui ne passe pas par les mots, mais un langage quand même.

Je me demande si les Vivants ont inventé ça, aussi ? Les gens emploient des langages qui ne passent pas par les mots. Il y en a toujours. On dit bien *Hmmm ?*, *Euh* ou *Yaarrgh !*, non ?

Mais qu'est-ce que je raconte ? Ce sont des animaux !

Des animaux très doués, c'est vrai. Très très doués.



Les autres pones levèrent la tête et répondirent dans une gamme variée de coups de trompe et de trilles. Glurk fit signe aux autres de s'installer sur le dos d'Acrelangué.

— Les moizes auront entendu ce vacarme, dit Forficule.

— Aucune importance, répondit Glurk. Les pones ont décidé de rentrer chez elles.

— Tu veux dire qu'elles auraient pu partir d'ici n'importe quand si elles l'avaient voulu ? demanda Brocando en observant les gigantesques animaux quitter leurs boxes en files ordonnées.

— Elles s'y plaisaient bien quand c'étaient les Vortegornes qui dirigeaient. Elles aiment bien les trucs qui les intéressent. Mais les moizes les intéressent plus. Elles les aiment pas. Je crois qu'elles nous trouvent intéressants, nous.

— Bon, Glurk, écoute-moi bien, intervint Forficule. Comprends-moi bien, ce n'est pas que je ne te trouve pas, comment dire... ? Très intelligent, pas du tout ! Mais je ne peux pas croire que tu aies appris une langue et toutes ces informations en seulement quelques...

— Oh, non, répondit Glurk avec un sourire narquois. Je savais à quoi m'attendre avant d'arriver ici.

— Mais comment...

— Assez de palabres, hyark hyark hyark, dit Glurk. Je vous raconterai plus tard. Sois poli, au fait. Elle m'a dit que les pones comprennent très bien ce que les gens racontent.

— Je n'en crois pas un mot.

Une des pones lui corna un son de dérision à l'oreille.

— Ça veut dire que les pones te trouvent intéressant, traduisit Glurk.

— Et cette *elle*, c'est qui ? demanda Forficule.

— Je vais bientôt te le dire.

Glurk s'amusait, sur un mode tranquille. Au long de toute son existence, Forficule en avait toujours su plus long que lui. Pour une fois, c'était agréable de tenir le rôle de M. Réponse-à-Tout.

A l'autre bout de la caverne se trouvait une épaisse porte de bronze. Les deux pones de tête avancèrent sur elle sans s'arrêter, l'arrachant à ses gonds. Une fois sorti, le troupeau passa au petit trot, tandis qu'Acrelangué prenait la tête.

Sur un de ses coups de trompe, l'allure se changea en galop. C'était une course pesante et comique, jusqu'à ce qu'on se souvienne que ces gros ballons qui rebondissaient étaient capables de traverser une maison sans remarquer sa présence.

Sur le dos d'Acrelangué, le quatuor était ballotté comme autant de petits pois dans un grand godet. Forficule vit une meute de cavaliers moizes lancée à leur poursuite, les lances prêtes à l'emploi. Acrelangué dut également constater leur existence, car elle poussa un barrissement de tuba en détresse.

Trois pones se détachèrent du gros du troupeau et firent volte-face. Les moizes s'aperçurent subitement qu'ils ne traquaient plus un troupeau d'animaux en fuite...

Forficule se mit debout sur la selle.

— Elles leur sont passées dessus ! annonça-t-il.

— Comment ça ? Tu veux dire qu'elles ont sauté ? demanda Brocando.

— Non ! Je dis simplement... dessus.

— Elles ont horreur des moizes, expliqua Glurk. Plus que de n'importe qui d'autre. Elles les trouvent parfaitement sans intérêt.

Devant eux se dressait l'arche, cernée par une foule dense de moizes et de Vortegornes.

— Mais il suffit qu'ils fassent descendre la plateforme, et nous serons fichus ! s'écria Forficule.

— Ils ne la feront pas descendre, répondit Glurk en pointant le doigt. C'est elle qui fournit la force motrice !

A côté de la porte, ils remarquèrent une grande roue pour la première fois. A l'intérieur se trouvait une pone. Un groupe de moizes la harcelait à coups de fouets et d'aiguillons. Mais l'animal résistait avec vigueur et cornait bruyamment. Acrelangué lui répondit par un barrissement.

— Elles vont se lancer à sa rescousse, annonça Glurk. A propos... Qu'est-ce que c'était, déjà ? Ah oui, elles détestent les machins pointus encore plus que les moizes. Alors, il faudra être prudents avec nos lances et les bidules comme ça...

Quelques pones se précipitèrent vers la roue, balayant les moizes comme poussière. Leurs puissantes mâchoires claquèrent sur les barreaux. La pone emprisonnée se libéra d'un

mouvement, prit le temps de piétiner les quelques moizes qui l'avaient aiguillonnée avec le plus de conviction, avant de bondir par la porte.

— Mais elles sont folles ! s'exclama Forficule. La plate-forme ne pourra jamais supporter leur poids !

— Nous verrons bien, répliqua Glurk tandis qu'ils s'approchaient dans un claquement de pattes.

Les autres pones se pressèrent derrière eux et Forficule constata que, bien qu'elles fassent un détour exprès pour piétiner les moizes, elles évitaient les Vortegornes en fuite. Ces derniers présentaient encore un peu d'intérêt.

Il s'attendait à voir la plate-forme se briser sous la masse des pones. Cela ne se produisit pas – il s'en fallut de peu – mais quelque chose claqua au-dessus d'eux et les morceaux de la roue tournoyèrent jusqu'à ne plus être qu'un mouvement flou. Les chaînes gémissaient sur la poulie. La muraille défilait vertigineusement. Seul Glurk restait calmement assis. Même Forficule s'était recroquevillé sur sa selle. Ils allaient s'écraser en atteignant le sol, il le savait. Brocando se cramponnait en gémissant, les paupières closes. Fléau lui aussi s'était tassé et se préparait au choc.

Glurk fut donc le seul à voir les pones bondir de la plate-forme, l'une après l'autre.

Leurs petites ailes se déployèrent. Elles étaient trop réduites pour supporter les pones – pourtant elles étaient opérationnelles. Elles bourdonnèrent fébrilement et les pones restèrent suspendues en l'air, flottant paisiblement entre les poils.

Chargée du seul poids d'Acrelangué, la plate-forme ralentit sa chute et heurta la poussière avec un choc sonore. Acrelangué s'éloigna d'un pas lourd tandis que, tout autour d'eux, des pones atterrisaient entre les poils comme des fruits mûrs.

Les autres levèrent les yeux vers le visage de Glurk.

— Tu savais que nous n'allions pas nous écraser ! l'accusa Forficule.

— Je l'espérais. J'en étais pas absolument convaincu, même après tout ce que Culaïna avait pu me dire.

— C'est qui, Culaïna ? C'est cette *elle* dont tu parlais ? s'enquit Forficule.

Il se sentait encore assez secoué. Il était plutôt brave homme à sa manière, mais savoir plus de choses que Glurk était un des rares domaines dans lesquels il avait la certitude d'exceller. La situation actuelle le désorientait.

Une autre pone atterrit dans la poussière à côté d'eux. Elles sont plus légères qu'on ne pourrait le penser, pensa-t-il. Des ballons munis d'ailes. Pas étonnant qu'elles n'aiment pas les objets pointus.

— C'est difficile de définir Culaïna, dit Glurk. Je crois que c'est une Vivante, à sa façon.

— A sa façon ?

— Il faudra que tu lui poses la question. Nous allons la rejoindre.

La tête d'Acrelangué s'inclina et l'animal commença à progresser d'une démarche pesante entre les poils.

— Il n'en est pas question, intervint Fléau. Nous devons nous rendre à Uzure !

— Rentrer à Périlleuse, tu veux dire !

— Quelques jours de trajet à peine nous séparent d'Uzure. Il faut que je les informe de ce qui s'est passé ici !

— Ils sont peut-être déjà au courant, fit remarquer Forficule, lugubre.

— Ils ignorent tout, répondit Glurk.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Nous sommes les seuls à connaître l'existence de l'armée moize, assura Glurk. Il faudra aller à Uzure, pour prévenir la population. Mais d'abord, on doit rebrousser chemin et discuter avec Culaïna.

— Ta fameuse Vivante ? Mais pourquoi ? demanda Forficule.

— Pour lui raconter ce que nous venons de voir, répondit Glurk en souriant avec une expression un peu interloquée. (Il se gratta l'occiput.) Comme ça, elle se souviendra de ce que nous allons lui dire, et elle pourra me l'avoir raconté il y a deux jours. Quand je l'ai rencontrée.

Brocando ouvrit la bouche, mais Forficule lui intima le silence d'un geste de la main.

— Les Vivants conservent le souvenir du futur autant que du passé, dit-il. Mais... Voyons, ils n'en parlent jamais à personne, Glurk !

— Elle, si, répliqua Glurk. Ne faites donc pas cette tête. Vous me croyez capable d'inventer ce genre d'histoire ?

## 13

— J’ai vraiment eu aucune difficulté à vous suivre, expliqua Glurk. Je veux dire, vingt personnes, ça laisse des traces, pas de problème. La moitié du temps, je devais faire attention à pas venir buter contre vous. Et puis, je me suis dit... Ils se dirigent vers le sud en ligne droite, alors autant que je passe devant, pour reconnaître le territoire et voir ce qui se passe. Une seule personne progresse plus vite qu’une vingtaine, alors pourquoi pas ? En plus, j’avais une snargue comme monture. Elles réagissent bien quand on leur témoigne un peu de gentillesse. Remarquez, faut aussi se montrer pas mal cruel. Et voilà comment j’ai rencontré Culaïna. Elle est vraiment très bizarre.

Il y eut un silence. Puis Forficule annonça :

— Je crois qu’on n’a pas tout compris à ton histoire.

— Vous allez voir où elle habite, reprit Glurk. Je... euh... Je crois pas que les gens puissent voir où c’est, à moins qu’elle le souhaite. En tout cas, moi, j’ai jamais rien vu de pareil. Voilà, elle se tenait là, et... et... Elle m’a dit où vous vous rendiez, comment je pouvais m’agripper au fond de cette plate-forme de levage, faucher l’armure d’un Vortegorne et libérer les pones, comment elles savaient voler... tout, quoi.

— Mais comment savait-elle tout ça ? demanda Brocando.

— Parce qu’on va aller le lui raconter, expliqua Glurk. Me demande pas de t’expliquer comment ça fonctionne.

— Leurs souvenirs englobent le futur en même temps que le passé, dit Fléau.

— Mais ils n’ont pas le droit de raconter ! s’exclama Forficule. Sinon, il pourrait se passer des choses terribles !

— Ça, j’en sais trop rien, répondit Glurk, prudent. Moi, je vois les choses comme ça : on vous a libérés... Ça a pas l’air si terrible que ça.

— Mais il faut rejoindre la tribu, dit Forficule.

— Et mon peuple ! renchérit Brocando. Ils ont besoin de nous !

— J'ai réfléchi à ça, dit Glurk. Il y a deux cents Munrungues et trois mille Fulgurogues, tous armés et groupés et... Vous croyez qu'ils ont besoin de nous ? Y a de bons petits gars, dans la tribu. Et Snibril se trouve avec eux... Non ?

— Ben... dit Brocando. Oui. On l'espère.

— Alors, tout va bien. Et tes gens savent se battre. On est quatre dans une région qu'on connaît pas, bourrée d'ennemis... Je crois bien que c'est nous qui avons besoin d'eux. Enfin, bref, faut qu'on aille voir Culaïna.

— Mais elle t'a prévenu, et tout a marché comme prévu, rétorqua Brocando. On pourra la remercier une autre fois...

— Non, objecta Forficule. Si Glurk dit vrai et qu'elle lui a révélé une partie de l'avenir dont elle se souvenait et que nous n'y allions pas... Alors, j'ignore ce qui pourrait se passer. Tout l'univers du Tapis pourrait se retrouver en pelote, je ne sais pas. Ça pourrait être la pire catastrophe qui se soit jamais produite.

— Pire que quoi ? demanda Brocando.

— Pire que tout ce que vous pourriez imaginer, répondit Glurk.

Tout le monde médita un moment.

— Elle doit t'accorder une grande confiance, finit par dire Fléau.

Pendant le reste de la journée, les pones continuèrent leur route. Le quatuor sommeillait sur le dos d'Acrelangué, ou contemplait en silence les ombres qui s'allongeaient. Mais la plupart du temps, chacun était préoccupé par ses soucis.

Sous leurs pas se déployait une poussière abondamment boisée dans laquelle de petites créatures invisibles bourdonnaient et bruissaient. Sur la peluche vert tendre qui pendait en riches tentures au-dessus d'eux, poussaient des fleurs, des fleurs de peluche, plus grandes qu'un homme, aux pétales luisant de mille nuances de vert, de l'olive profond jusqu'au jaune acide, et répandant des effluves qui emplissaient les clairières de leurs relents verts.

— Voilà quelque chose de très intéressant, commenta Forficule en se redressant sur la selle.

C'était la première parole prononcée depuis près d'une heure.

Il s'arrêta et fixa l'autre extrémité de la clairière. Toutes les pones tournèrent la tête dans cette direction.

— C'est quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours, ajouta-t-il.

Les autres suivirent la direction qu'il indiquait du doigt. Dans la verdure, de l'autre côté de la clairière, un sanglier les contemplait avec une expression solennelle. Quand ils se retournèrent vers lui, il battit prestement en retraite, et ils l'entendirent s'éloigner entre les poils.

— Je ne vois rien de tellement spécial, grommela Fléau.

— Il était brun, voilà tout, dit Forficule. Il aurait dû être vert. Presque toutes les bêtes sauvages du Tapis adoptent la couleur de leur milieu de naissance. Un mimétisme protecteur.

— Il s'est peut-être égaré par ici, suggéra Fléau.

— Non, répondit Glurk avec un sourire. On l'a attiré. Nous sommes presque arrivés. Ça va vous laisser baba, j'vous le garantis.

Les pones se détournèrent et se frayèrent un chemin le long d'une nouvelle piste. Tandis que les énormes créatures s'ouvraient une route dans les épaisses frondaisons, des dizaines de bestioles s'égaillaient précipitamment. Elles exhibaient toutes les couleurs du Tapis.

C'est alors que les pones émergèrent à l'air libre...

Les poils poussaient étroitement serrés à la périphérie d'une vaste clairière, et réfléchissaient la clarté de ce qui en occupait le centre.

C'était un cristal de sucre brut. Aussi haut que le grand palais de Périlleuse, plus blanc que de l'os, le cristal brillait de reflets froids dans la pénombre verte. Il captait toute la lumière qui tombait entre la poussière tassée, et au sein de sa prodigieuse masse cubique dansait une lueur blanche. Par endroits, il luisait comme du vernis poli, renvoyant le reflet des créatures qui se pressaient autour de lui.

On voyait des moutons de poussière et des taraudeurs de trame de toutes les couleurs, des sangliers par hardes entières, des sorathes à long cou, des trumpes placides et dodus, des



pipe-gromes, des chèvres prestes aux cornes torsadées, et des créatures que même Forficule ne savait pas nommer : une bestiole bardée d'écailles, à l'échine hérissée de piquants, et une longue créature qui semblait toute en pattes. Le bruit de mille langues occupées à lécher emplissait la clairière.

Acrelangué et son troupeau avancèrent pesamment, faisant presque choir Glurk et les autres de leur selle. Les créatures plus menues s'écartèrent en toute hâte pour leur céder la place.

— C'est... superbe, murmura enfin Brocando.

Fléau resta tête levée, bouche bée. Même Forficule était impressionné.

Ils descendirent du dos de la pone et s'avancèrent d'un pas prudent vers la surface polie. Les animaux qui léchaient le sucre firent à peine attention à eux.

Glurk en détacha un morceau avec son couteau, et resta un instant immobile à le mâchonner.

— Tiens, goûte, dit-il en jetant un morceau à Fléau.

Celui-ci obtempéra avec précaution.

— Du sucre, conclut-il. Je n'en avais goûté qu'une seule fois. Il existait un cristal près des contrées de l'Atre. L'Empereur s'en faisait livrer par petites quantités.

— Ça ressemble au miel, mais c'est différent, jugea Brocando. D'où est-ce que ça vient ?

— Du même endroit que le sable, le sel ou la cendre. D'en haut, répondit Forficule. On n'en sait pas davantage.

Instinctivement, ils contemplèrent le panache de poils au-dessus de leurs têtes. La voix de Brocando rompit le silence :

— Bon, en tout cas, voilà notre repas de midi. A votre convenance – fricassée de trumpe ou rôti de grome. Pas étonnant qu'ils soient de toutes les couleurs. Le cristal doit les attirer de partout. Cela dit, ça ne semble pas très régulier de les tuer pendant qu'ils ne regardent pas.

— Alors, rangez votre couteau, fit une nouvelle voix.

Forficule s'étrangla sur son morceau de sucre.

Une silhouette se tenait un peu à l'écart. Elle était de haute taille, avait le visage émacié d'un Vivant, que la clarté du cristal rendait spectral. Elle portait une masse de cheveux blancs – on distinguait mal où se terminait la chevelure et où commençaient

les robes longues et informes. Et elle était jeune mais son déplacement la faisait paraître tantôt vieille, tantôt mûre. Le temps passait sur son visage comme un jeu d'ombres.

Une de ses mains retenait par le collier une snargue qui battait de la queue d'un air menaçant.

— Hem, glissa Glurk. Voici Culaïna.

La Vivante dépassa le groupe pour aller flatter le flanc d'Acrelangué. Le long col de la pone se tourna et ses petits yeux se posèrent sur Culaïna ; puis l'animal mit les genoux en terre et posa sa tête sur le sol.

Culaïna se tourna en souriant. Toute la clairière sembla sourire en même temps. Le changement fut soudain et spectaculaire.

— Ainsi donc, vous voici, dit-elle. Il faut que vous me racontiez vos aventures. Je sais que vous allez le faire. Vous l'avez fait, je m'en souviens. Suivez-moi. Il y aura de quoi manger.

De l'autre côté de la clairière se trouvait la demeure de Culaïna, ou l'une de ses demeures. C'était un simple toit en peluche tressée, posé sur des piquets. Il n'y avait ni parois ni portes, aucun fossé ni palissade pour la protéger la nuit, aucun site dévolu à un âtre. Au-dessus, une grosse ruche d'hymétores. Autour du campement de Culaïna, des animaux paissaient et somnolaient en paix.

Quand Culaïna s'approcha en compagnie des autres, les hymétores se mirent à bourdonner avec fureur et elles prirent leur essor au-dessus de la ruche, en un essaim furieux. Le quatuor plongea à terre en tentant de se couvrir le visage de leurs bras, jusqu'à ce que Culaïna lance un seul coup de sifflet.

Les créatures passèrent au-dessus d'eux sans attaquer et regagnèrent pacifiquement leur nid perché dans les poils. Glurk entr'aperçut de longs dards acérés.

— Elle les a renvoyés, chuchota Brocando, pressant. Un seul coup de sifflet et ils lui ont obéi !

Sur le sol, sous l'abri, reposaient un amas de fruits et quelques jattes emplies d'un liquide vert.

— J'en ai déjà bu, expliqua Glurk. C'est de la sève de poil vert. Ça requinque bien.

Ils s'assirent. Forficule se tortilla, mal à l'aise, et Culaïna lui sourit.

— Exprimez ce qui vous est venu à l'esprit, lui conseilla-t-elle. Je me souviens que vous l'avez fait. Mais il faut que vous le disiez.

— Les Vivants n'ont pas le droit de révéler le futur aux gens ! s'exclama Forficule. Tout le monde sait ça ! Ils n'en parlent jamais ! Il y a trop de danger à révéler aux gens ce qui doit arriver ! Tout cela est très...

— Je me souviens de vous avoir interrompu ici, répondit la Vivante. Oui. Je connais les règles. Et c'est leur nature, rien de plus. De simples règles. Forficule, je ne suis pas comme les autres Vivants. As-tu déjà entendu le mot... thunorgue ? Je sais que oui.

— Oui, oui, les Vivants qui se souviennent des choses qui... Oh, ma parole ! s'exclama Forficule, bouleversé. Je croyais que ce n'était qu'une légende. Que les thunorgues étaient des monstres.

— Ce n'est qu'une légende, c'est vrai. Mais ça ne signifie pas qu'elle ne reflète pas la vérité. Les règles ne s'appliquent pas à ma personne. *Ce ne sont que des règles.* On n'est pas contraint de les respecter... Pas forcément. Je n'aime guère les villes. Mais cet écrasement, cette destruction du Tapis... Ce bronze que l'on forge, la poussière que l'on piétine...

Elle secoua la tête.

— Non. Cela ne sera pas. Tu partiras pour Uzure demain, avant que les moizes n'aient quitté Périlleuse. Il y aura une bataille. Il faut que vous soyez vainqueurs. Je ne vous dirai pas de quelle manière. Mais il faut que vous soyez vainqueurs. En attendant, vous pouvez passer la nuit ici. Ne craignez rien. Il ne vient en ma demeure que ce que j'y attends.

— Non, dit Fléau. Il faut que je sache. Pourquoi nous aidez-vous ? Les Vivants se souviennent de tout ce qui est arrivé et de ce qui arrivera. Et ils n'en parlent pas. En quoi êtes-vous différente ?

Culaïna inclina la tête sur un côté.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? demanda Fléau.

— Oui. Je me remémorais ce que je vous ai répondu. Ah, oui. Voilà, ça me revient. Il y a tant de choses, voyez-vous... Tant de choses...

Elle se leva et s'éloigna un peu du groupe. Puis elle se tourna de nouveau vers eux.

— Parfois... Mais c'est rare, aussi rare que ma snargue blanche que vous voyez ici... Parfois naît un Vivant qui est différent, aussi différent des autres Vivants qu'eux-mêmes le sont de vous. Voyez-vous, nous nous souvenons... de tout.

— Comme tous les Vivants, dit Fléau.

— Non, corrigea Culaïna. Eux ne se souviennent que des événements qui arrivent. Nous, nous nous souvenons de ce qui pourrait se produire. Je me rappelle ce qui se passera si vous ne triomphez pas. Je connais toutes les possibilités. Pour tout ce qui se réalise, un million de choses n'accéderont pas à l'existence. Je les vis toutes. Je me souviens de votre victoire et je me souviens de votre défaite. Je me souviens du triomphe des moizes. Je me souviens du vôtre. Les deux éventualités coexistent, pour moi. Pour moi, elles se sont toutes deux réalisées. Mes frères et sœurs Vivants se remémorent le fil de l'histoire. Mais je me remémore tous ceux qui n'ont jamais été tissés. Pour moi, toutes ces possibilités sont réelles. Je vis en toutes.

— Mais pourquoi ? demanda Fléau.

— Il faut que quelqu'un s'en charge. Sinon, elles n'auraient jamais pu exister.

Elle s'avança d'un pas dans l'ombre.

Ils l'entendirent parler. Sa voix semblait provenir d'un endroit lointain.

— Aucun événement n'est inévitable. On ne *vit* pas l'Histoire. On la forge. Une seule décision. Un seul individu. Au moment adéquat. Rien n'est trop petit pour changer les choses. On peut tout transformer.

La voix s'évanouit. Au bout d'un moment, Fléau se remit sur pied, se sentant extrêmement balourd, et il inspecta les ombres.

— Elle a disparu.

— Je me demande si elle peut jamais exister complètement en un seul lieu, dit Forficule. Et maintenant, que fait-on ?

— Je vais piquer un roupillon, répliqua Glurk. Vous, je ne sais pas, mais pour moi, la journée a été dure.

Fléau se réveilla plusieurs fois en croyant percevoir dans le vent un fracas et des cris. Mais quand il tendait l'oreille, tout semblait s'évanouir.

Forficule rêva. Il vit des poils se tordre et plier comme sous l'emprise d'une bourrasque, les feux de dix mille prunelles vertes, rouges et blanches et, ses cheveux volant en désordre dans le vent, la silhouette de Culaïna qui avançait dans le tumulte de la nuit, vivant tout ce qui existait, tout ce qui pouvait exister, tout ce qui existerait.

Glurk rêva de corps souples se frayant un passage rapide dans les fourrés. Sur leur passage, le Tapis semblait s'animer. C'était comme un choc dans une tasse ; les ondes concentriques s'étendaient, prenant de l'ampleur au fil de leur progression. Dans les profondeurs des cavernes souterraines, des créatures endormies s'éveillèrent pour pousser des hurlements. Il vit le Déàcoudre qui s'étendait très loin au-delà de la Vernisie, un grand dôme d'argent. Il vit les feux des Vivants occupés à extraire le vernis de Vernisie, les flammes que vomissait leur forge.

Dans son rêve, il se déplaçait entre les poils comme un spectre dans la nuit, jusqu'à ce qu'il atteigne la Plaine Perpétuelle. Le Tapis se terminait abruptement et, au-delà de ses frontières, la Plaine s'étendait à perte de vue. Il chercha des poils et n'en vit aucun, rien qu'une plaine sans fin, et les boules de poussière que faisait rouler le vent mélancolique. Culaïna était debout au pied de l'ultime poil, sa robe claquant au souffle des rafales.

Glurk se redressa brusquement.

Le matin était venu. Une lumière jaune mouchetait la clairière, faisant luire les poils comme du bronze. Brocando dormait encore. Les autres causaient paisiblement.

Un seul regard suffit.

— Pas exactement des rêves, expliqua Forficule. Nous n'avons pas réellement rêvé. Elle vit toutes ses existences à la fois, et nous en avons capté les échos...

— J’ai vu Culaïna voyager à travers le Tapis, commença Glurk. Et je crois que j’ai vu Snibril, aussi.

— Moi, j’ai vu les contrées de l’Atre et le feu céleste, ajouta Forficule.

— Y avait toutes sortes de créatures, fit Glurk.

Brocando se retourna et ouvrit les yeux. Il écouta les autres un moment, avant d’opiner.

— J’étais de retour sur la Terre de la Grand-Porte. Il y avait une caverne avec un plafond en dôme. Au-dessous du dôme, se dressait un trône de bronze, où siégeait un Vortegorne. Il avait la barbe jaune et une couronne. Deux moizes se tenaient devant lui. Je jurerais que Gormaliche était l’un des deux. Ils riaient. Et soudain, l’un d’eux s’est emparé de la couronne et le Vortegorne est resté passif, le menton sur le poing, sans dire un mot.

— Ce doit être Stagbat, leur roi, supputa Glurk. J’ai surpris une conversation entre gardes. Les moizes sont apparus un jour, après que le grand Découdre eut frappé dans les parages, et ils ont dépeint le grand Découdre comme une arme dumiie. Ils se sont présentés en *alliés*. Et maintenant, bien sûr, ils ont la conduite de l’endroit.

— On ne peut pas contrôler le grand Découdre, intervint Forficule. Je me tue à vous répéter que c’est un phénomène naturel.

— Ils repèrent toujours nos points faibles, dit Glurk.

Il tourna le regard vers Fléau, qui gardait le silence.

— Et toi, quel rêve as-tu fait ? demanda-t-il.

— J’ai rêvé... J’ai rêvé... (Tout d’un coup, Fléau sembla sortir d’une léthargie.) Je n’ai rien rêvé du tout. J’ai dormi comme un loir.

Il n’y avait aucun signe de Culaïna. Les pones étaient toujours là.

— Elles estiment que la vie va être intéressante, constata Glurk. Elles aimaient bien travailler pour les Vortegornes. Les gens venaient leur lire des histoires, des trucs comme ça. Ça doit pas être marrant d’avoir un cerveau et pas de mains pour faire les choses.

— Il vaut mieux aller à Uzure, annonça Fléau. Je ne crois pas que nous ayons le choix.

— Nous avons tous les choix que nous voulons, corrigea Forficule. Simplement, nous devons choisir d'aller à Uzure.

Glurk sella Acrelangue.

— On se dirige droit sur des périodes intéressantes, fit-il remarquer sur un ton sinistre.

Fléau jeta un dernier coup d'œil circulaire sur la clairière du sucre.

— Elle est par là, quelque part, dit-il.

— Partout, répondit Forficule. Partout où il y a un choix à faire.

Il y avait une expression lointaine dans les yeux de Fléau.

— Quelle sensation cela fait-il de savoir tout ce qui peut se produire ?

— C'est terrible, dit Forficule. Allons, venez. Fléau ? J'ai dit : venez !

Après la tempête, Snibril avait pris la tête des recherches. Ils avaient fouillé les décombres du lieu. Ils étaient descendus dans la Trame, encordés ensemble, et avaient hurlé les noms des disparus. Ils n'avaient rien trouvé.

Mais comme l'aurait fait remarquer Forficule, mieux valait ne rien trouver que de trouver... quelque chose.

Puis ils avaient découvert des traces dans une clairière retirée. Un grand nombre de créatures s'étaient réunies. Il sembla à Snibril qu'une autre les avait suivies, quelqu'un qui s'était tapi quelque temps dans les fourrés... Mais la poussière soulevée par la tempête avait tout recouvert, et il était difficile de se forger des certitudes. Les traces, ce qu'on en distinguait, se dirigeaient vers le sud.

Les Munrungues avaient aidé le peuple de Brocando à réparer les murailles et les constructions, bien que le roc lui-même soit visiblement de guingois, désormais. Mais comme quelqu'un le fit remarquer, au moins, si le grand Découdre revenait, ils connaissaient désormais le passage vers la Trame. Là-dessous, rien ne pourrait les atteindre.

Snibril y réfléchissait en chevauchant Roland à travers les poils, en quête de nouvelles traces.

On peut toujours se réfugier dans la Trame, se disait-il. Arrêter de vivre comme des gens normaux. Nous tapir dans le noir.

Les Fulgurognes pensent qu'aucun ennemi n'est trop grand pour qu'on s'attaque à lui, mais le grand Découdre... on ne l'a même jamais vu.

Les Dumiis n'ont pas la même mentalité. Quand un ennemi est trop gros, ils estiment qu'il vaut mieux aller s'en chercher un plus petit.



Peut-être que Forficule a raison. On ne peut pas arrêter le grand Découdre. Mais au moins, on peut arrêter d'en avoir peur.

— Je vais à Uzure, annonça-t-il ce soir-là à la tribu.

Ils le dévisagèrent avec une expression horrifiée.

D'un point de vue pratique, en supposant qu'il ait survécu, Glurk était toujours leur chef. S'il était mort, alors, le relais passait à Snibril. Les enfants de Glurk étaient tous trop jeunes. Personne ne voulait perdre un chef pour la deuxième fois.

— Tu ne peux pas nous abandonner, s'indigna Dodor Plinte, le cordonnier de la tribu. Tu es notre chef.

— Uzure est importante, répliqua Snibril. Sans l'Empire, nous ne serions que de simples chasseurs.

Les Munrungues échangèrent des regards.

— Mais c'est ce que nous sommes : de simples chasseurs, fit Plinte.

— Oui, mais au moins on en est conscient, dit Snibril. Et puis, on est devenu plus compliqué que ça.

— C'est bien vrai, remarqua Crouly Woulf, qui avait presque le même âge que Forficule. Les gens ne se tapent plus aussi souvent sur le crâne à coups de massue qu'au temps où j'étais gosse. On se dispute davantage.

— Ça veut pas dire qu'on soit meilleur pour autant ! protesta Plinte.

Crouly Woulf se frictionna l'occiput.

— Chais pas, dit-il. Les gens sont plus grands, de nos jours. Et ils gémissent moins souvent.

— Peuh ! Les Fulgurognes n'entretiennent aucune relation avec l'Empire, eux, contra Plinte. Et ils se débrouillent.

— Ils les combattent, répliqua simplement Snibril. C'est étonnant les choses qui peuvent déteindre sur vous, même quand vous vous battez contre quelqu'un. Des idées comme... comme l'idée de ne pas tuer les gens sans arrêt, ce genre-là.

Un Fulgurogne leva la main.

— Ça, c'est bien vrai. Autrefois, le roi n'arrêtait pas de balancer les gens du haut du roc.

— Il le fait toujours, observa un autre Fulgurogne.

— Oui, mais ça le fait moins rire. Et il explique qu'il fait ça pour leur bien.

— Vous voyez bien, fit Snibril, à bout d'arguments. Les Dumiis ont une influence. Même sur leurs ennemis. Je pars vers le sud. Peut-être que je retrouverai les autres. Peut-être que l'Empire pourra nous aider.

— Oui, mais tu es notre chef... répéta Plinte.

— Alors, je me conduirai en chef ! trancha Snibril. Qui m'accompagne ?

Quelques Munrungues, parmi les plus jeunes, levèrent le bras. Un Fulgurogne se redressa.

— Va-t-il falloir affronter des forces insurmontables ? s'enquit-il.

— C'est probable.

— Epatant ! Comptez sur nous pour vous accompagner !

Une foule de Fulgurognes opina. Un autre demanda :

— Est-ce qu'on aura l'occasion de combattre jusqu'à la mort ?

— Vous aurez peut-être la chance de combattre jusqu'à la mort *de l'ennemi*.

— Et c'est aussi bien ?

— C'est beaucoup mieux.

— Bon. Alors, c'est d'accord. On vient avec vous !

En fin de compte, trois cent cinquante Fulgurognes et cinquante Munrungues se portèrent volontaires pour partir. Sur le Roc, leurs familles seraient aussi en sécurité ici que partout ailleurs sur le Tapis, s'accordèrent-ils à penser. Mais il fallait que quelqu'un demeure sur place. Tout pourrait arriver.

Quatre cents, songea Snibril. Qui sait quels effectifs nous allons affronter ?

D'un autre côté, puisqu'on ignore à combien d'ennemis nous allons devoir faire face, quatre cents hommes suffiront peut-être.

Choisissez toujours un ennemi plus gros. Il constitue une cible plus facile.

Nous devons nous rendre à Uzure. D'une certaine façon, c'est là que tout a commencé pour nous. C'est là que les gens ont

commencé à comprendre qu'il y avait mieux à faire que de cogner autrui sur le crâne.

## 15

Deux jours avaient passé.

Dans un bosquet de poils rouges en lisière des territoires bleus, sept Vivants se battaient contre les moizes. On n'avait encore jamais vu de Vivants se faire attaquer.

Ils ne portaient jamais d'armes, excepté celles qu'ils avaient fabriquées pour les vendre.

Cette meute de moizes était nombreuse et conduite par un chef plus rusé et habile que d'ordinaire. Il voulait davantage d'armes. Les Vivants semblaient une proie facile.

Il commençait à regretter sa décision.

Les Vivants ne portaient pas d'armes, mais ils possédaient des outils. Et un marteau constitue bel et bien une arme, si vous frappez sur un crâne plutôt que sur un clou. Ils étaient regroupés autour de leur énorme chaudron à vernis et ils ripostaient – à coups de marteau, maniant des louches à vernis en guise de matraques et des morceaux de poils enflammés comme des lances grossières.

Mais ils étaient écrasés sous le nombre. Ils allaient tous périr. Et ils le *savaient*.

Un observateur le savait lui aussi.

Culaïna la thunorgue les regardait depuis le couvert des poils. Il serait impossible de raconter la façon dont une thunorgue voit les choses. Autant décrire les étoiles à un poisson. Comment expliquer qu'elle suivait le combat un million de fois, simultanément, et qu'à chaque fois les Vivants étaient défaits ? Ce n'est pas une bonne description. Mais il faudra s'en contenter.

Pourtant, parmi toutes les issues de la bataille, il y en avait une, unique comme une perle sur une plage de sable noir, qui était différente.

Elle se détourna sans bouger, et se concentra sur celle-là...

Des gens jaillirent des poils. Les moizes se retournèrent pour livrer bataille, mais ils se retrouvaient subitement pris entre deux feux.

Les Fulgurogues et les Munrungues avaient élaboré une tactique de combat infaillible. Les grands Munrungues se tenaient derrière les petits Fulgurogues et se battaient par-dessus leurs têtes ; aucun ennemi n'avait grand-chose à espérer quand on l'attaquait sur deux niveaux à la fois.

Le combat fut bref, et terriblement efficace.

Au bout de quelques minutes, les derniers moizes prirent la fuite. Certains des nouveaux assaillants se détachèrent du groupe pour les suivre.

Enfin, tout fut consommé – en cet instant, en cette perle sur la plage où quelqu'un, dont toute la vie était affaire de choix, avait été assez proche pour choisir.

Athan le maître de four, le chef du groupe, leva les yeux avec horreur quand un blanc palefroi traversa les rangs de ses sauveteurs. Une petite silhouette le chevauchait.

— Comment est-ce possible ? Nous devons mourir ! s'exclama-t-il. Jusqu'au dernier !

— Vous y teniez tant que ça ? demanda Snibril en mettant pied à terre.

— Y tenir ? Y tenir ? Ce concept n'entre pas en ligne de compte, s'écria Athan, en lançant son marteau.

D'entre les poils, monta le hurlement d'un moize.

— Vous avez changé l'ordre des choses, poursuivit Athan. Et maintenant, de terribles événements vont se produire...

— Pas forcément, répondit Snibril avec calme. Rien n'est *obligatoire*. On peut laisser les choses suivre leur cours. Mais ce n'est pas pareil. Nous nous rendons à Uzure. Nous comptons dans nos rangs des Munrungues, des Fulgurogues et quelques réfugiés que nous avons recueillis sur la route. Pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas ?

Athan parut scandalisé et fâché.

— Nous ? Des *Vivants* ? Nous battre ?

— Vous étiez en train de vous battre.

— Oui, mais nous savions que nous allions être vaincus, répondit Athan.

— Et si vous vous battiez pour vaincre ? demanda Snibril.

Il se retourna quand un Munrungue s'approcha, soutenant un Vivant.

— Chez nous, Gérihan est mort, un des Fulguorgues aussi, annonça le nouvel arrivant. Et un des Vivants. Mais celui-ci vit encore... de peu.

— C'est Derna, dit Athan. Ma... fille. Elle devrait être morte. En un certain sens... elle *doit* mourir.

— Nous possédons des médicaments, annonça calmement Snibril. Mais nous pouvons l'enterrer tout de suite, si c'est ce que vous voulez...

Il guetta la réponse du maître de four, qui avait blêmi.

— Non, dit-il quasiment dans un souffle.

— Parfait. Parce qu'on ne l'aurait pas fait, de toute manière, répliqua Snibril sur un ton satisfait. Ensuite, vous viendrez avec nous.

— Mais je ne... sais pas... ce qui va arriver, dit le Vivant. Je ne me souviens plus !

— Vous vous êtes joints à nous pour aller à Uzure, expliqua Snibril.

— Je ne me souviens plus de ce qui va arriver !

— Vous vous êtes joints à nous, répéta Snibril.

Le soulagement envahit le visage d'Athan. Subitement, il parut fou de joie, comme un enfant à qui on vient de donner un nouveau jouet.

— Vraiment ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? répondit Snibril. C'est sûrement mieux que d'être mort.

— Mais c'est... C'est un raisonnement de thunorgue, objecta Athan. Le futur est Le Futur, pas... Pas... (Il hésita, interloqué.) Pas... Peut-être... Vraiment ? Le futur peut être toutes ces choses différentes... ?

— A vous de choisir, répondit Snibril.

— Mais le destin...

— C'est quelque chose qu'on élabore au fur et à mesure, répondit Snibril. J'ai découvert ça.

Il leva la tête vers un bruit léger, si léger que nul autre qu'un chasseur, dont la vie dépendait de sa perception des bruits

infimes, n'aurait pu le détecter. Un instant, il crut discerner une silhouette entre les ombres, qui lui souriait. Et elle s'évanouit.

Géridan fut enseveli sous les poils, aux côtés de Parléon, fils de Léondo, noble Fulgurogne tué par une snargue, et du Vivant qui avait péri.

Les Vivants rescapés se réunirent entre eux et Snibril les entendit discuter. Mais il avait remporté la partie, il le savait. Ils n'avaient plus de futur. Ils devaient se replier sur celui qu'il avait offert à Athan. Ils avaient perdu l'habitude de s'en fabriquer un.

Avec ce qui leur restait de vernis, ils forgèrent des épées et des pointes de lance et les mirent en tas pour que l'armée dépenaillée se serve. Et quand l'armée s'en fut, ils les suivirent, abandonnant leur chariot derrière, solitaire et froid.

Un million de fois, les Vivants s'étaient battus et avaient été tués. Mais cela s'était passé ailleurs, dans un des mondes possibles. Désormais, ils étaient en vie. Cela s'appelle l'Histoire. Elle est écrite par les survivants.

## 16

Ils suivirent des sentiers étroits qui serpentaient dans des bosquets de dimensions gigantesques. En certains endroits, d'énormes poils s'étaient abattus en travers du passage. La poussière et la peluche s'accumulaient, étouffant les intervalles entre les poils, si bien qu'ils ne parvenaient à progresser qu'en se taillant un chemin dans des fourrés qui les griffaient et les piquaient.

Une fois, dans un épais massif de poils orange, quelque chose jaillit des buissons impénétrables et se ficha dans une souche de poil, tout près de la tête de Snibril. C'était une lance.

Sous le couvert des poils, une ombre s'enfuit, gagnant la sécurité en se balançant à une liane, tandis que les flèches fulgurognes sifflaient autour d'elle comme autant d'hymétores. Ils ne surent jamais de quoi il s'agissait, bien que l'incident n'ait peut-être pas été sans rapport avec le fait que, peu après, ils tombèrent sur une ville.

Elle ne figurait sur aucune carte du Tapis. Depuis quelque temps, ils avançaient dans ses rues envahies par la végétation sans s'apercevoir qu'il s'agissait de rues, jusqu'à ce qu'ils rencontrent les statues. Des fleurs bleues des poussières y poussaient, de la peluche s'était accumulée autour de leur socle, mais elles se dressaient encore au cœur de leur cité perdue. Elles avaient représenté quatre rois ; des couronnes de bois coiffaient leur tête de bois et chacun tendait le bras dans une direction différente. Des fougères poussaient à leurs pieds et de petits animaux avaient établi résidence dans le creux de leurs bras et les replis de leurs vêtements sculptés.

Autour d'eux, quand on savait ce qu'on cherchait dans l'agencement des poils et des dépôts de poussière, s'étendait la cité. L'âge pesait sur elle comme une nappe de fumée. Des poils épais s'élevaient dans les ruines des bâtiments, la poussière avait comblé les artères. Lianes et ronces avaient accompli leur



œuvre, crevant les murs et s'aventurant sur des cloisons cachées. Des insectes chantaient sous des arc-boutants écroulés. Le pollen de poil faisait scintiller l'atmosphère.

— Vous connaissiez cet endroit ? demanda Snibril.

Il n'était familier à personne. Même Athan n'en avait jamais entendu parler.

— Les endroits se perdent aussi, répondit-il. Les gens s'en vont. Les poils poussent. La végétation recouvre les routes.

— Si l'on en juge par ces statues, ils croyaient que ce lieu durerait toujours.

— Ça n'a pas été le cas, conclut Athan sur un ton sans inflexion.

Et maintenant, ils ont disparu, se dit Snibril. Ou peut-être quelques survivants chassent-ils encore dans les ruines de la cité. Nul ne sait qui ils étaient, ni ce qu'ils ont accompli. Personne ne se rappelle même leur nom. Il ne faut pas que pareille chose nous arrive.

Les Vivants ne parlaient plus guère, désormais. Ça doit être comme une cécité, supposa Snibril. Nous avons l'habitude, nous, de ne pas savoir ce qui va arriver...

Quelques heures plus tard, ils rejoignirent une route dumiie. Elle était blanche, pavée de poils fendus posés côte à côte. Tous les cent mètres environ, un poil était gravé d'un dessin de doigt. Tous les doigts indiquaient la direction d'Uzure.

Ils la suivirent un moment. Ça et là, la route avait été brisée par des mouvements du Tapis, et ils durent contourner les fractures en passant par les poils.

C'est là qu'ils rencontrèrent la légion, ou ce qu'il en restait. Des soldats dumiis étaient assis ou étendus sous les poils, en bordure de route. Certains dormaient. D'autres étaient blessés. A Trégon Marus, Snibril avait souvent vu des soldats, mais c'étaient de simples sentinelles. Ceux-ci semblaient avoir *souffert*, leurs uniformes étaient en lambeaux et souvent tachés de sang.

Les soldats se donnèrent à peine le mal de lever la tête quand Snibril passa. Mais ceux qui le firent aperçurent les Fulgurognes et commencèrent à donner des coups de coude à leurs collègues. Un ou deux portèrent même la main à leur épée.

On murmurait également chez les Fulgurognes. Ils resserrèrent les rangs et considérèrent les Dumii d'un œil soupçonneux.

Snibril pivota sur sa selle.

— Je ne veux pas d'histoires, ordonna-t-il.

— Pourquoi pas ? lança une voix bougonne dans les rangs fulgurognes. Ce sont des Dumii !

— Vous préféreriez avoir affaire à des moizes ?

Il mena Roland vers un groupe de soldats assis sur un poil abattu.

— Où est votre chef ? demanda-t-il.

Un Dumii le toisa.

— Y en a plus ! dit-il. Le général s'est fait tuer.

Un silence.

— Vous devez vous demander qui nous sommes, suggéra Snibril.

— On est trop éreinté pour se poser des questions, répliqua le soldat en s'adossant de nouveau au poil.

— On se redresse !

Un instant, Snibril se demanda qui venait de crier cela, avant de s'apercevoir que c'était lui.

A sa surprise, le soldat se mit au garde-à-vous.

— Et maintenant, conduisez-moi à votre officier de rang le plus élevé, enchaîna Snibril.

Il ne faut pas que je dise *s'il vous plaît*, se répéta-t-il. Je ne dois pas lui laisser l'occasion de réfléchir. Il a l'habitude des ordres. Obéir aux ordres lui vient plus naturellement que la réflexion.

— Euh... Ça doit être le sergent Caréus. S'il est encore en vie.

— Conduisez-moi à lui, immédiatement !

Le soldat contempla l'armée dépenaillée qui se tenait derrière Snibril. Son front se plissa.

— Je vais parler au sergent, déclara Snibril.

Le soldat retrouva aussitôt le garde-à-vous.

— Bien, monsieur. Par ici, dit-il.

Il conduisit Snibril à travers plusieurs groupes de soldats moroses jusqu'à un homme trapu, assis par terre. Il portait un bras en écharpe et avait le teint blafard. Etablir l'identité de

Snibril ne sembla pas trop le tracasser. Son moral était si bas qu'il aurait accepté les ordres de n'importe qui, pourvu qu'il semble savoir ce qu'il faisait.

— Sergent Caréus, Quinzième Légion. Enfin, ce qu'il en reste. Nous avons été rappelés en urgence sur Uzure, d'Ultima Marus, mais tandis que nous étions en route...

— ... il y a eu une tempête... compléta automatiquement Snibril.

— Et ensuite...

— ... vous avez été attaqués par des moizes chevauchant des snargues, acheva Snibril.

— Oui. Sans arrêt. Comment êtes-vous au courant ?

— Je suis très doué pour les devinettes. Combien êtes-vous ?

— Trois cents valides, environ, et pas mal de blessés.

— Je connais une cité sûre où vous pourrez évacuer vos blessés. Ce n'est qu'à deux jours de marche facile, si nous vous prêtons quelques soldats pour les escorter.

— Y en faudra trop, objecta le sergent. Y a des moizes partout.

— Pas là où nous sommes passés, répondit Snibril d'une voix assurée. Il n'y en a plus. Et le reste d'entre nous vous accompagnera à Uzure.

Le sergent baissa les yeux vers la poussière, le temps de la réflexion.

— Je vais pas prétendre qu'on aurait pas besoin de tout le renfort disponible, reconnut-il. Et il est où, ce fameux paradis ?

— A Périlleuse, répondit Snibril.

— Vous êtes cinglé !

A ce moment-là, un rugissement monta de la route. Tous deux se hâtèrent sur les lieux, à l'endroit où se bousculait une immense foule de Dumiis et de Fulgurognes. Snibril se fraya un passage vers l'intérieur et découvrit un Fulgurogne et un soldat qui roulaient sur le sol, en train d'échanger des coups de poing.

Snibril les observa un moment, avant de jeter sa lance à terre.

— Arrêtez ! cria-t-il. Vous êtes des soldats ! Vous n'avez pas le droit de vous battre !

Même les deux pugilistes s'interrompirent pour réfléchir à ce qu'il venait de dire.

— Je ne vous comprends pas ! s'écria Snibril. (Sa voix résonnait entre les poils.) Il y a des ennemis tout autour de nous, et vous vous battez ensemble ! Pourquoi ?

— Ils sont plus près ! lança une voix venue des rangs dumiis.

— Il a dit que j'étais sale ! protesta le Fulgurogne qui se battait.

— Eh bien, c'est la vérité, trancha Snibril. Lui aussi. Tout le monde est sale. Maintenant, remettez-vous debout...

Il s'interrompit. Tous les Dumiis regardaient derrière lui, en direction d'Athan et des Vivants, et Snibril entendit monter les chuchotements.

— *Il y a des Vivants avec eux... et ils se battent !*

Il tourna son regard vers Athan qui paraissait malheureux, et vint se placer à ses côtés.

— Ne leur laissez pas soupçonner que vous ne vous souvenez plus du futur, dit-il.

— *Ils connaissent le futur ! Et ils sont à ses côtés !*

— Pourquoi devrions-nous nous battre pour leur compte, s'ils nous traitent ainsi ? demanda un Fulgurogne.

Snibril pivota et souleva le guerrier stupéfait par son revers.

— Vous ne vous battez pas pour leur compte ! Vous vous battez pour le vôtre !

Le Fulgurogne fut surpris, mais pas effrayé.

— Nous nous sommes toujours battus pour notre propre compte, répliqua-t-il. Et nous n'avons jamais été Recensés !

— Non, mais l'Empire était partout autour de vous, n'est-ce pas, et il vous garantissait la sécurité ! Les Dumiis ont maintenu la paix sur la moitié du Tapis ! Tout autour de vous ! Ils ont assuré votre sécurité !

— C'est pas vrai !

— Réfléchissez un peu ! Vous êtes entourés de villes dumiies. Quand elles se défendaient, c'était vous aussi qu'elles défendaient ! Ils se battaient pour de vrai, afin que vous puissiez les combattre pour vous distraire !

Snibril tremblait de fureur.

Le silence régna.

Il reposa le Fulgurogne à terre.

— Je me rends à Uzure, déclara-t-il. Si d'autres veulent m'accompagner, la décision leur appartient...

Personne ne partit, mis à part un petit groupe qui allait escorter les blessés jusqu'à Périlleuse. Deux Vivants les accompagnèrent. La présence de Vivants rassurait énormément les Dumiis. Apparemment, ils estimaient que les Vivants ne se rendaient que dans des lieux sûrs. En tout cas, à leur place, c'est ce qu'ils auraient fait, eux...

Le reste poursuivit sa route. Snibril se retrouva à leur tête ; les Munrungues voulaient le suivre, les Fulgurogues commençaient à se dire que, pour perdre ainsi son sang-froid, il fallait être un roi, et les Dumiis... Eh bien, les soldats dumiis suivaient le sergent Caréus, et le sergent Caréus chevauchait aux côtés de Snibril. Dans la pratique, la plupart des armées sont dirigées par leurs sergents ; les officiers ne sont là que pour donner un peu de classe à l'affaire et éviter que le noble art de la guerre ne dégénère en rixe de bas étage.

Le sergent se retourna à demi sur sa selle et considéra les Fulgurogues.

— Ça fait plaisir d'avoir à nouveau une cavalerie de notre côté, dit-il. Même s'ils sont plus petits à cheval que l'infanterie debout. Je me suis battu contre eux à plusieurs reprises. Ils sont coriaces, les petits sal... euh, tous. J'ai servi sous Flaeus. Il avait du respect pour eux. Il leur fichait la paix. A Uzure, ça a pas beaucoup plu, mais il répétait qu'il valait mieux conserver quelques ennemis sous le coude. Pour garder la main, vous comprenez. Je crois qu'il les aimait bien. Ils sont bizarres, ces petits sal... ces types.

— Flaeus, répéta Snibril sur un ton prudent. Oui. Euh... Au fait, qu'est-ce qu'il est devenu ? Il a fait quelque chose d'affreux ?

— Vous le connaissez ?

— Je... J'en ai entendu parler, répondit prudemment Snibril.

— Il a tué quelqu'un. Un assassin. A ce que j'ai entendu raconter, il voulait éliminer le jeune Empereur au cours de la

cérémonie du couronnement. Planqué derrière une colonne, armé d'un arc. Flaeus l'a remarqué juste à temps et a lancé son épée. Il l'a chopé au dernier moment. L'assassin est tombé raide mort. Froid comme la poussière. La flèche a raté Targon de quelques centimètres. C'est marrant, parce que Flaeus a toujours détesté Targon. Il collectionnait les problèmes, avec lui. Il répétait qu'être Empereur, ça devrait pas être héréditaire, qu'on devrait les élire, comme on faisait dans le temps. Ah, il rigolait pas avec l'honnêteté, le général. Oh, c'étaient des disputes à n'en plus finir. Mais après cette histoire, il a fallu le bannir, bien entendu.

— Bien entendu ? Mais pourquoi donc ? s'étonna Snibril.

— Nul n'a le droit de tirer son épée à moins de cinquante pas de l'Empereur, expliqua le sergent.

— Mais il lui a sauvé la vie !

— Ouais, mais y a des règles. Où on irait, sans les règles ?

— Mais...

— Par la suite, l'Empereur a fait changer la loi, et on a envoyé quelqu'un à la recherche du général.

— Il l'a retrouvé ?

— Ouais, probablement. Il est revenu, ligoté en travers de son cheval, avec une pomme dans la bouche. J'ai l'impression que le général n'était pas très content.

Les Fulgurognes sont fous et les Dumiis sont sains d'esprit, se dit Snibril. Et ça ne vaut pas mieux que la folie, sauf que ça fait moins de bruit. Si seulement on arrivait à combiner les deux, on aboutirait à des gens normaux. Comme moi.

— Ah, on se sentirait mieux si on l'avait avec nous, je vous le garantis, conclut le sergent.

— Oui. Hem... Je fais quoi, maintenant ? Il faut dresser le camp pour le soir. Je veux dire... Je ne sais pas le genre d'ordres qu'on donne dans ce cas-là.

Le sergent lui adressa un regard indulgent.

— Vous dites : *dressez le camp ici*, révéla-t-il.

Un semis de feux de camp piquetait la nuit. C'était le deuxième jour du voyage des quatre races. Jusqu'ici, personne ne s'était encore entre-tué.

Snibril et le sergent s'étaient assurés de la présence d'au moins un Munrungue par feu de camp, afin de jouer les arbitres.

— J'aimerais pouvoir persuader d'autres Vivants de se battre, confia Caréus. J'en ai vu un se servir d'un arc, à l'instant, pendant que les p'tits gars s'entraînaient. Enfin, je veux dire... Ils avaient déjà touché un arc ? Il l'a simplement regardé un moment, et puis il a planté une flèche en plein dans le mille. Pas plus difficile que ça.

— Il vaut peut-être mieux qu'ils ne se battent pas, alors, répondit Snibril. Autant laisser ce genre d'activité à ceux qui se débrouillent moins bien. Quel est notre plan ?

— Notre plan ? J'en sais rien. Je me bats, moi. Je me suis battu toute ma vie. J'ai toujours été un soldat. Tout ce que j'en sais, c'est ce qu'ont dit les estafettes... Toutes les légions rentrent sur Uzure.

— Toutes les quinze ? s'étonna Snibril.

Il se frotta la tête. Elle lui donnait l'impression d'être un peu... écrasée...

Le sergent eut l'air surpris.

— Quinze ? On en a pas quinze. Ah, c'est vrai. On s'appelle la Quinzième. Mais y en a eu pas mal qu'ont été dissoutes. Y avait plus besoin d'elles, vous pigez ? Y avait plus grand monde à combattre. C'est comme ça, l'empiration. Un jour, vous vous battez contre tout ce qui bouge, et le lendemain, on est chacun chez soi, la loi est respectée partout, et y a plus besoin de soldats.

— Alors, combien en reste-t-il ?

— Trois.

— Trois légions ? Et ça représente combien d'hommes ?

— Trois mille, à peu près.

— C'est tout ?

Caréus haussa les épaules.

— Moins que ça, désormais, je parie. Et puis, ils sont dispersés aux quatre vents.

— Mais il n'y en a pas assez pour...

Snibril s'interrompt avant de porter lentement les mains à sa tête.

— Dites à tout le monde de se coucher par terre, marmonna-t-il. Qu'ils éteignent leurs feux et qu'ils s'étendent sur le sol !

Un ou deux chevaux se mirent à hennir près des barrières.

— Pourquoi ? demanda le sergent. Que se...

— Et qu'ils se préparent au combat, ajouta Snibril.

Il avait l'impression qu'on lui piétinait le crâne. Il n'arrivait presque plus à réfléchir. Quelque part au fond des poils, un animal hurla.

Caréus le regardait comme s'il était malade.

— Mais que... commença-t-il.

— *Par pitié !* Pas possible d'expliquer ! Faites-le, tout de suite !

Caréus partit au pas de course. Il l'entendit lancer des ordres aux caporaux. Les Fulgurognes et les Munrungues n'avaient pas besoin qu'on le leur dise deux fois.

L'instant d'après, le grand Découdre frappa.

Il se trouvait au sud de leur position, pas très loin. La pression augmenta tant que même les Dumiiis la sentirent. Les poils se courbèrent avant d'être secoués furieusement par un vent qui soulevait des tourbillons de poussière à travers le Tapis. Les soldats qui n'avaient pas été assez prompts à obéir furent emportés et roulés dans la poussière.

C'est après qu'arriva le fracas du choc.

Puis régna ce long silence préoccupé pendant lequel les gens parviennent à la conclusion que, même s'ils se sentent très secoués et se retrouvent cul par-dessus tête, ils sont, à leur grande surprise, toujours en vie.



Caréus rampa sur le sol jusqu'à ce qu'il récupère son casque sous un buisson. Ensuite, toujours sans se remettre debout, il rejoignit Snibril.

— Vous avez perçu son approche, dit-il. Et avant les animaux, même !

— Les moizes en sont capables eux aussi, répondit Snibril. Et mieux que moi ! Ils n'invoquent pas le grand Découdre ! Ils peuvent sentir quand il va frapper ! Et ensuite, ils attaquent pendant que la confusion est à son comble...

Caréus et lui inspectèrent les poils du regard.

— Aux armes, tout le monde ! beugla le sergent.

Un Fulgurogne leva la main.

— Ça veut dire quoi ? demanda-t-il. On les a tous gardées près de nous.

— Ça veut dire que vous allez devoir vous battre !

— Ah bon, d'accord !

Les moizes attaquèrent à peine quelques secondes plus tard. Mais quelques secondes suffisaient. Une centaine d'entre eux se rua dans ce qui aurait dû être un camp de victimes désorganisées, blessées, prises au dépourvu. Au lieu de cela, ils se retrouvèrent face à des gens désorganisés, blessés et extrêmement bien préparés ; des guerriers furieux, qui plus est.

Pour les moizes, ce fut une surprise. Mais elle ne dura guère. Ils eurent, littéralement, la surprise de leur vie.

L'attaque des moizes changea la face des choses. Fulgurognes et Dumiis avaient toujours combattu, mais jamais du même côté. Il est difficile d'entretenir du ressentiment envers quelqu'un qui, hier encore, empêchait d'autres individus de vous occire à coups de hache et autres instruments contondants.

La petite armée aborda la route d'Uzure en chantant. Certes, il y avait trois chants de marche complètement différents, sur des mélodies différentes, mais le résultat final ne manquait pas d'harmonie, tant qu'on ne cherchait pas à comprendre les paroles.

— Les p'tits gars chantent une ritournelle sur mon compte, de temps en temps, observa le sergent. Y a sept vers. Certains

sont pas polis du tout, et y en a un qu'est pas réalisable. Je dois faire semblant de rien entendre. Vous avez remarqué que les Vivants se sont enfuis pendant la nuit ?

— Pas enfuis, répondit Snibril. Je ne crois pas qu'ils se soient enfuis. Ça ne leur ressemble guère. Je pense qu'ils ont d'autres intentions.

— Ils ont mené un conciliabule après la bataille.

— Ils ont peut-être échafaudé un plan...

Snibril s'interrompt.

Ils traversaient la zone qui s'était retrouvée juste sous le grand Découdre. Les poils étaient courbés et tordus. Et une grande arche enjambait la route. Autrefois.

A proximité, gisaient des soldats morts et un cadavre de moïze.

La légion se déploya en silence, surveillant les poils. On dépêcha une escouade pour enterrer les morts.

— Sans vous, on aurait pu se retrouver comme eux, constata Caréus. Combien de temps à l'avance sentez-vous venir l'attaque ?

— Une ou deux minutes, en gros. Un peu plus, quand tout est calme.

— Ça fait quoi, comme impression ?

— Comme si quelqu'un me marchait sur la tête ! Où sommes-nous ?

— A l'une des portes qui ouvrent sur le territoire d'Uzure. La cité se trouve un peu plus loin.

— Je me suis toujours demandé à quoi elle ressemblait, confia Snibril.

— Moi aussi, avoua le sergent.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez jamais vue ?

— Non. Chuis né en ville de garnison, vous comprenez. J'ai fait tout mon temps de service çà et là. J'ai jamais fichu les pieds à Uzure. J'ai entendu dire que ça valait vraiment le coup d'œil, c'est sûr. Bel endroit à visiter. On devrait y être dans quelques heures.

— Uzure ! répéta Snibril.

Uzure avait été édiflée entre cinq poils géants qu'elle avait absorbés. Il y avait en fait trois cités fortifiées à l'intérieur les unes des autres. Protégée par les remparts extérieurs, s'étendait l'Uzure impériale, une cité aux larges avenues pavées de bois et de sel, bordées de statues, une cité aux perspectives impressionnantes et aux édifices prodigieux. A chaque coin de rue se dressaient les monuments consacrés à d'anciennes batailles, de glorieuses victoires et même à une ou deux défaites du genre le plus valeureux.

Rares étaient ceux qui vivaient vraiment dans l'Uzure impériale : quelques balayeurs, des jardiniers et des dizaines de sculpteurs. C'était une cité faite pour qu'on l'admire, et non pour qu'on y vive.

A l'extérieur, séparée par une fortification de poteaux de poils taillés en pointe, on trouvait l'Uzure des marchands, la cité que la plupart des gens considéraient comme la véritable Uzure. D'ordinaire, ses ruelles étroites étaient encombrées d'étalages, et de gens venus du Tapis entier. Tous occupés à s'arnaquer mutuellement de cette façon franche et honnête qu'on appelle « faire des affaires ». On y entendait toutes sortes de dialectes, parfois criés très fort. C'est à Uzure qu'on venait commercer.

Si les Dumiis avaient édifié leur empire à la pointe de l'épée, ils le préservaient par l'argent. Ils avaient inventé l'argent. Avant, chacun achetait les choses avec des cochons et des vaches, qui n'étaient pas vraiment adaptés à un tel usage. On devait les nourrir, veiller tout le temps sur eux ; parfois, ils crevaient. Un beau jour, voilà que les Dumiis se présentèrent avec ce fameux *argent*, peu encombrant et facile à garder, qu'on pouvait dissimuler dans un bas sous son matelas, ce qui marchait rarement avec des cochons et des vaches. Et puis, les pièces étaient ornées de petites effigies de l'Empereur ou

d'autres dessins : c'était intéressant à regarder. Enfin, nettement plus captivant que les cochons et les vaches.

Et c'est ainsi que les Dumiis avaient conservé leur empire, avait un jour raconté Forficule. Parce que, quand on commençait à employer cet argent dumii, tellement facile et tellement pratique car il ne meuglait pas à longueur de nuit, on se mettait à économiser pour acheter des choses, à en vendre d'autres au plus proche marché, à s'installer et à ne plus taper sur les tribus des alentours aussi souvent qu'avant. Et au marché, on pouvait acheter des choses jamais vues – des tissus de couleur, des fruits exotiques, des livres. Avant peu, on vivrait à la dumiie, *parce que l'existence en était rendue meilleure*. Oh, on répétait sans arrêt que la vie était plus belle dans le temps, avant toutes ces histoires d'argent et de paix, qu'on s'amusait davantage lorsque les gens se chargeaient de leurs armes chaque soir pour aller rigoler à leur manière – mais personne ne tenait réellement à revenir à cette époque-là.

— L'impérialisme économique ! avait dit un jour Forficule, en saisissant une poignée de pièces. Une idée extraordinaire. Tellement habile et tellement simple. Une fois qu'on l'a lancée, elle fonctionne toute seule. C'est l'Empereur qui garantit que vous pourrez acheter des choses avec votre argent, voyez-vous. Chaque fois que quelqu'un donne ou accepte une de ces pièces, c'est comme un petit soldat qui défend l'Empire. Etonnant !

Personne n'avait compris un mot de ce qu'il racontait, mais ils saisissaient bien que c'était une pensée importante.

Enfin, sur un des côtés de la ville grouillante d'activité se trouvait une petite zone fortifiée, de la taille d'un village.

C'était Uzure. L'Uzure des origines. Le petit village d'où étaient venus les Dumiis. Personne ne savait vraiment comment ni pourquoi le Destin avait choisi cette petite tribu parmi tant d'autres, pour la remonter comme un énorme élastique et l'expédier à la conquête du monde. Plus personne ne visitait la vieille Uzure, désormais. On ne tarderait probablement plus à l'abattre pour faire de la place à de nouvelles statues.

Snibril ne visita l'ancienne Uzure que beaucoup plus tard. Il découvrit les remparts de la ville, s'étendant de part et d'autre. Il pouvait aussi distinguer le reflet des armures sur les chemins

de ronde, tandis que les sentinelles montaient placidement la garde. Tout paraissait paisible, comme si le grand Découdre n'avait jamais existé.

Caréus retira son casque pour lui donner en douce un petit coup de polissage.

— On risque d'avoir des problèmes si on fait entrer les Fulgurogues, chuchota-t-il à l'adresse de Snibril.

— Ce n'est pas un risque, mais une certitude, admit Snibril.

— Bon, on va donc dresser le camp au-dehors, pour l'instant. Vous feriez mieux de m'accompagner.

Snibril inspecta les murailles.

— Tout est si calme, si paisible, dit-il. Je croyais tomber en pleine guerre ! Pourquoi vous a-t-on rappelés ?

— Je suis ici pour le découvrir, déclara Caréus.

Il cracha dans sa paume et entreprit de lisser ses cheveux.

— Quelque chose ne tourne pas rond, ajouta-t-il. Vous savez, ce don que vous avez pour sentir une attaque imminente du grand Découdre ?

— Oui.

— Moi, c'est pareil, pour les ennuis. On va en avoir sous peu. Je sens ça qui menace. Allez, venez.

Snibril descendait les rues à cheval, derrière le sergent. Tout paraissait normal. Enfin, tout correspondait à ce qu'il estimait que les choses devaient être quand tout était normal. L'endroit ressemblait à Trégon Marus, en plus grand. En beaucoup plus grand. Il essayait de ne pas se laisser distancer dans la foule qui emplissait les rues, et feignait de trouver tout cela banal.

Chaque fois qu'il avait pensé à Uzure, il l'avait imaginée nimbée d'une sorte de halo. Ça venait de la façon dont les gens en parlaient. Il avait imaginé Uzure sous la forme de mille lieux étranges, mais jamais rien d'aussi simple : une ville ordinaire, à plus grande échelle, avec davantage de gens et de statues.

Caréus le conduisit à une caserne située juste aux abords de la cité impériale, et ils finirent par se retrouver devant une table en plein air, où un petit Dumii maigrichon était assis derrière une pile de paperasses. Des estafettes venaient prendre sans

cesse des papiers sur la table, mais d'autres en apportaient systématiquement de nouveau. L'homme semblait éreinté.

— Oui ? s'enquit-il.

— Je suis... commença le sergent.

— Ça n'est plus possible, les gens entrent ici comme dans un moulin. Je suppose que vous n'avez pas de papiers, vous non plus ? Si ? Eh non, bien sûr. (Le petit homme remua sa paperasse avec une mine agacée.) On me demande de rester à jour, comment voulez-vous que je reste à jour, vous croyez que c'est comme ça qu'on dirige une armée ? Bon, alors, votre nom, votre grade. Le nom, le grade ?

Le sergent leva la main. Un instant, Snibril crut qu'il allait frapper le maigrichon, mais le geste se changea en salut.

— Sergent Caréus, Quinzième Légion, annonça-t-il. Nous sommes cantonnés en dehors de la ville, les survivants du moins. Vous comprenez ce que je veux dire ? Je demande la permission d'entrer dans la caserne. Nous avons livré bataille...

— Quinzième Légion, Quinzième Légion... répéta le maigrichon en fouillant dans sa paperasse.

— Nous avons reçu l'ordre de revenir, insista Caréus. Une estafette est venue nous voir. Rentrez tout de suite à Uzure. Nous avons dû nous battre sur la plus grande partie du...

— De nombreux changements sont intervenus, annonça le trieur de paperasse.

Le ton de sa voix fit naître chez Snibril une sensation proche de celle qui annonçait l'approche du grand Découdre.

— Quel genre de changements ? demanda-t-il vivement.

L'homme leva la tête vers lui.

— Qui est-ce ? s'enquit-il avec un air soupçonneux. Il m'a l'air un peu... indigène.

— Ecoutez, expliqua patiemment Caréus. Si nous sommes revenus de si loin, c'est que...

— Ah oui, cette histoire de grand Découdre, répondit le maigrichon. Tout est réglé. On a signé un traité.

— Un traité ? Avec le grand Découdre ? s'exclama Snibril.

— Un traité de paix avec les moizes, évidemment. Mais vous n'êtes donc au courant de rien ?

Snibril ouvrit la bouche. Caréus l'empoigna par le bras.

— Oh, dit-il à haute et intelligible voix. Ah bon ? Mais c'est parfait, tout ça. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Allons, venez, Snibril.

— Mais... !

— Je suis sûr que ce monsieur a des choses très importantes à faire avec tous ses papiers, insista le sergent.

— Mais pourquoi avez-vous agi ainsi ? s'étonna Snibril dès que le sergent lui eut fait quitter les lieux.

— Parce que si on veut apprendre quelque chose, on y arrivera pas en forçant ce clerc à bouffer tous ses papelards, expliqua Caréus. On va fureter un brin, se faire une idée de la situation, découvrir ce qui se passe... et à *ce moment-là*, oui, peut-être qu'on pourra revenir lui faire bouffer tous ses papelards.

— Je n'ai pas vu beaucoup d'autres soldats ! fit Snibril.

— Quelques gardes, c'est tout, acquiesça Caréus tandis qu'ils sortaient précipitamment.

— Les autres légions ne sont probablement pas encore rentrées.

— Vous êtes sûr qu'elles arriveront un jour ?

— Comment ça ?

— Nous avons croisé votre route et celle des tout p'tits. Si ça avait pas été le cas, je crois pas que nous serions arrivés jusqu'ici, expliqua Caréus, la mine sombre.

— Vous voulez dire que... nous sommes les seuls ?

— Ça se pourrait bien.

Et nous comptons moins d'un millier d'hommes, se dit Snibril. Comment peut-on signer un traité de paix avec les moizes ? Il n'y a que la destruction qui les intéresse. Pourquoi seraient-ils venus ici signer des traités ?

L'armée établit son cantonnement sous les poils. Comme le déclara un Fulgurogne, c'était difficile de se sentir en confiance quand on était cerné par l'ennemi, surtout quand il était du même côté que vous. Mais il le dit quand même en souriant.

C'est alors que plusieurs groupes ramassaient dans les poils du bois pour le feu qu'ils découvrirent les pones.

Il y en avait une douzaine. Grâce à leur taille énorme, les pones n'avaient aucune difficulté à se cacher sur le Tapis. On croit toujours que ce sont les petits objets qui se cachent le plus aisément. Mais dissimuler des objets qui sont trop gros pour qu'on les remarque est presque aussi facile. Les pones ressemblaient à des buttes, sauf qu'elles broutaient et qu'elles laissaient échapper des rots sporadiques. Elles tournèrent collectivement la tête pour regarder leurs découvreurs, laissèrent échapper un rot et détournèrent la tête.

On aurait dit qu'elles avaient reçu pour consigne d'attendre quelqu'un.

*Apothicaire*, proclamait la pancarte en devanture de la boutique. Ce qui signifiait que le propriétaire était une espèce de pharmacien primitif qui vous fournirait herbes et autres remèdes jusqu'à ce que vous vous rétablissiez... ou, du moins, que votre état cesse d'empirer.

L'apothicaire se nommait Biglehouette. Il chantonnait tout seul en œuvrant au fond de son arrière-boutique. Il venait de découvrir une toute nouvelle peluche bleue, qu'il était en train de réduire à l'état de poudre. Elle était sûrement bonne à quelque chose. Il devrait la tester sur les gens jusqu'à ce qu'il découvre à quoi.

Une main se posa sur son épaule.

— Hmmm ? fit-il.

Il se retourna. Il regarda par-dessus ses besicles, constituées de deux rondelles de vernis soigneusement poli.

— Forficule ! s'exclama-t-il.

— Baisse la voix ! Nous sommes passés par-derrière.

— Ma parole, ça ne me surprend pas de ta part. Ne te fais pas de soûci, il n'y a personne dans la boutique.

Son regard se posa derrière Forficule sur Glurk, Fléau et Brocando.

— Ma parole, répéta-t-il. Après tout ce temps... Enfin... Bienvenue. Cette maison est la tienne. (Son front se plissa soudain et il parut troublé.) Uniquement dans un sens métaphorique, bien entendu, parce que, bien que j'admire ta démarche franche, et même ton attitude volontaire, je n'irai pas



jusqu'à te céder ma maison pour de bon, après tout, c'est la seule que je possède, et donc cette formule t'est adressée, comment dire ? de façon assez gratuite...

Biglehouette avait, à l'évidence, du mal à conclure sa phrase. Glurk frappa sur l'épaule de Forficule.

— Lui aussi, c'est un philosophe, non ?

— Tu t'en es aperçu, hein ? répondit Forficule. Euh... Biglehouette... Je te remercie.

L'apothicaire abandonna la lutte et sourit.

— Nous avons besoin de nourriture, expliqua Forficule. Et surtout...

— ... d'informations, compléta Fléau. Que se passe-t-il, ici ?

— Par quoi préférez-vous commencer ? s'enquit Biglehouette.

— Par la nourriture, trancha Glurk.

Les autres le foudroyèrent du regard.

— Ben... Je croyais qu'il me regardait quand il a posé la question, expliqua Glurk.

— Faites comme chez vous, lança Biglehouette. Enfin, évidemment, quand je dis comme chez vous, je ne veux pas littéralement dire...

— Oui, oui, merci beaucoup, coupa Forficule.

Biglehouette fourragea dans un placard. Glurk contempla les fioles et les pots qui encombraient l'arrière-boutique. Dans certaines fioles, des choses lui rendirent son regard.

— Biglehouette et moi avons été à l'école ensemble, expliqua Forficule. Et puis Biglehouette a décidé qu'il allait étudier le Tapis. Sa composition. Les propriétés des différents poils. Les animaux rares et bizarres. Tout ça, quoi.

— Et Forficule a décidé, lui, d'étudier les gens, compléta Biglehouette en émergeant avec une miche de pain et un peu de beurre. Et on l'a condamné à mort pour avoir traité le dernier Empereur de... de... C'était quoi, au fait ?

— Bah, il le méritait bien, répondit Forficule. Il me refusait l'argent nécessaire à l'entretien de la Bibliothèque. Tous les livres tombaient en poussière. C'était mon travail, je devais la préserver. C'est la *connaissance*. Il m'a répondu qu'on n'avait pas besoin d'un tas de vieux bouquins, qu'on savait tout ce qu'il

y avait à savoir. J'essayais simplement de lui faire comprendre qu'une civilisation a besoin de livres si les échanges d'opinions doivent continuer à être raisonnés et étayés par les faits.

— J'essayais de me souvenir de quoi tu l'as traité.

— De sybarite ignorant, plus borné qu'une tourte.

— Ça semble plutôt sévère de condamner quelqu'un à mort pour ça, jugea Glurk en posant la miche sur son assiette.

Il n'arrêtait pas de se retourner pour jeter un coup d'œil à la jarre dans son dos. Elle contenait une créature velue.

— En fait, c'est pour ses excuses qu'on l'a condamné à mort, précisa Biglehouette.

— Comment peut-on condamner quelqu'un à mort pour avoir présenté ses excuses ?

— Il a dit qu'il regrettait ses paroles, parce que, après réflexion, il reconnaissait que l'Empereur était exactement aussi borné qu'une tourte, continua Biglehouette. Certes, il avait pris ses jambes à son cou pour le dire.

— On appelle ça une démarche philosophique, se rengorgea Forficule.

— Vous avez insulté l'Empereur ? intervint Brocando. Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Je ne pouvais pas deviner que vous étiez une célébrité.

— Et psychologue, en plus. Le père de Targon était la honte de l'Empire, renchérit Fléau.

— Où t'es-tu caché tout ce temps ? demanda Biglehouette, en approchant une chaise. Bien sûr, quand je dis *caché*, je ne sous-entends...

— Oh, dans un petit coin dont personne n'a entendu parler, répondit Forficule.

— Ça vous dérange si j'oriente ce pot dans l'autre sens ? demanda Glurk. Je n'aime pas qu'on me regarde quand je mange.

— Que se passe-t-il à Uzure ? coupa Fléau. Il n'y a presque plus de gardes aux portes. C'est un scandale. Les gens ne savent donc pas ce qui se passe ? L'Empire est attaqué. Mon Empire !

— Si personne ne mange ce bout de fromage, passez-le donc par ici, suggéra Glurk.

— On est au courant, répondit Biglechouette. Mais l'Empereur affirme qu'Uzure ne risque absolument rien. Ses nouveaux conseillers en sont certains, apparemment.

— Des conseillers ? demanda Forficule.

Ce mot pesait comme un bloc de gravier.

— Vous n'auriez pas des cornichons qui traînent quelque part ? s'enquit Glurk.

— Des conseillers, répéta Fléau. Et est-ce que quelqu'un les a... vus, ces conseillers ?

— Je ne crois pas, répondit Biglechouette. J'ai entendu dire que le général Vagérus avait été cassé pour avoir rappelé les légions. L'Empereur a jugé qu'il créait sans raison un climat d'inquiétude. Et les gardes qui entourent le palais ne laissent entrer personne.

— Et les concombres, il en reste ?

— Ils opèrent toujours ainsi, conclut Fléau. Vous le savez. De l'intérieur. Comme à Périlleuse. Et sur la Terre de la Grand-Porte.

— Qui ça ? Les concombres ? s'étonna Glurk.

— Oui, mais pas à Uzure, s'indigna Forficule. Pas ici. Je ne peux pas y croire. Pas en plein cœur. Enfin, quand même pas ?

— Qui penserait à regarder au centre ? fit observer Fléau.

— D'ailleurs, je n'aurais jamais cru en trouver à Périlleuse, ajouta Brocando.

— Dites... On parle toujours de concombres ?

— D'accord, mais pas... A Uzure, s'entêta Forficule.

— Tu n'y crois pas ? J'aurais dit la même chose pour Périlleuse, rappela Brocando.

— Vous ne parlez plus de concombres, là ? supputa Glurk.

— Que faut-il faire ? demanda Forficule.

— Les tailler en rondelles ! rugit Glurk en brandissant un concombre.

Fléau posa la main sur son épée.

— Oui, dit-il. Je savais que ça arriverait. Uzure a été une grande ville. Nous avons combattu pour certaines choses. Et quand nous les avons obtenues... Nous nous sommes endormis sur nos lauriers. Terminés les efforts. Oublié notre orgueil. Envolée notre rectitude. Rien que de jeunes Empereurs

grassouillets et des courtisans bornés. Eh bien, plus question que ça continue. Pas à Uzure. Allons-y.

Il se leva.

— Oh non, l'arrêta Forficule. Qu'as-tu l'intention de faire ? Foncer sur le palais en agitant ton épée et en tuant tous les moizes que tu verras ?

Brocando se mit debout à son tour.

— Excellente suggestion, dit-il. Un plan impeccable. Je suis bien content qu'on ait réglé cet aspect des choses. Allons...

— Mais c'est idiot ! s'écria Forficule. Ce n'est pas un plan ! Dis-leur, Glurk. Tu es un homme sensé.

— Oui, c'est idiot, confirma Glurk.

— On va d'abord terminer notre collation, décréta Glurk. On attaquera le palais ensuite. C'est pas bon, d'attaquer le ventre vide.

— Déments ! se désola Forficule.

— Ecoutez, lança Fléau en se levant de table. Vous savez ce *qu'elle* a dit. Rien n'est trop petit pour faire la différence. Une seule personne à l'instant propice.

— Nous sommes trois, compléta Brocando.

— C'est encore mieux !

— Oh, bon sang de poil ! Je suppose qu'il vaut mieux que je vous accompagne, soupira Forficule. Ne serait-ce que pour m'assurer que vous ne faites pas de bêtises.

— Je peux venir aussi ? demanda Biglechouette.

— Tu vois ? triompha Fléau. Imagine les changements que cinq personnes vont opérer. Si nous nous trompons, ça importera peu. Mais si nous ne nous trompons pas... que peut-on faire d'autre ? Courir dans tous les sens ? S'égosiller ? Tenter de lever une armée ? Réglons donc le problème tout de suite.

— Cela dit, les murailles du palais sont trop hautes. Et très épaisses, fit observer Forficule.

— Personne ne pourrait arrêter une pone qui a décidé d'aller quelque part, répondit Fléau. Ni m'arrêter, moi !

— Je m'étais toujours posé la question, marmonna Brocando, dans le soudain silence. J'ai la réponse, maintenant.

— Quelle réponse, bon sang de poil ? demanda Forficule, complètement perturbé.

— Comment les Dumiis ont conquis le Tapis, répliqua le roi. C'était parce qu'une fois de temps en temps, ils raisonnaient comme ça.

Au bout de quelques instants, Glurk posa sa question.

— Et pour entrer dans la ville, quelqu'un a une suggestion ?

Snibril faisait des découvertes, lui aussi. Il découvrait la puissance des sergents.

Caréus avait déniché les cuisines du palais, parce que les sergents connaissent toujours le chemin des cuisines. C'était une longue pièce basse de plafond, flanquée d'une demi-douzaine de cheminées et coiffée d'un plafond noirci de suie.

Là, il avait trouvé le chef des cuisiniers, un vieil ami à lui.

— Voilà Bouffu, dit-il en présentant à Snibril un énorme gaillard rougeaud, manchot, avec une cicatrice en travers du nez et un bandeau sur l'œil. Il était dans l'armée, avec moi.

— Et il était sergent, lui aussi ?

— Exact, répondit Bouffu avec un sourire.

Même sa cicatrice semblait sourire. Quand il contourna la table, Snibril constata qu'il avait une jambe de bois.

— J'ai vu le feu au cours de dizaines de campagnes, expliqua Bouffu en suivant son regard. Et puis un jour, Caréus, ici présent, m'a ramassé et m'a transporté à l'arrière des lignes, pour me mettre en sécurité, et il m'a dit : *Bouffu, mon p'tit gars, t'aurais intérêt à prendre ta retraite tant qu'il reste encore de toi une quantité suffisante pour être renvoyée dans ses foyers.* Content de te revoir, mon vieux.

— Il s'en passe de drôles, Bouffu, dit le sergent.

— Y a pas de doute. On a saqué les grosses légumes à tour de bras. Personne a vu l'Empereur depuis quinze jours. Il reste claquemuré dans ses appartements. On lui monte tous ses repas.

— Et ces conseillers, demanda Snibril. Que pouvez-vous nous en dire ?

— Personne les a vus, avoua Bouffu en se grattant le dos avec une écumoire. Mais j'ai-z-été là-haut une fois, avec un plateau, et ça sent...

— Le moize ? demanda Snibril.

Plusieurs marmitons s'étaient rapprochés et écoutaient la conversation avec intérêt. Ils avaient tous un air de parenté avec Bouffu. Ils n'étaient qu'une demi-douzaine, mais ils possédaient tout juste assez de jambes et de bras pour quatre personnes au total. Et tous arboraient tant de cicatrices qu'on aurait pu jouer au morpion sur leur figure.

— Exact, confirma Bouffu. Et j'ai-z-été assez souvent au contact des moizes pour savoir ce que je sens. On aime pas ça. Mais on est qu'une poignée. On aurait quelques gars avec nous...

Caréus et Snibril échangèrent un regard.

— Ils sont en place, à l'intérieur du palais, constata Snibril.

Il jeta un coup d'œil circulaire sur les marmitons. C'étaient de très solides gaillards.

— Vous étiez tous sergents, non ? demanda-t-il. Ça se devine.

— Ben, vous comprenez, expliqua Bouffu, on apprend la débrouille, quand on sergente. Comme qui dirait, lorsqu'on part en sa retraite, on s'assure qu'on se récupérera un boulot bien pépère. Au chaud toute la journée. Des repas réguliers. Les vieux sergents, ça fait son trou partout.

— Alors, tous... commença Snibril.

Il regarda l'ombre à l'extrémité de la cuisine enfumée.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Qui ça ?

Les sergents se retournèrent.

Snibril hésita.

— Il y avait une femme, là-bas, marmonna-t-il. Vêtue de blanc. Avec un animal tout blanc à ses côtés et elle disait...

Il s'interrompit.

— Y a jamais de femme en cuisine, protesta Bouffu. Pour la bonne raison que les femmes sont pas très douées pour sergenter.

Snibril s'ébroua. Il se dit qu'il avait dû rêver. Il avait eu des journées chargées...

— Sergent Caréus, pouvez-vous aller chercher l'armée ? demanda-t-il.

— Pour attaquer Uzure ?

— Pour la défendre.  
— On va se battre contre qui ?  
— Le temps que vous soyez de retour, j'espère bien avoir trouvé un ennemi, dit Snibril. Vous, les cuisiniers, vous êtes armés ?

Bouffu sourit. Il empoigna un grand hachoir qui reposait sur une longue table en bois, le balança au bout de son bras unique et l'abattit sur un billot. Le billot fut fendu en deux.

— Qui ça, nous ? demanda-t-il.

Les gardes à la porte du palais étaient déjà nerveux. Leur tâche ne leur plaisait guère. Mais les ordres sont les ordres, même quand on ne sait pas qui les donne exactement. Enfin, ça se passe comme ça, quand on est dumii. Si on n'obéit plus aux ordres, où va-t-on ?

Et leur nervosité augmenta encore en voyant quatre Vivants drapés de lourds manteaux se présenter devant le portail, en poussant un chariot. Un des gardes s'avança.

— Halte ! lança-t-il.

Son compagnon le poussa du coude.

— C'est des Vivants, fit-il remarquer. Je crois pas qu'on puisse demander à des Vivants de faire halte. Ils doivent avoir une bonne raison pour entrer.

— Exact, répondit un des Vivants.

Le premier garde observa, dubitatif :

— Mais y en a un qui mange un concombre...

— Faut bien que les Vivants mangent, je suppose.

— Et ils sont que quatre. Il devrait y en avoir sept, poursuivit le premier garde.

— On a été malade, expliqua un Vivant.

Un autre Vivant ajouta :

— Bien entendu, quand nous disons *on*, nous ne voulons pas laisser entendre...

Un Vivant lui flanqua un coup dans les côtes. Le premier garde n'avait pas l'intention d'abandonner la partie si facilement.

— J'ai comme l'impression que vous n'êtes pas vraiment des Vivants, accusa-t-il.



Le Vivant qui croquait son concombre se retourna vers lui.

— On peut le prouver, répliqua-t-il. On va prédire l'avenir.

— Ah oui ?

Le Vivant alla prendre un gourdin sur le chariot.

— Zallez vous faire assommer, poursuivit Glurk.

— Pas trop fort, conseilla Fléau en rejetant son capuchon en arrière. Il ne représente qu'une gêne. Ce n'est pas un ennemi.

Glurk matraqua le garde avec toute l'amabilité possible. Le deuxième garde entreprit de tirer son épée et d'ouvrir la bouche pour donner l'alerte, mais il sentit un objet pointu lui chatouiller le dos.

— Laisse tomber ton épée, ordonna Forficule.

— En employant l'expression *laisser tomber*, on veut effectivement vous demander de lâcher l'épée pour qu'elle suive une trajectoire verticale orientée vers le bas, précisa Biglehouette en trépignant sur place. Oh, qu'est-ce que je m'amuse !

Bouffu toqua à une énorme porte ouvragée. Derrière lui, deux cuisiniers poussaient un chariot. Il était de taille respectable ; une nappe blanche le drapait sur tous les côtés.

Au bout de quelques instants, un serviteur vint ouvrir la porte.

— Le souper, fit Bouffu. Je fais entrer ?

— Oh. Le cuisinier. Très bien, répondit le serviteur.

On poussa le chariot à l'intérieur. Deux gardes étaient assis sur un banc dans cette nouvelle pièce. Ils n'avaient pas précisément l'air de s'amuser.

Au-delà se dressait une nouvelle porte. Le serviteur l'ouvrit.

Derrière s'étendait une deuxième pièce. Elle était vide. Une autre porte fermée occupait le mur d'en face.

— Laissez ça là, ordonna le serviteur. Et disparaissez.

— Ouais, ouais, dit Bouffu.

Les cuisiniers poussèrent le chariot dans la deuxième salle. Puis ils la quittèrent docilement. Le serviteur referma la porte intérieure.

— Vous vous demandez jamais ce qui se passe ensuite ? demanda Bouffu.

— M'interroger sur les affaires de l'Empereur n'entre pas dans mes attributions, repartit le serviteur avec hauteur, et certes pas en compagnie d'un cuisinier.

— En réalité, poursuivit Bouffu en retirant sa haute toque de chef, chuis sergent. Vous, les p'tits gars... garde à vous !

Les deux gardes se mirent au garde-à-vous, avant même de comprendre ce qu'ils étaient en train de faire. De nouveaux cuisiniers firent irruption dans la pièce. Chacun tenait à la main un objet tranchant.

— C'est une... commença à dire le serviteur.

Soudain, il réalisa qu'il se trouvait dans une pièce occupée par une demi-douzaine de gaillards armés, qui n'étaient sans doute pas très disposés à se laisser houspiller.

— ... violation des ordres reçus, acheva-t-il.

— Nous avons apporté la nourriture là-dedans. C'était ça, nos ordres, expliqua Bouffu. (Il s'approcha de la porte en claudiquant et colla son oreille unique contre le panneau.) Maintenant, on va attendre la suite des événements.

La longue nappe constituait une sorte de tente mobile.

Il entendit la porte se refermer derrière lui. Au bout d'une minute ou deux, une autre porte s'ouvrit.

Il flaira l'odeur des moizes. A vrai dire, ce n'était pas un relent particulièrement désagréable : ils sentaient comme un manteau de fourrure qu'on aurait trop longtemps oublié de broser.

Le chariot se mit à avancer. La porte se referma, derrière lui cette fois-ci, d'une façon qu'il trouva très définitive.

Les effluves de moizes étaient suffocants. C'est alors seulement qu'il entendit les voix.

— Votre dîner, Sire.

Une voix de moize.

— J'ai pas faim !

Une voix humaine, mais geignarde, d'une façon qui laissait imaginer que son possesseur, quand il était petit, avait reçu trop de bonbons et pas assez de fessées. Ce genre de voix a l'habitude, lorsqu'on lui présente la mie, que la croûte ait été soigneusement retirée.

— Sire doit manger (la voix moize). Sinon il ne restera rien de Sire.

— Que se passe-t-il au-dehors ? Pourquoi refusez-vous de me dire ce qui se passe au-dehors ? Pourquoi est-ce que personne n'obéit quand je parle ?

Snibril crut entendre taper du pied. Il n'avait jamais pensé que les gens faisaient ça ailleurs que dans les histoires.

— La guerre civile fait rage. (Une autre voix de moize.) Vos ennemis nous cernent. Nous seuls pouvons vous protéger. Il faut nous laisser faire, Sire.

— Déchaînez contre eux le grand Découdre !

C'était l'Empereur, comprit Snibril, horrifié. Il n'y a que les gens bien élevés pour être aussi mal élevés.

— Bientôt, bientôt, comme nous l'avons fait à Périlleuse (une troisième voix moize). D'ici là, nos gens se battent farouchement pour vous. Nous devons peut-être invoquer le grand Découdre, le temps venu.

— Je suis entouré d'ennemis ! geignit l'Empereur.

— Oui, oui, répondit une voix moize, comme on s'adresse à un bébé.

— Et tout le monde doit m'obéir !

— Mais oui, mais oui. Dans les limites du raisonnable.

— Vous savez ce qui arrive à mes ennemis, reprit l'Empereur. Ils sont bannis très loin d'ici. Dans un endroit abominable !

Il n'était pas si abominable que ça, notre village, se dit Snibril. Forficule racontait qu'il offrait tous les réconforts d'un foyer. Et moi qui me figurais que l'Empereur devait être un personnage très noble !

— Maintenant, j'ai faim. Vous avez fini de goûter mes plats ?

— Pas tout à fait, Sire.

— Mais il ne reste presque plus rien !

— Les risques de poison subsistent jusqu'à la dernière bouchée.

Snibril discerna que le propriétaire moize de cette voix s'exprimait la bouche pleine.

— Oui. Oui, bien entendu, vous avez tout à fait raison, répondit l'Empereur, mal assuré. Je n'ai jamais eu confiance en

ces cuisiniers. Il leur manque beaucoup trop d'abattis. Mais quand même... une croûte, peut-être ?

— Mais très certainement, Sire. Et je pense que nous pouvons avoir confiance dans un peu de cette sauce.

Nous avons fait tout ce chemin pour défendre ça ? se dit Snibril.

Et il se demanda aussi : qu'en penserait Fléau ? Il me dirait : c'est l'Empereur, quoi qu'il puisse être par ailleurs. Il faut agir.

Bon, d'accord. Et Forficule, lui ? Il me dirait : regarde bien, observe tout et conduis une action sans précipitation fondée sur les informations collectées.

Donc, je ne serais pas tellement plus avancé.

Brocando, lui, dirait – non, il beuglerait : à l'attaque !

Glurk ne prendrait même pas le temps de beugler.

Très bien. J'espère que Bouffu est toujours derrière la porte.

Fléau jeta un coup d'œil au coin avant de faire signe aux autres.

— Ne prenez pas des allures de conspirateurs, conseilla Forficule. Déplaçons-nous comme si on avait le droit de se trouver ici, et les gardes ne feront même pas attention à nous.

— J'en ai marre de ces simagrées, déclara un Vivant de très petite taille derrière lui. Ce n'est pas comme ça que se conduit un roi.

Fléau se débarrassa de ses robes.

— Je trouve que ces gardes n'ont pas mal pris les choses, tout bien considéré.

— Tout quoi, par exemple ? demanda Glurk.

— Le fait qu'on les ait frappés. J'ai trouvé qu'ils insistaient beaucoup pour qu'on les ligote. Ils n'aimaient pas faire ce qu'on exigeait d'eux.

— Et pourtant, ils le faisaient, fit Brocando. Ils continuaient d'obéir aux ordres. C'est idiot. Où en seraient les Fulgurognes si on s'amusait à obéir tout le temps aux ordres ?

— Ils dirigeraient peut-être le Tapis ! répondit Forficule.

— Ha ! repartit Brocando. Mais l'ennui, quand on obéit aux ordres, c'est que ça tourne à la manie. Et tout dépend de la personne qui les donne.

Ils parvinrent à une nouvelle arche. Il y avait là deux nouveaux gardes. Glurk empoigna son gourdin.

— Non, dit Fléau, Laissez-moi opérer à ma façon, ce coup-ci.

Il s’avança.

— Soldats ! Têêêête... droite ! Présenteeeee... armes ! Très bien, très bien. Venez, vous autres...

Un des soldats parut troublé.

— Nous avons ordre de laisser passer personne, réussit-il à articuler.

— Nous sommes personne, justement, répliqua Fléau. Et je vous ai donné un ordre.

La sentinelle se mit au garde-à-vous.

— Parfaitement, mon général ! A vos ordres !

— Ne vous adressez pas à moi, je ne suis pas ici, répliqua Fléau.

La sentinelle faillit répondre, avant de se raviser et de hocher la tête.

— Excellent élément. Allez, venez.

Biglehouette tapota l’épaule de la sentinelle, en passant.

— Bien entendu, quand nous disons « personne », nous n’employons le terme que de façon figurée ou...

Forficule l’empoigna par le collet.

— Allez, dépêche-toi !

Dans la pièce, quatre moizes fixaient Snibril avec stupeur. Il y avait également un jeune homme, à peu près du même âge que lui, qui, bizarrement, réagit plus vite que les moizes. Le temps de prendre la parole, il avait dépassé l’étape de la stupeur pour aborder la colère. L’Empereur leva une main potelée et constellée de bagues.

— Ce n’est pas un cuisinier ! gémit-il. Il est intégralement présent ! Mais alors, qu’est-ce qu’il fait en ces lieux ?

Snibril lâcha sa lance et l’empoigna par la main.

— Venez avec moi, dit-il, avant d’ajouter : Sire.

Il agita son épée en direction des moizes.

— Nous sommes à quatre contre un, déclara-t-il. Ça signifie que j'ai quatre fois plus de chances de toucher l'un de vous. Qui sait sur lequel des quatre ça tombera ?

Les moizes n'avaient pas bougé. Enfin, l'un d'eux sourit. L'Empereur se débattait pour échapper à la poigne de Snibril.

— Voilà une décision fort avisée, Sire ! dit le moize souriant pour l'encourager.

— Je suis venu vous sauver ! s'indigna Snibril. Ce sont des moizes ! Ils sont en train de détruire l'Empire !

— L'Empire se porte comme un charme, rétorqua l'Empereur avec hauteur.

Snibril en fut estomaqué.

— Mais... et le grand Découdre ?

— Jornariliche et ses gens sont capables de contrôler le grand Découdre, déclara l'Empereur. Il ne s'en prend qu'à mes ennemis. N'est-ce pas ?

— Oui, sire, répondit le nommé Jornariliche.

C'était un moize de haute taille. Il ne ressemble pas à Gormaliche, se dit Snibril. Il a l'air rusé, celui-ci.

— Le grand Découdre frappe partout ! s'exclama Snibril.

— Ce qui prouve que j'ai énormément d'ennemis, en déduisit l'Empereur.

Les moizes avançaient. Brusquement, la méthode fulgurogne de calcul des rapports de forces perdit beaucoup de séduction.

— Lâchez cette épée et libérez-le, exigea Jornariliche. Sinon, nous allons invoquer le grand Découdre.

— Tout de suite ? demanda Snibril.

— Oui !

— A l'instant même ?

— Oui !

— Alors, allez-y.

— Non ! pleurnicha l'Empereur.

Snibril avait la tête parfaitement claire.

— Vous en êtes incapables, dit-il. Ils ne le peuvent pas, Sire. C'est une menace creuse. Ils en sont incapables. Ils ne sont pas différents de moi !

Maintenant qu'il avait eu le temps d'étudier les alentours, il apercevait un trou dans un coin de la grande salle. Des poils étaient coincés sur ses bords.

— Vous êtes venus de la Trame, dit-il. C'était habile. Les Dumiis obéissent aux ordres, il vous suffisait donc d'être au... au centre, à l'endroit d'où partent les ordres. Il vous suffisait de faire peur à... à cet idiot !

La colère fit virer l'Empereur à l'écarlate.

— Je vais vous faire exécut... commença-t-il.

— Oh, la ferme ! coupa Snibril.

Les moizes dégainèrent leur épée et se ruèrent sur lui. Mais se trouver à quatre contre un était en fait un désavantage ; cela signifiait que chacun devait attendre que l'un des trois autres fasse le premier pas.

Il n'y eut pas de feintes, de bottes ni de parades ; on ne voit cela que lorsque les gens se battent à l'épée pour s'amuser. Quand on se bat pour de vrai, on ressemble à deux moulins à vent avec des ailes affûtées. On cherche à infliger de vilaines estafilades à l'autre, pas à épater la galerie.

Snibril recula vers la porte, repoussant les coups de son mieux. Un des moizes cria quelque chose en son langage, et deux nouvelles têtes apparurent au bord du trou.

Snibril flanqua un coup de pied dans la porte.

— Bouffu ! Ouvre !

La porte s'ouvrit à la volée. La pièce de l'autre côté semblait vide et Snibril y entraîna l'Empereur.

Les moizes commirent l'erreur de les y poursuivre. Les cuisiniers étaient embusqués derrière les battants de la porte. Ils firent un pas en avant – une claudication, disons.

Bouffu frappa un moize sur le crâne avec une écumoire.

— Y en a sept, on est quatre, dit-il. C'est pas équilibré. Y en a trois chez nous qu'auront personne à cogner. Chopez-moi tout ça, les p'tits gars !

— Des renforts sortent par un trou dans le sol ! les alerta Snibril, qui s'accrochait toujours à l'Empereur.

— Tant mieux !

— Mais que se passe-t-il ? Pourquoi tout cela ? bafouillait l'Empereur.

Sa colère l'avait quitté, il avait peur et paraissait avoir rajeuni. Snibril faillit le plaindre.

Les cuisiniers furent déçus. La plus grosse partie des moizes détala à toute vitesse vers les appartements de l'Empereur, plongeant en désordre dans le trou, si grande était leur hâte à prendre la fuite.

L'armée culinaire de Bouffu traîna une lourde table à travers la pièce et la renversa sur l'orifice.

Bouffu s'essuya les mains sur son tablier.

— Bien, jugea-t-il. Besogne terminée.

— J'ai bien peur qu'elle ne fasse que commencer, corrigea Snibril. Il pourrait bien y en avoir des milliers là-dessous, en ce moment même...

— Tout le monde doit m'obéir ! hurla l'Empereur. C'est moi qui commande !

Les sergents se retournèrent vers lui.

— Nous devrions protéger l'Empereur, dit l'un d'eux.

— On pourrait le fourrer dans le trou avec tous ses p'tits copains, repartit Bouffu. Ils sauraient le protéger, eux.

Les petits yeux porcins de l'Empereur allèrent de Bouffu à Snibril en passant par la table, avant de reprendre le trajet inverse. Puis il beugla :

— Gardes !

La porte qui donnait sur le passage s'ouvrit bruyamment et des hommes en armes envahirent la pièce.

— Faites emprisonner ces hommes ! hurla l'Empereur.

— Vraiment ? Et pour quel motif ? s'enquit Fléau.

C'est fou la différence qu'une heure peut faire.

Ils firent entrer l'armée dans la ville. Pour couper court à toute explication, ils obtinrent un ordre direct signé de l'Empereur.

Signé de son plein gré, après que Glurk lui eut patiemment expliqué que, s'il ne le signait pas de son plein gré, il allait y avoir du grabuge.

Ensuite, se tint un conseil de guerre.

— J'ai toujours su que ça finirait comme ça, constata Fléau. Dans le temps, on élisait l'Empereur. Et le père de Targon a



rendu la charge héréditaire, pour que son niais de rejeton accède au trône. Personne n'a rien trouvé à redire, ou presque ! C'est aussi lamentable que d'avoir un roi !

— Là, vous dépassez les bornes ! rugit Brocando.

— Je vous demande pardon, vous avez raison. Au moins, les Fulgurognes ont des rois depuis longtemps. Au moins, vous vous débrouillez bien, comme rois.

— Ne commencez pas à vous disputer, intervint Snibril. Nous devrions réfléchir à ce que préparent les moizes.

— Ce qu'ils font toujours, répondit Fléau. Ils attendent le grand Découdre, pour attaquer quand tout le monde sera désorganisé. Mais ici, ils ont un peu perdu patience.

— Nous pourrions avoir la chance d'être épargnés, souligna Biglehouette. Bien entendu, quand j'emploie le mot *chance*...

— Ça finira par arriver un jour, coupa Forficule, morose. (Il agita une carte devant lui.) Le village, Périlleuse et Uzure se situent plus ou moins sur une même ligne.

— Ça veut dire quelque chose ? demanda Snibril.

— Rien de bon, répondit Forficule. Où se trouve l'Empereur ?

— Glurk et les cuisiniers l'ont enfermé à la cuisine, expliqua Fléau. C'est la meilleure solution. On ne peut pas manger et crier en même temps. (Il baissa les yeux sur un bout de papier posé devant lui.) En comptant tous les effectifs dont nous disposons, nous avons moins de quinze cents hommes.

— Un peu moins, en fait, corrigea Forficule. On ne peut pas laisser les femmes, les enfants et les vieillards dans la ville. Souvenez-vous de Trégon Marus. Les bâtiments s'effondrent. Il faudra les évacuer, les mettre en sûreté et veiller sur eux.

— Mais non ! Armez les femmes, suggéra Brocando.

— Ne dites pas de bêtises, contra Fléau. Les femmes ne savent pas se battre.

— Les femmes fulgurognes, si.

— Ah oui ? Contre qui ?

— Contre les hommes fulgurognes.

— L'argument ne manque pas de bon sens, souligna Forficule. Ma grand-mère avait un punch digne d'un lutteur

professionnel. Je crois qu'elle pourrait passer à travers un moize comme un couteau chauffé dans une motte de beurre.

— Je m'y oppose catégoriquement, protesta Fléau. Des femmes qui se battent ? Ce n'est plus de la guerre. C'est une mêlée vulgaire. Non. Je suis sérieux. Je veux que ce soit bien entendu une fois pour toutes, Votre Majesté. Les placer en sécurité, absolument... Mais pas de fantaisies. En plus, elles n'auraient pas la moindre notion de stratégie.

— Très bien, fit Brocando. Parfait. Les femmes ne se battront pas.

Snibril remarqua qu'il avait un sourire bizarre.

— De toute façon, il n'y a pas assez d'armes pour tout le monde, compléta Fléau.

— Mais le palais contient toute une armurerie ! s'exclama Biglehouette.

— Quand nous l'avons ouverte, il ne restait plus qu'une énorme brèche dans le sol, révéla Fléau. Les moizes s'en sont emparés.

— Alors, dans ce cas... commença Brocando.

— Vous allez suggérer que nous attaquions les moizes pour leur reprendre les armes, c'est ça ? coupa Fléau sur un ton glacial.

— Ben...

— Abstenez-vous-en, conclut Fléau. (Il frappa de la paume sur la table.) Ils sont là-bas dehors, dit-il, et ici en dessous. Je le sais. Ils attendent. Quand le grand Découdre aura frappé, ils passeront à l'attaque. C'est comme ça que les choses vont se dérouler. C'est comme ça qu'ils opèrent quand ils ne peuvent trouver de passage pour s'infiltrer à l'intérieur.

Snibril avait écouté toute cette discussion. Quand il prit enfin la parole, il eut l'impression de prononcer un discours déjà préparé. C'étaient les mots qu'il devait prononcer en ce moment.

— Je peux vous aider, annonça-t-il.

Tout le monde le regarda.

— Je perçois l'approche du grand Découdre, poursuivit-il. Je ne suis pas aussi doué que les moizes, mais plus que pas mal d'animaux.

- Exact, confirma le sergent Caréus. J’l’ai vu faire ça.
- Ma foi, ce serait utile, admit Fléau.
- Non, vous n’avez pas compris. Que font les moizes avant que ne frappe le grand Découdre ?
- Comment veux-tu que je le sache ? répondit Fléau. Ils se couchent et ils mettent leurs mains sur les yeux, s’ils ont deux sous de jugeote. Et après, ils attaquent sur-le-champ. (Il parut y réfléchir.) Quand ils s’attendent à trouver leurs ennemis écrasés, ajouta-t-il.
- Snibril opina.
- Vous savez, ça pourrait bien marcher, déclara Forficule. Un homme averti en vaut deux.
- Le silence régna. Puis Brocando intervint :
- Ça veut dire quoi, ça ? Qu’on pourra tenir deux fois plus d’épées ?

## 20

Ils remportèrent la victoire.

Et ce fut, peu ou prou, tout ce que racontèrent les livres d'Histoire, plus tard, quand on eut rebâti la nouvelle Uzure sur les décombres de l'ancienne. Les historiens s'intéressèrent davantage à l'élection au titre de Président de Fléau, que tous jugeaient honnête, brave et complètement dépourvu d'imagination. Les Dumiis avaient la plus grande méfiance pour l'imagination – ils disaient qu'elle rend les gens indignes de confiance.

Les gens qui écrivent l'Histoire n'étaient pas sur les lieux. Ils ne savaient pas comment ça s'était passé.

Ni toutes les autres façons dont ça aurait pu se passer.

D'abord, il y eut la question des armes. Bouffu s'en chargea. Prenez le cas des lances, par exemple. Ficelez un couteau de cuisine au bout d'un bâton, et vous ne verrez pas la différence. Surtout quand vous vous en retrouvez lardé. Et enfoncez une poignée de clous dans un morceau de poil : vous créez un modèle de massue pas snob le moins du monde... On peut cogner sur n'importe qui, avec. Les sergents firent s'aligner tous les hommes et les garçons valides et procédèrent à des démonstrations élémentaires.

Glurk passa beaucoup de temps à les aider. Bouffu décréta qu'il était un sergent-né. Allez savoir ce qu'il entendait par là.

Brocando se vit confier la garde des femmes et des enfants. Snibril crut lui voir un sourire trop large quand il accepta cette tâche. Et Fléau était partout à la fois, à donner des ordres. A dresser des plans. A superviser le travail spécial qu'on exécutait en toute hâte juste au pied des remparts.

Forficule et Biglehouette jouaient à un jeu. Il suffisait de déplacer de petites figurines de soldats sur un plateau composé de carrés. Forficule déclara qu'il y jouait parce qu'il se

concentrait mieux de cette façon, et aussi parce que Biglechouette paraissait gros et qu'il n'était pas très doué.

Snibril se sentit un peu en dehors de tout.

Il finit par retrouver Fléau, penché sur les remparts au-dessus d'une des portes principales, en train de contempler les poils. Il y avait toujours des sentinelles en faction, prêtes à sonner le clairon en cas d'attaque.

— On ne voit rien, signala Snibril. On a envoyé des patrouilles. Elles n'ont rien remarqué.

— Je ne cherchais pas les moizes, répondit Fléau.

— Ah, bon, et que cherchiez-vous, alors ?

— Hmm ? Oh. Personne.

— Une silhouette vêtue de blanc. Je l'ai vue, moi aussi.

— Il faut qu'elle veille pour que les choses se produisent... (Fléau sembla recouvrer sa détermination.) Je n'aime pas ça, dit-il d'un ton vif. C'est trop calme.

— Je préfère que ce soit ainsi plutôt que trop bruyant.

— Comment va ta tête ?

— Je ne sens rien.

— C'est sûr ?

— En pleine forme.

— Ah bon.

Fléau contempla les défenses spéciales. Tous ceux qu'on avait pu réunir y avaient œuvré, creusant des tranchées dans la poussière, qu'ils amassaient ensuite en une murette. Depuis les poils, on ne pouvait rien voir.

— Ce n'était que cela, Uzure, jadis, dit Fléau. Un fossé et un mur. Et des ennemis tout autour.

— Glurk pense que les moizes sont tous partis. Ils ont dû nous entendre. Mais pourquoi nous attaquent-ils, d'ailleurs ?

— Il faut bien que chacun s'occupe, répondit Fléau, morose.

— Regardez. Tout le monde est prêt. Enfin, aussi prêt qu'on le sera jamais. On a barricadé tous les orifices ! Que va-t-il se passer ? Vous avez jeté l'Empereur en prison ? Et après ?

— Tu crois qu'il y aura un après ?

— Il y a toujours un après, répliqua Snibril. Glurk m'a dit que Culaïna vous l'avait expliqué. Le but recherché est d'atteindre l'après qu'on souhaite.

Il se gratta l'occiput. Il sentait une démangeaison derrière l'oreille.

— Il y a des limites au temps pendant lequel nous pouvons rester prêts, fit observer Fléau.

Snibril se frotta à nouveau l'oreille.

— Fléau... !

— En supposant que nous soyons prêts. Après ce que tu avais raconté, je pensais que les Vivants nous prêteraient main-forte, mais ils se sont sauvés, tout simplement...

— Fléau... !

Fléau se retourna.

— Tu te sens bien ?

Snibril avait l'impression que l'on poussait ses deux oreilles vers le milieu de sa tête.

— Le grand Découdre ? demanda Fléau.

Snibril hocha la tête, et même ce mouvement était douloureux.

— Il nous reste combien de temps ?

Snibril tendit une main, tous les doigts tendus. Fléau se dirigea jusqu'à la sentinelle la plus proche sur le rempart et s'empara de son clairon. De la poussière sortit de l'embouchure lorsqu'il en sonna.

C'est drôle. Quand on a établi un signal d'alerte, que les gens le connaissent depuis des éternités et que le signal retentit pour la première fois... les gens ne réagissent pas comme ils le devraient. Ils vont, ils viennent en maugréant des choses comme *Y a quelqu'un qui s'amuse avec le signal d'alerte ? ou Mais qui c'est qui fait sonner le signal d'alerte ? C'est expressément réservé aux cas d'alerte !*

Ce qui se passa effectivement ici. En baissant les yeux, Fléau vit les rues remplies de gens intrigués, et il poussa un grognement.

— Ça commence ! hurla-t-il. Ça y est !

Un Dumii leva la main, mal assuré.

— Encore un exercice ? demanda-t-il.

Il y avait eu beaucoup d'exercices, ces derniers jours.

— Non !

— Oh. D'accord.

Un instant plus tard, l'air s'emplit d'ordres qu'on criait.

Snibril tomba un genou en terre tandis qu'Uzure se vidait autour de lui.

— ... escadron trois ! Grand-Place ! Et tenez-vous à l'écart des bâtiments !...

— ... les pansements, les pansements, qui c'est qui a les pansements ?...

— ... et n'oubliez pas, ils peuvent également arriver par en dessous !...

Tout ce que souhaitait Snibril, c'était de se trouver un trou et de s'y enfermer. Il avait l'impression d'avoir la tête complètement aplatie.

— ... Bien, faites aligner les pones !...

Mais il pouvait encore s'éloigner. En titubant, ignoré de tous, il faillit dégringoler de l'échelle qui menait au pied des remparts et retrouva à tâtons le chemin de la barre à laquelle il avait attaché Roland. Il se hissa sur le dos du cheval et rejoignit le flot de personnes qui abandonnaient Uzure.

A leur tour, les animaux commencèrent à ressentir les effets du grand Découdre. Les pones, qui se trouvaient déjà en dehors de la ville, se mirent à barrir. Les chevaux hennissaient, et plusieurs s'emballèrent et gagnèrent les poils qui longeaient les fortifications. Chats et chiens couraient entre les jambes des gens.

Ils cherchent à s'enfuir, songea mollement Snibril.

Les maisons se mirent à trembler, très doucement.

Puis, sans encore faire de bruit, les poils qui s'élevaient au-dessus de la ville commencèrent à se ployer.

Et là, les craquements débutèrent – longs, prolongés, tandis que des milliers de poils étaient pressés vers le sol sous un poids prodigieux.

C'est juste au-dessus de nous, songea Snibril.

Les gens qui quittaient Uzure n'avaient pas besoin d'autre encouragement. Les poils qui couvraient la ville se rapprochèrent, gémissant et craquant sous la pression qui les écrasait.

Nous n'arriverons jamais à tout faire évacuer à temps...

Roland trotta sous l'arche de la porte.

Les murailles s'effondrèrent. Le sol frissonna comme la peau d'un animal, renversant les maisons. Uzure commença à crouler sur elle-même.

Les oreilles de Snibril se débouchèrent. Le soulagement faillit lui faire monter les larmes aux yeux.

Il reporta son regard vers la ville. Les murailles chutaient encore, tandis que le Tapis pliait sous le poids du grand Découdre, mais presque tout le monde avait réussi à quitter la cité.

Quelques soldats jaillirent par la grand-porte au moment où elle s'abattait.

Juste au-dessus de nous, se répéta Snibril. Comme si quelque chose voulait nous tuer. Mais Forficule attribue le grand Découdre à une sorte de phénomène naturel que nous ne comprenons pas. Est-ce qu'on doit vraiment préférer ça ? Des milliers d'entre nous, tués par un phénomène *qui ne soupçonne même pas notre existence* ?

Il y avait encore quelques personnes visibles en dehors des remparts d'Uzure, et rien n'aurait réussi à dissimuler les pones.

Il regarda les poils autour de la ville.

Qui crachèrent des moizes. Il eut le temps de faire volter Roland et de galoper en direction de la ville.

La tête de Fléau apparut au moment où Roland sautait la tranchée ouverte dans la poussière.

— Ils sont des milliers !

— Attendez qu'ils approchent, ordonna Fléau.

Moizes et snargues continuaient à débouler dans la clairière.

Snibril jeta un coup d'œil dans la tranchée. En cet endroit, la plupart des défenseurs étaient des archers dumiis. Calmement étendus par terre, ils observaient la muraille noire qui progressait vers eux.

— Ils ne sont donc pas assez près ?

— Pas encore, répondit Fléau. Sergent Caréus... donnez le signal de se préparer.

— Oui, mon général !

Snibril pouvait maintenant distinguer les créatures individuellement.



Fléau se gratta le menton.

— Pas encore, dit-il. Pas encore. La première volée est la plus... importante.

Une lueur parut sur le monticule de poussière derrière eux. Snibril et Fléau se tournèrent pour voir une forme blanche qui considérait la charge de la horde avec un regard intense. Puis elle disparut.

— Sergent Caréus ? fit Fléau d'une voix calme.

— Mon général ?

— Le moment est *maintenant* !

Le sergent Caréus renversa la tête en arrière et afficha un large sourire.

— Oui, mon général ! Première escouade... Attendez, attendez... Premièèèère escouade... feu ! Première escouade, repli ! Deuxièèèème escouade... feu ! Première escouade, rechargez ! Première escouade, en avant ! Premièèèère escouade... feu...

Peu de gens avaient vu les archers dumiis en action... Ou plutôt si ; ils avaient été nombreux. Mais comme les flèches se dirigeaient vers eux, ils n'avaient jamais eu le loisir de prendre des notes détaillées. Leur technique consistait simplement à diriger des volées constantes de flèches en direction de l'ennemi. On ne demandait pas aux archers d'être précis. On leur demandait d'être vifs. On avait l'impression de regarder une machine en action.

Un hurlement monta des assaillants. C'était une autre leçon dumiie : frappez la première ligne d'une vague d'assaut dirigée contre vous, et l'ennemi devra gaspiller du temps à éviter de se marcher dessus. Les archers commencèrent à courir le long de la tranchée dans les deux directions, ne laissant en place qu'une petite escouade pour continuer le combat.

Snibril les suivit.

Les archers avaient occupé toute la circonférence. Les moizes n'étaient parvenus jusqu'à la tranchée qu'en un seul point, et deux corps à corps étaient en cours – des Fulgurognes aux prises avec les moizes, et d'autres Fulgurognes qui se battaient avec les premiers Fulgurognes pour avoir une chance de combattre les moizes, eux aussi.

Pour affronter des ennemis trois fois plus grands qu'eux, les Fulgurogues avaient mis au point une tactique – ils se ruaient sur eux pour les escalader jusqu'au niveau des épaules, s'agrippaient d'une main et se battaient de l'autre. Ce qui fait que la moitié des moizes s'administraient de violents coups d'épée dans la tête.

Deux charges supplémentaires se succédèrent avant que les moizes commencent à percevoir que les événements ne tournaient pas comme prévu.

Ils se regroupèrent sous les poils ; ils étaient encore trop nombreux.

— On pourrait continuer comme ça toute la journée, observa Brocando.

— Oh non ! répliqua Fléau.

— Mais on ne déplore encore aucune perte !

— Soit. Mais vous avez envie d'aller voir les moizes pour leur demander de nous rendre nos flèches ?

— Oh !

— Il nous en reste assez pour soutenir une nouvelle charge, et puis c'est tout. Et s'il faut en arriver au corps à corps – ils ont plus de bras que nous.

— Mais je croyais qu'un homme averti en valait deux.

— C'était une figure de style. Ils nous surpassent sur le plan des effectifs et sur celui des armements.

— Excellent, répliqua Brocando. Les défis me stimulent.

— Ils reviennent, leur dit Snibril. Attendez... Quelques-uns seulement. Regardez.

Une demi-douzaine de snargues sortaient en trottant des lignes adverses. Elles s'arrêtèrent à mi-chemin entre l'armée moize et les décombres de la ville.

— Ils veulent parlementer, déduisit Fléau.

— Peut-on leur faire confiance ? demanda Snibril.

— Non.

— Tant mieux. Je n'aimerais pas faire confiance à ces sales créatures.

— Mais vous devriez aller discuter, intervint Forficule. Ça vaut toujours la peine.

Finalement, ils s'avancèrent vers les moizes. Snibril reconnut leur chef, qui portait à présent une couronne de cristaux de sel et les considérait avec une mine impérieuse. Mais Fléau s'intéressait surtout à Gorma-liche, qui faisait partie du petit groupe.

— Eh bien ? s'enquit Fléau. Qu'avez-vous à nous dire ?

— Je m'appelle Jornariliche, répondit le moize couronné. Je vous offre la paix. Vous ne pouvez pas vaincre. Le temps joue en notre faveur.

— Nous avons beaucoup d'armes et beaucoup de soldats pour les manier, répliqua Fléau.

— Et la nourriture ? demanda Jornariliche.

Fléau ignora la question.

— Et quelle paix nous proposez-vous ?

— Jetez vos armes. Ensuite, nous reprendrons les pourparlers.

— Que je commence par jeter mon épée ? demanda Fléau, comme s'il prenait cette offre en considération.

— Oui. Vous n'avez pas le choix. (Le regard de Jornariliche passa sur leurs visages.) Aucun d'entre vous. Acceptez mes conditions, ou vous mourrez. Vous mourrez ici, tous les six, et le reste de vos gens ne tardera pas.

— On ne peut pas l'écouter ! éclata Snibril. Et Périlleuse ? Et la Terre de la Grand-Porte ?

— Jeter mon épée, murmura pensivement Fléau. L'idée est séduisante, je l'avoue.

Il tira son épée et la brandit.

— Gormaliche ? dit-il.

La vitesse rendit flou le bras de Fléau. L'épée fendit les airs comme un poignard, frappant le moize en pleine gorge. Gormaliche chut en silence, les yeux grands ouverts par l'horreur.

— Voilà, conclut Fléau. C'est ainsi que nous jetons nos épées, à Uzure. Je l'avais prévenu, mais il n'a pas voulu m'écouter.

Il fit faire volte-face à son cheval et repartit au galop vers la ville, suivi par les autres qui tentaient de se maintenir à sa hauteur. Jornariliche n'avait pas bougé un muscle.

— Ce n'était pas une attitude très dumiie, remarqua Forficule. Vous m'avez surpris.

— Non, j'ai surpris Gormaliche. Toi, tu as simplement été étonné, précisa Fléau. Il était en train de tirer son épée, tu n'as pas vu ?

— Ils préparent une nouvelle charge, les avertit Glurk.

— Je suis surp... étonné qu'ils n'aient pas tenté de creuser des tunnels dans la Trame, fit remarquer Forficule.

— Certains d'entre eux s'y sont essayés, le rassura Glurk avec une mine satisfaite. Ils ont débouché sous les pieds de l'escouade de Bouffu. Voilà une tactique qu'ils ne sont pas près de rééditer.

Fléau se retourna pour considérer les visages inquiets des défenseurs.

— Leur nouvelle charge, donc, dit-il. Nous leur donnerons des raisons de s'en souvenir. Préparez les pones. Nous utiliserons tous les moyens à notre disposition.

— Tous ? répéta Brocando. Entendu !

Il s'éloigna sur son poney le long de la tranchée.

Ils patientèrent.

— Au fait, combien de nourriture nous reste-t-il ? demanda Snibril au bout d'un moment.

— Quatre ou cinq repas pour chacun, répondit Fléau, l'air absent.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Cela suffira peut-être, répondit Fléau.

Ils attendirent encore.

— Le pire, c'est d'attendre, fit observer Forficule.

— Non, pas du tout, intervint Biglehouette (à qui nul n'avait osé confier une épée). Je pense que le pire, c'est de se faire planter dans le corps de grandes épées bien affûtées. L'attente, c'est simplement ennuyeux. Quand j'emploie le terme *ennuyeux*, je veux dire...

— Les voilà, annonça Glurk en ramassant sa lance.

— Ils se sont réorganisés, observa Fléau. Ils ont réuni toutes leurs forces en un seul point. Très bien. Quelqu'un aurait une épée en trop ?

Au bout du compte, il y a des gens qui se battent. Charges, contre-attaques. Des flèches et des lances partout. Des épées qui taillent de petits morceaux dans les gens. Après coup, les historiens tracent des cartes où ils disposent des petites surfaces colorées et de grandes flèches trapues pour indiquer que c'est en ce point que les Fulgurognes ont surpris tout un groupe de moizes, *ici* que les pones ont piétiné des snargues, *là* que les armes non conventionnelles de Bouffu se sont laissé piéger et n'ont dû leur salut qu'à la charge résolue d'un détachement munrungue. Et parfois, figurent des croix – c'est en ce point que Fléau fit périr un chef moize, *là* que Biglechouette estourbit une snargue par accident.

Les cartes ne peuvent mettre en évidence la peur, le bruit, la surexcitation. *Après*, les choses se passent mieux. Parce que, s'il y a un après, ça signifie que vous avez survécu. Une fois sur deux, personne ne sait ce qui s'est passé avant que tout ne soit terminé. Et parfois même, on ne sait pas qui a gagné avant que les comptes ne soient achevés...

Snibril se faufila et s'ouvrit à l'épée un chemin dans la mêlée. Les moizes semblaient être partout. L'un d'eux lui infligea une estafilade à l'épaule, et le Munrungue ne s'en aperçut qu'après.

Brusquement, il se retrouva dans un espace dégagé, cerné par les moizes, l'épée brandie...

— Attendez.

Jornariliche, le chef des moizes, était là, une patte levée.

— Pas tout de suite. Veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. (Il baissa les yeux vers Snibril.) Vous vous trouviez là-bas, avec les autres. Et vous avez essayé de sauver le petit Empereur dodu. Je suis curieux de savoir pour quelle raison vous vous battez encore ? Votre cité n'est plus que ruines. Vous ne pouvez remporter la victoire.

— Uzure ne sera pas en ruine tant que nous n'aurons pas cessé de combattre, répondit Snibril.

— Vraiment ? Comment cela se fait-il ?

— Parce que... Parce que si Uzure existe quelque part, c'est dans la tête des gens.

— En ce cas, nous allons être obligés de voir si nous la trouvons, répliqua Jornariliche sur un ton lourd de menaces.

Un barrissement monta derrière lui, et le groupe s'égailla quand une pone affolée traversa le champ de bataille. Snibril plongea vers la sécurité. Quand il regarda à nouveau, le moize était retourné au combat.

Les défenseurs étaient bel et bien en train de perdre le combat. On le sentait dans l'air. Pour chaque moize qui mordait la poussière, deux autres prenaient sa place.

Il descendit le long d'une pente et retrouva Fléau qui tenait deux ennemis en respect. Quand Snibril atterrit, un des moizes mordit la poussière. Un revers régla le compte du second.

— Nous sommes en train de perdre, annonça Snibril. Il faudrait un miracle.

— Ce ne sont pas les miracles qui remportent les victoires, rétorqua Fléau. (Une nouvelle demi-douzaine de moizes apparut autour des ruines d'une bâtisse.) Les effectifs supérieurs et des tactiques plus élaborées...

Une sonnerie de clairon monta derrière eux. Les moizes firent volte-face.

Une nouvelle armée avançait. Elle n'était pas très importante, mais elle était résolue. Brocando la menait. On entendait ses cris dominer le vacarme.

— Madame ! Tenez ça par l'autre bout ! Allons, allons, mesdames, ne poussez pas ! Attention avec cette lance, vous risquez de blesser quelqu'un...

— Ce n'est pas le but recherché, jeune homme ? demanda une vieille dame très comme il faut, qui n'aurait jamais dû se trouver à proximité d'un champ de bataille.

— Non, madame. Le but, vous l'atteindrez mieux avec l'autre bout, le bout pointu, de l'autre côté.

— Alors poussez-vous donc, jeune homme, que je puisse m'en servir.

Les moizes contemplaient ce spectacle, abasourdis. Snibril en assomma deux avant que les autres aient le temps de réagir. Il était déjà trop tard pour eux.

Les femmes n'étaient pas les guerriers les plus efficaces que Fléau ait pu voir, mais Brocando avait consacré quelques jours à

les entraîner en secret. Bouffu lui avait donné un coup de main. Elles étaient motivées. Et en définitive, ne pas avoir reçu une formation de soldats les avantageait. Les guerriers dumiis apprenaient des techniques d'escrime mécaniques et n'étaient pas au fait de ces nouvelles tactiques qu'on invente spontanément. Frapper un ennemi derrière les genoux, par exemple, et le trucider pendant qu'il tombait. Les femmes avaient des méthodes de combat plus cruelles.

Mais ça ne suffisait toujours pas.

Le cercle des défenseurs était sans cesse repoussé plus loin, jusqu'à ce que les combats se livrent à l'intérieur des ruines de la ville.

*Et... ils furent vaincus. Après une valeureuse défense. Ils perdirent le combat. On ne rebâtit jamais Uzure. Il n'y eut jamais de nouvelle république. Les survivants s'enfuirent pour regagner ce qui restait de leurs maisons, et ce fut la fin de l'Histoire de la Civilisation. A jamais.*

Dans le profond des poils, Culaïna la thunorgue se mouvait sans bouger. Elle traversait un futur après l'autre, et ils étaient là, presque tous identiques.

*La défaite. La chute de l'Empire. La fin de ces hommes sans imagination, convaincus qu'existait une meilleure façon de régler les problèmes que la guerre. La mort de Fléau. La mort de Snibril. La mort de tout le monde. Pour rien.*

Maintenant, elle se déplaçait sans courir, de plus en plus vite, à travers tous les futurs du Peut-Etre. Ils filaient autour d'elle. C'étaient tous les futurs qu'on n'écrira jamais – les futurs où les gens perdaient, où les mondes s'écroulaient, où les dernières tentatives désespérées ne suffisaient pas. Tous devaient se dérouler quelque part.

Mais pas ici, dit-elle.

Et soudain, elle en trouva un, un seul et unique. Elle fut étonnée. Normalement, les futurs se rangeaient par paquets de mille, ne différant que par d'infimes détails. Mais celui-ci était tout seul. Il existait à peine. C'est à peine s'il en avait le droit. C'était la chance contre un million pour que les défenseurs vainquent.

Elle fut fascinée. Quels êtres étranges, ces Dumiis ! Ils se croyaient aussi rationnels qu'une table, aussi pratiques qu'une pelle... Et pourtant, dans un immense monde de chaos, de ténèbres et de phénomènes qu'ils ne comprendraient jamais, ils se conduisaient comme s'ils croyaient vraiment en leurs petites inventions : la « loi », la « justice ». Et ils n'avaient pas assez d'imagination pour rendre les armes.

Etonnant qu'ils aient même eu une chance de futur.

Culaïna sourit.

Et elle alla voir ce que c'était...

Quand on regarde quelque chose, on le change...

Les moizes battirent une nouvelle fois en retraite, mais seulement pour se regrouper. Après tout, les Dumiis ne pouvaient plus aller nulle part. Et Snibril estima que Jornariliche était du genre qui se complairait à les imaginer en train d'attendre, de se demander comment tout allait finir.

Il trouva Glurk et Fléau affalés contre un mur en ruine, épuisés. Trois femmes dumiies les accompagnaient ; l'une d'entre elles bandait une blessure sur le bras de Glurk avec les lambeaux de ce qui avait été une jolie robe.

— Eh bien, constata ce dernier. Au moins, ils pourront dire que nous ne nous sommes pas rendus sans combattre... Aïeuuuu !

— Mais arrêtez donc de vous agiter ! lui intima la femme.

Fléau fit remarquer :

— Je ne crois pas que l'Histoire intéresse beaucoup les moizes. Après ceci, il n'y aura plus de livres. Plus d'Histoire. Plus de livres d'Histoire.

— D'une certaine façon, c'est ça, le pire, acquiesça Snibril.

— Excusez-moi, fit une de femmes. Euh... Je suis Dame Cériline Vortex. La veuve de feu le major Vortex ?

— Je me souviens de lui. Un soldat très honorable, dit Fléau.

— J'aimerais simplement dire que la fin des livres d'Histoire n'est pas ce qui peut arriver de pire, jeune homme. Le pire, c'est probablement de mourir, reprit Dame Vortex. L'Histoire se débrouillera bien toute seule.



— C'est certain, nous vous sommes, euh... infiniment reconnaissants de votre assistance, déclara Fléau, un peu embarrassé.

— Ce n'est pas de l'assistance, c'est de la participation, corrigea vertement Dame Vortex.

Partout dans les ruines d'Uzure, les gens s'asseyaient par petits groupes ou s'occupaient des blessés. Deux pones avaient été tuées. Pour elles, en tout cas, le décompte des effectifs était facile à faire. Snibril n'avait plus vu Brocando ou Forficule depuis longtemps.

Il y eut des mouvements chez l'ennemi.

Snibril poussa un soupir.

— Les revoilà, dit-il en se remettant debout.

— L'Histoire, hein ? ajouta Glurk en s'emparant de sa lance. Le glorieux dernier carré.

Dame Vortex ramassa une épée par terre. Elle était toute frémissante de fureur.

— Dernier ? C'est ce que nous allons voir, dit-elle sur un ton qui laissa penser à Snibril que le moize qui s'attaquerait à elle allait passer un très vilain quart d'heure.

Elle se retourna vers Fléau.

— Et quand tout ceci sera terminé, jeune homme, il va falloir que nous ayons un entretien sérieux. Si nous devons nous battre, il faudra que nous ayons aussi droit à notre part du futur...

Les moizes lancèrent la charge.

Mais elle semblait manquer de conviction. Ceux de la première ligne continuaient à avancer, mais graduellement ceux qui les suivaient ralentirent. Ils poussaient des exclamations et regardaient en direction des poils. En quelques secondes, leur confusion avait engendré une véritable pagaille.

— Pourquoi s'arrêtent-ils ? s'étonna Glurk.

Snibril plissa les yeux pour mieux inspecter les ombres entre les poils.

— Il y a... quelque chose par là-bas... dit-il.

— Encore des moizes ?

— Je ne distingue pas bien... Ils sont en train de se battre... Minute... (Il cligna des yeux.) Ce sont des Vivants. Des milliers et des milliers de Vivants ! Ils attaquent les moizes !

Fléau se retourna vers les défenseurs.

— Alors, nous avons le choix, déclara-t-il. Chargez !

Pris entre deux armées, les moizes n'avaient même plus une chance sur un million. Et les Vivants se battaient comme des fous furieux... Pire, ils se battaient comme des gens sensés, avec les meilleures armes qu'ils avaient pu fabriquer, taillant, tranchant. Comme des chirurgiens, raconta Forficule, plus tard. Ou comme des gens qui avaient compris que le meilleur futur, c'est encore celui qu'on se forge soi-même.

Après, ils apprirent qu'Athan le Vivant avait péri pendant la bataille. Mais au moins ne l'avait-il pas su d'avance. Les Vivants communiquent de façon étrange à travers le Tapis tout entier, et ses idées nouvelles avaient couru d'un Vivant à l'autre comme une traînée de poudre : vous n'êtes pas forcés d'accepter, vous pouvez changer ce qui va se passer.

Cette idée ne leur était encore jamais venue à l'esprit.

Et là, enfin, tout fut terminé.

Nul ne retrouva l'Empereur. On ne chercha pas beaucoup. Tacitement, tout le monde sembla tenir pour établi que les décisions seraient désormais prises par Fléau.

Tout ne s'achève pas sur cette victoire, se dit Snibril. C'est à la fin de la bataille que les problèmes commencent, que vous ayez gagné ou perdu. Il y a des milliers de gens qui n'ont à manger que pour une journée et qui se retrouvent sans logis. Et il reste encore des moizes en liberté – encore que j'aie l'impression qu'ils garderont leurs distances quelque temps. Et l'Empire est en pièces. Et il faut encore résoudre le problème de la Terre de la Grand-Porte.

Du moins la question de la nourriture fut-elle aisément réglée. Les dépouilles de snargues jonchaient le champ de bataille. Comme le fit remarquer Glurk, il n'y avait aucune raison de les laisser perdre.

Fléau passa toute la journée assis dans les ruines du palais, à écouter le défilé des gens et parfois à donner des ordres. On expédia une escouade à Périlleuse, pour ramener les chariots munrungues restés là-bas.

Quelqu'un suggéra qu'on donne un grand festin. Un de ces jours, répondit Fléau.

Puis on fit entrer Jornariliche. Il avait été gravement blessé d'un coup de lance, mais l'expédition de collecte des snargues supervisée par Glurk l'avait retrouvé en vie. On essaya de le traîner devant Fléau, mais comme il tenait à peine debout, c'était assez inutile.

— Nous devrions ouvrir un procès, déclara Forficule, selon l'ancienne coutume...

— Et ensuite le tuer, compléta Glurk.

— Nous n'avons pas le temps, fit Fléau. Jornariliche ?

Malgré ses blessures, le moize redressa fièrement la tête.

— Je vous montrerai comment meurt un moize, annonça-t-il.

— Nous le savons déjà, répondit Fléau sur un ton égal. Ce que je voudrais savoir c'est... pourquoi ? Pourquoi nous avoir attaqués ?

— Nous servons le grand Découdre ! Le grand Découdre exècre toute vie sur le Tapis !

— Un simple phénomène naturel, bougonna Forficule. Il finira par révéler ses secrets face à l'observation scientifique et à la déduction.

Jornariliche lui adressa un grognement.

— Jetez-le quelque part au fond d'un cachot, ordonna Fléau. Je n'ai pas le temps de l'écouter.

— Je ne crois pas qu'il reste de cachots, fit observer Glurk.

— Eh bien, alors, faites-lui en bâtir un, et vous le jetterez dedans quand il sera terminé.

— Mais on devrait le tuer !

— Non. Tu écoutes trop Brocando, répondit Fléau.

Brocando se dressa sur ses ergots.

— Tu le connais ! Pourquoi ne pas le tuer... commença-t-il.

Mais on l'interrompit.

— Parce que ce qu'il est ne compte pas. Ce qui compte, c'est ce que nous sommes, nous.

Tout le monde tourna la tête. Même Jornariliche.

C'était moi, pensa Snibril. Je ne me suis pas aperçu que je parlais à voix haute. Oh, tant pis...

— Voilà ce qui compte, poursuivit-il. C'est pour cela qu'Uzure a été édiflée. Parce que les gens voulaient trouver d'autres solutions que la guerre. Et ne plus avoir peur du futur.

— Mais nous n'avons jamais fait partie de l'Empire ! protesta Brocando.

— Quand l'heure du choix a sonné, de quel côté vous êtes-vous rangés ? lui demanda Snibril. De toute façon, vous faisiez partie de l'Empire. Vous ne le saviez pas, c'est tout. Vous avez passé tant de temps à clamer que vous n'en faisiez pas partie que vous avez fini... eh bien, par en faire partie. Que feriez-vous si l'Empire n'existait pas ? Vous recommenceriez à balancer les gens du haut du roc.

— Je ne balance pas les gens du haut du roc !

La tête de Jornariliche allait de l'un à l'autre, fascinée.

— Pourquoi avez-vous arrêté de le faire ? demanda Snibril.

— Eh bien... Ce n'était plus le... Ça n'a rien à voir !

— Eux ? s'étonna Jornariliche. Ce sont eux qui m'ont vaincu ? Ces faibles avortons qui passent leur temps à se chamailler ?

— Incroyable, n'est-ce pas ? lui lança Fléau. Emportez-le et enfermez-le à clé.

— J'exige une mort honorable !

— Ecoute-moi, tonna Fléau d'une voix qui semblait de bronze. J'ai tué Gormaliche parce que de tels individus ne devraient pas avoir le droit d'exister. Pour toi, je n'ai pas encore de certitude arrêtée. Mais si tu m'ennuies encore une fois, je t'abattrai sur place. Maintenant... emportez-le.

Jornariliche ouvrit la bouche, avant de la clore à nouveau. Snibril examina les deux personnages. Il en serait capable, songea-t-il. Sur-le-champ. Pas par cruauté ni par colère, mais simplement parce que cela serait nécessaire.

L'idée lui vint qu'il préférerait nettement avoir affaire à un Brocando en proie à l'ivresse des batailles, ou à un Jornariliche en rage, qu'à Fléau.

— Mais Snibril a raison, cela dit, intervint Forficule, tandis qu'on faisait sortir le moize silencieux. Tout le monde a toujours agi selon les anciennes coutumes. Il faut en trouver de nouvelles. Sinon, il n'y en aura plus aucune, ni anciennes ni nouvelles. Nous ne voulons pas avoir vécu tout ce que nous avons vécu pour reprendre nos disputes sur de nouveaux sujets. L'Empire...

— Je ne sais pas s'il y aura encore un Empire, intervint Fléau.

— Quoi ? Mais il en faut un ! s'exclama Forficule.

— Il pourrait y avoir mieux, dit Fléau. J'y réfléchis. Une union de beaucoup de petits pays et de cités vaudrait mieux qu'un seul immense Empire. Je ne sais pas.

— Et une voix pour les femmes, lança Dame Vortex depuis la foule.

— Ça aussi, peut-être, concéda Fléau. Chacun devrait y trouver son compte.

Il leva la tête. Aux derniers rangs, se tenaient quelques Vivants. Ils n'avaient pas dit mot. Nul ne savait comment ils s'appelaient.

— Chacun devrait y trouver son compte, répéta Fléau. Nous devrions en discuter...

Un Vivant s'avança et retira son capuchon, révélant que c'était en fait une Vivante.

— Je dois vous parler, dit-elle.

Tous les Vivants dans la salle retirèrent leur cagoule.

— Je suis Tarillon, le maître des mines. Nous allons vous quitter. Nous pensons... nous pensons que nous pouvons sentir un futur, désormais. Nous... nous avons retrouvé nos souvenirs.

— Pardon ? demanda Fléau.

— Nous avons choisi un nouveau Fil.

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

— Nous sommes redevenus des Vivants. Des Vivants comme ils doivent être. Nous pensons que nous nous remémorons une nouvelle Histoire et donc, à présent, avec

votre permission, nous allons reprendre nos vies. (Elle sourit.)  
Je me souviens d'avoir dit ça !

— Oh, fit Fléau. (Il parut gêné : un homme pragmatique confronté à une situation que le manque de temps l'empêchait de comprendre.) Bien. Parfait. Je suis ravi pour vous. S'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire...

— Nous nous reverrons. Nous en sommes... certains.

— Eh bien... Encore merci...

Les Vivants sortaient déjà en file indienne.

Snibril se glissa à leur suite. Dans son dos, il entendit les débats reprendre...

C'était le matin. Les Vivants se hâtaient dans les ruines, et il dut se dépêcher pour les rattraper.

— Tarillon ?

Elle se retourna.

— Oui ?

— Pourquoi partez-vous ? Que vouliez-vous dire ?

Elle fronça les sourcils.

— Nous avons essayé vos... vos... décisions. Nous avons écouté Athan. Il nous a expliqué comment on choisissait. Nous avons essayé. C'est horrible. Comment pouvez-vous supporter ça ? Vivre sans savoir ce qui va arriver. Ne jamais être sûr pendant vos heures de veille que vous reverrez la nuit tomber. Ça nous rendrait fous ! Mais nous sommes des Vivants. Nous ne pouvons changer notre nature. Nous avons aidé à créer une nouvelle Histoire. Maintenant, nous pensons nous en souvenir à nouveau.

— Oh !

— Quelle puissance vous devez avoir, pour affronter tant d'incertitudes.

— Nous trouvons cela normal, expliqua Snibril.

— Comme c'est étrange. Etrange. Tant de courage. Eh bien, adieu. Vous avez décidé de quitter Uzure.

— Oui, je... Comment le savez-vous ?

Elle parut remplie de joie.

— Je vous l'ai dit... Nous pouvons de nouveau nous souvenir des choses !

Il retrouva Roland là où il l'avait attaché. La sacoche de Snibril ne contenait plus grand-chose, désormais. Il avait perdu son morceau de poussière porte-bonheur. Ses pièces également. Sa paire de bottes de rechange, il la portait aux pieds. Il ne lui restait plus désormais qu'une couverture, quelques couteaux, un morceau de corde. Une lance. On n'a jamais vraiment besoin de plus.

La voix de Forficule s'éleva dans son dos, à l'instant où il ajustait sa selle.

— Tu t'en vas ?

— Oh. Je ne t'avais pas entendu.

— J'ai passé beaucoup de temps en compagnie des Munrungs. Vous savez vous approcher sans faire de bruit. Et, je dois ajouter, vous éloigner sur la pointe des pieds.

— Je suis sûr que les gens arriveront à tout mettre en place.

— Du moment qu'ils continuent à se disputer, assura Forficule. C'est capital, les disputes.

Snibril se retourna vers lui.

— J'ai simplement envie de découvrir le Tapis, dit-il. La nature du grand Découdre. Ce qu'il y a tout au bout. Tu disais qu'on devait toujours poser des questions...

— Exact. C'est capital, les questions.

— Tu crois que l'idée de Fléau fonctionnera ?

— Qui sait ? L'heure est venue d'essayer de nouveaux concepts.

— Oui. (Snibril monta en selle.) Tu savais que les Vivants nous trouvent courageux parce que nous pouvons prendre des décisions ? Eux, ils en sont incapables ! C'est trop dur pour eux ! Nous qui pensions que c'est eux qui étaient spéciaux. C'est incroyable, les choses qu'on peut apprendre.

— Je te l'ai toujours dit.

— Eh bien, maintenant, je veux en apprendre de nouvelles ! Et je veux partir tout de suite, parce que si je traîne, je ne partirai jamais. Je veux voir toutes les choses dont tu m'as parlé ! Le *pieddechaise*. L'Atre. Le Bord.

— Tu me raconteras à quoi elles ressemblent, alors. Je n'en ai jamais lu que des descriptions.

Snibril resta interdit.

— Mais quand j'étais petit, tu m'as raconté toutes sortes d'histoires sur le Tapis ! Tu veux dire qu'elles n'étaient pas vraies ?

— Oh, elles étaient vraies. Sinon, personne ne les aurait écrites. (Forficule haussa les épaules.) Moi-même, j'ai toujours eu envie de voyager. Mais je n'ai jamais trouvé le temps de le faire. Si tu as l'occasion, tu sais... Si tu as le temps de rédiger quelques notes...

— Entendu. Hah. Oui. C'est promis. Si je trouve le temps. Bon, alors... Au revoir ?

— Au revoir.

— Et tu diras au revoir à...

— Je n'y manquerai pas.

— Tu sais comment c'est.

— Probablement. Au revoir. Reviens nous raconter tout ça, un jour.

Cette dernière injonction devint un cri, car Snibril avait lancé Roland en avant. Quand il ne fut plus qu'un point sur la route, il se retourna et salua.

Forficule rentra à pas lents retrouver la discussion.

Snibril s'arrêta de nouveau, à quelque distance d'Uzure, et il aspira profondément l'air du Tapis.

Il se sentait un peu triste. Mais il aurait toujours un endroit où rentrer, quelque part. Il sourit, flatta l'encolure de Roland. Puis, le moral en hausse et les cheveux au vent, il lança sa blanche cavale au galop, et ils disparurent entre les poils serrés.

FIN



**Terry pratchett**  
**Drame de troll**

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PATRICE COTTON



**L'ATALANTE**

Terry Pratchett

# DRAME DE TROLL

*Nouvelle traduite par Patrice Cotton*



L'ATALANTE

Le vent qui soufflait des montagnes charriait de fins cristaux de glace. Il faisait trop froid pour neiger. Par ce temps-là, les loups descendent dans les villages, les arbres au cœur de la forêt éclatent sous le gel.

Par ce temps-là, les gens sensés restent chez eux au coin du feu, à se raconter des histoires de héros.

C'était un vieux cheval. Et un vieux cavalier. L'animal ressemblait à un porte-toasts emballé sous film plastique ; si l'homme ne vidait pas les étriers, c'était, semblait-il, parce qu'il n'en trouvait pas la force. Malgré le vent d'un froid mordant, il ne portait rien d'autre qu'un kilt de cuir riquiqui et un bandage crasseux autour d'un genou.

Il se décolla de la bouche le mégot mouillé d'une cigarette et se l'écrasa sur la main.

« Bon, fit-il, on y va.

— Pour toi, c'est facile à dire, objecta le cheval. Mais... si tu as encore un de tes étourdissements ? Sans parler de ton dos qui te travaille. Tu crois que ça me chante de finir mangé parce que ton dos t'a lâché au mauvais moment ?

— Ça n'arrivera pas », répondit l'homme. Il mit pied sur les pierres glacées et se souffla sur les doigts. Puis il sortit du bât de sa monture une épée dont le fil rappelait une scie mal entretenue et allongea sans conviction quelques bottes dans le vide.

« J'ai toujours le coup d'patte », dit-il. Il grimaça et s'adossa à un arbre. « Je jurerais que cette saleté d'épée s'alourdit de jour en jour.

— Tu devrais la ranger, tu sais, dit le cheval. Ça suffit pour aujourd'hui. Des trucs pareils à ton âge. Ça n'est pas raisonnable. » L'homme roula des yeux.

« Putain de vente aux enchères de merde. Voilà où ça mène d'acheter des biens saisis à un mage, dit-il au monde glacé qui l'entourait. Je t'ai regardé les dents, je t'ai regardé les sabots, j'savais pas qu'il fallait en plus écouter.

— Qui enchérissait sur toi, à ton avis ? » fit le cheval.

Cohen le Barbare restait adossé à l'arbre. Il n'était pas sûr de pouvoir se redresser. « Tu as dû mettre un joli magot à

gauche, reprit le cheval. On pourrait aller vers le Bord. Qu'est-ce que t'en penses ? Bien au chaud. Se trouver un coin bien au chaud près d'une plage quelque part, qu'est-ce que tu en dis ?

— Pas de magot, fit Cohen. Tout dépensé. Tout bu. Distribué. Perdu.

— Tu aurais dû en mettre de côté pour tes vieux jours.

— Jamais pensé que j'aurais de vieux jours.

— Un de ces quatre tu vas mourir, dit le cheval. C'est peut-être aujourd'hui.

— Je sais. Pourquoi je suis ici, d'après toi ? »

Le cheval se retourna et baissa le regard vers la gorge. La route était crevassée et grêlée de nids-de-poule. Des arbrisseaux poussaient entre les pierres. La forêt se pressait de chaque côté. Dans quelques années, nul ne saurait plus qu'une route passait par ici. Vu son état, nul ne le savait déjà plus.

« Tu es venu ici pour mourir ?

— Non. Mais y a un truc que j'ai toujours eu envie de faire. Depuis tout gamin.

— Ouais ? »

Cohen tenta tout doucement de se redresser. Ses tendons vibrèrent et transmirent leurs messages ardents à ses jambes.

« Mon père... » couina-t-il. Il se ressaisit. « Mon père, reprit-il, m'a dit... » Il respirait à grand-peine. « Mon fils, souffla obligeamment le cheval.

— Quoi ?

— Mon fils, répéta le cheval. Un père appelle toujours son garçon « mon fils » au moment de lui transmettre de sages conseils. C'est bien connu.

— C'est moi qui raconte, dis donc.

— Pardon.

— Il a dit... Mon fils... oui, d'accord... Mon fils, quand on vient à bout d'un troll en combat singulier, on peut tout faire. »

Le cheval le dévisagea en clignant des yeux. Puis il se tourna et observa encore à travers la route envahie d'arbres la gorge sombre en dessous. Il y avait un pont de pierre en contrebas.

Une impression horrible s'insinua en lui.

Ses sabots trépignèrent nerveusement sur la route défoncée.

« Vers le Bord, dit-il. Bien au chaud.

— Non.

— À quoi ça avance de tuer un troll ? Qu'est-ce qu'on y gagne ?

— Un troll mort. C'est le but. N'importe comment, j'ai pas besoin de le tuer. Seulement de le vaincre. Un contre un. *Humano a ma...*troll. Et si j'essaye pas, mon père va se retourner dans son tumulus.

— Tu m'as pourtant dit qu'il t'avait chassé de la tribu quand tu avais onze ans.

— Ce qu'il a fait de mieux dans sa vie. M'a appris à voler des ailes des autres. Amène-toi, tu veux ? »

Le cheval se rapprocha en crabe. Cohen agrippa la selle et se redressa bien droit.

« Et tu vas te battre contre un troll aujourd'hui », fit le cheval.

Cohen farfouilla dans les sacoches et sortit sa blague à tabac. Le vent fouetta les brins tandis qu'il se roulait une nouvelle cigarette maigrelette dans le creux des mains.

« Ouais, répondit-il.

— Et tu as fait tout ce chemin pour ça.

— Il le fallait. À quand remonte la dernière fois où t'as vu un pont avec un troll dessous ? Y en avait des centaines quand j'étais jeune. Aujourd'hui on trouve davantage de trolls dans les villes que dans les montagnes. Gras comme des cochons, pour la plupart. À quoi bon avoir fait toutes ces guerres ? Maintenant... faut traverser ce pont. »

✱

✱✱

C'était un pont solitaire jeté en travers d'une rivière aux eaux peu profondes, blanches et traîtresses dans une vallée encaissée. Le genre de décor où...

Une forme grise bondit par-dessus le parapet et atterrit les pieds en canard devant le cheval. Elle brandissait un gourdin.

« À nous deux ! gronda-t-elle.

— Oh... » commença le cheval.

Le troll battit des paupières. Même les deux hivernaux glacés et nuageux réduisaient considérablement la conductivité d'un cerveau troll siliceux, et il lui avait fallu tout ce temps pour s'apercevoir que la selle était inoccupée.

Il battit à nouveau des paupières parce qu'il sentait soudain la pointe d'un couteau s'appuyer sur sa nuque.

« Salut », fit une voix près de son oreille.

Le troll déglutit. Mais avec un luxe de prudence.

« Écoutez, dit-il d'un ton désespéré, c'est la tradition, d'accord ? Un pont comme ça, on s'attend forcément à un troll...

« Dites, ajouta-t-il alors qu'une autre idée lui passait par la tête en traînant la savate, comment ça s'fait que j'veus ai pas entendu venir ?

— Parce que j'suis un as, répondit le vieil homme.

— C'est vrai, confirma le cheval. Il a pris plus de gens par surprise que tu n'as mangé de repas verts de trouille. »

Le troll risqua un regard en coin. « Putain de merde, chuchota-t-il. Tu te prends pour Cohen le Barbare ou quoi ?

— À ton avis ? fit Cohen le Barbare.

— Écoute, dit le cheval, s'il ne s'était pas emmailloté les genoux dans des sacs, tu aurais entendu un cliquetis d'os. »

Le troll mit un moment à comprendre. « Oh là là, souffla-t-il. Sur mon pont à moi ! Oh là là.

— Quoi ? » fit Cohen.

Le troll se baissa brusquement, échappant à son étreinte, et agita frénétiquement les mains.

« Ça va ! Ça va ! cria-t-il tandis que Cohen avançait sur lui. Vous m'avez eu ! Vous m'avez eu ! Je discute pas ! Je veux juste appeler ma famille, d'accord ? Sinon, personne me croira jamais. Cohen le Barbare ! Sur mon pont ! »

Son torse de pierre déjà formidable se gonfla encore.

« Mon putain de beau-frère cherche tout l'temps à m'en mettre plein la vue avec son putain de pont monstrueux, ma femme en a plein la bouche. Hah ! J'aimerais voir sa tête... Oh, non ! Qu'est-ce que vous allez penser de moi ?

— Bonne question », fit Cohen.

Le troll lâcha son gourdin et saisit une main de Cohen.

« Mon nom, c'est Mica, se présenta-t-il. Vous savez pas quel honneur vous m'faites ! »

Il se pencha par-dessus le parapet.

« Béryl ! Monte voir ! Amène les p'tits 1 »

Il se retourna vers Cohen, la figure rayonnante de bonheur et de fierté.

« Béryl répète toujours qu'on devrait déménager, trouver autre chose de mieux, mais moi je lui réponds : ce pont est dans notre famille depuis des générations, y a toujours eu un troll sous le pont de la Mort. C'est la tradition. »

Une femelle troll gigantesque, deux bébés dans les bras, gravit péniblement la berge, suivie d'une ribambelle de trolls plus petits. Ils se rangèrent derrière leur père et observèrent Cohen d'un œil rond.

« Voici Béryl », dit le troll.

Sa femme lança un regard mauvais à Cohen.

« Et voici... (il poussa en avant une version plus petite et renfrognée de lui-même qui serrait un modèle réduit de son gourdin) mon gars Éboulis. Taillé dans le roc comme son père. Reprendra le pont quand je serai plus là, pas vrai, Éboulis ? Écoute, petit, ça, c'est Cohen le Barbare ! Qu'esse t'en dis, hein ? Sur notre pont à nous ! On a pas que des vieux et gros marchands avachis comme s'en ramasse ton oncle Pyrite, fit le troll toujours à son fils mais avec un petit sourire suffisant pour le compte de sa femme plus loin, nous on s'offre de vrais héros comme on en faisait dans l'temps. »

La femme du troll toisa Cohen.

« Riche, tu crois ?

— La richesse a rien à voir là-dedans, répliqua le troll.

— Vous allez tuer notre papa ? demanda Eboulis avec méfiance.

— 'videmment, tiens, répondit Mica d'un ton sévère. C'est son boulot. Et après on chantera mes louanges dans des histoires et des chansons. C'est Cohen le Barbare, tu comprends, pas un pauvre couillon du village avec sa fourche. C'est un héros fameux qu'a fait tout ce chemin pour venir nous voir, alors montre-lui un peu d'respect.

« Excusez-nous, monsieur, dit-il à Cohen. Les jeunes d'aujourd'hui. Vous savez ce que c'est. » Le cheval se mit à ricaner. « Ecoutez... commença Cohen.

— Je me souviens de mon père qui me parlait de vous quand j'étais caillou, reprit Mica. Il enjambe le monde comme un closse, qu'il disait. »

Il y eut un silence. Cohen se demandait ce qu'était un closse et sentait le regard de pierre de Béryl fixé sur lui.

« C'est qu'un p'tit vieux, dit-elle. Il m'a pas l'air d'un grand héros. S'il est tellement fort, pourquoi il est pas riche ?

— Dis donc... commença Mica.

— Alors c'est pour ça qu'on poireautait ? le coupa sa femme. Assis à longueur de temps sous un pont qui fuit de partout ? À guetter des gens qui viennent jamais ? À attendre des p'tits vieux aux pattes arquées ? J'aurais dû écouter ma mère ! Tu veux que je laisse notre fils guetter sous un pont qu'un p'tit vieux vienne le tuer ? C'est ça la vie de troll ? Eh ben, pas question !

— Dis donc...

— Hah ! Pyrite, il attrape pas des p'tits vieux, lui ! Il attrape des marchands bien gras ! C'est quelqu'un, lui ! T'aurais dû t'associer avec lui quand t'en avais l'occasion !

— J'préfère encore manger des vers !

— Des vers ? Hah ! Depuis quand on peut se payer des vers à manger ?

— Je peux te dire un mot ? » proposa Cohen.

Il gagna tranquillement l'autre extrémité du pont en faisant d'une main des moulinets avec son épée. Le troll le suivit à pas feutrés.

Cohen farfouilla, en quête de son tabac. Il leva les yeux sur le troll et lui tendit la blague.

« Tu fumes ?

— Ce truc-là, ça peut vous tuer, dit le troll.

— Oui. Mais pas aujourd'hui.

— Traîne pas à discuter avec tes bons à rien de copains ! beugla Béryl depuis l'autre bout du pont C'est aujourd'hui que tu dois descendre à la scierie ! Chert a dit qu'il pourrait pas te



garder le boulot indéfiniment si t'es pas plus sérieux, tu le sais ! »

Mica fit à Cohen un petit sourire navré. « Elle m'est d'un grand soutien, dit-il.

— Pas question que j'descende jusqu'à la rivière pour t'en sortir encore une fois ! rugit Béryl. Cause-lui donc des boucs, monsieur le grand troll.

— Des boucs ? fit Cohen.

— J'vois pas ce que c'est, cette histoire de boucs, dit Mica. Faut tout l'temps qu'elle parle de boucs. Jamais entendu parler de boucs, moi. » Il grimaça.

Ils regardèrent Béryl faire descendre la berge aux jeunes trolls jusque dans l'obscurité sous le pont.

« À vrai dire, fit Cohen une fois qu'ils furent seuls, j'avais pas l'intention de te tuer. »

La figure du troll s'allongea. « Ah non ?

— Seulement te balancer par-dessus le pont et voler ton trésor.

— Ah oui ? »

Cohen lui tapota le dos.

« Et puis, dit-il, j'aime rencontrer des gens qui ont... bonne mémoire. C'est de ça que le pays a besoin. Une bonne mémoire. »

Le troll se mit au garde-à-vous.

« J'essaye de faire de mon mieux, chef, assura-t-il Mon gars veut s'en aller travailler à la ville. J'y ai dit, y a un troll sous ce pont depuis pas loin de cinq cents ans...

— Alors, si tu veux bien me passer ton trésor, fit Cohen, que je m'en aille. »

La panique rida soudain la figure du troll. « Mon trésor ? J'en ai pas, dit-il.

— Oh, allons, un pont bien placé comme ça ?

— Ouais, mais plus personne passe par cette route. Vous êtes le premier depuis des mois, sans blague. D'après Béryl, j'aurais dû me mettre avec son frère quand ils ont ouvert la nouvelle route sur son pont, mais... (il éleva la voix) moi j'y ai dit, y a des trolls sous ce pont depuis...

— Ouais.

— L'ennui, c'est que les pierres s'en détachent tout l'temps. Et vous imaginez pas les tarifs que pratiquent les maçons. Saletés d'nains. On peut pas leur faire confiance. »

Le troll se pencha vers Cohen.

« Pour tout dire, j'suis obligé de travailler trois jours par semaine à la scierie de mon beau-frère pour joindre les deux bouts.

— J'croisais que ton beau-frère avait un pont ? s'étonna Cohen.

— Oui, un de mes beaux-frères. Mais ma femme a des frères comme les chiens des puces. »

Le troll contempla le torrent d'un œil morne.

« Y en a un qui vend du bois de construction à Eau-surie, un autre qui s'occupe du pont, et le gros est marchand du côté de Pic-amer. Vous trouvez ça des boulots normaux pour des trolls ?

— Y en a quand même un qu'est dans les ponts, fit remarquer Cohen.

— Dans les ponts ? Assis toute la journée dans une cabine pour prélever une pièce d'argent à ceux qui veulent traverser ? La moitié du temps, il est même pas là ! Il paye un nain qu'encaisse la taxe. Et il se dit troll ! On fait pas la différence entre un homme et lui à moins d'avoir le nez d'sus ! »

Cohen hocha la tête d'un air entendu.

« Savez-vous, reprit le troll, que j'dois aller manger avec eux toutes les semaines ? Avec les trois ? Et les écouter rabâcher qu'il faut vivre avec son temps... »

Il tourna sa grosse figure triste vers Cohen.

« Y a pas d'mal à être troll sous un pont, quand même ? fit-il. On m'a élevé pour ça. J'veux que mon petit Éboulis reprenne ma place quand j'serai plus là. Y a pas d'mal à ça ! Faut des trolls sous les ponts. Sinon, à quoi ça rime ? Où on va ? »

Ils s'appuyèrent sur le parapet, l'air morose, et contemplèrent les eaux blanches en contrebas.

« Tu sais, dit lentement Cohen, je m'souviens d'un temps où on pouvait chevaucher d'ici aux monts des Lames sans voir âme qui vive. » Il tapota son épée.

« Du moins qui vive très longtemps. » Il jeta son mégot dans l'eau. « Plus que des fermes à présent. De p'tites fermes,

où travaillent de p'tites gens. Et des clôtures partout. Partout où le regard se tourne, des fermes, des clôtures et des p'tites gens.

— Elle a raison, évidemment, reprit le troll qui poursuivait sa conversation intérieure. Y a pas d'avenir à bondir de sous un pont.

— J'veux dire, fit Cohen, j'ai rien contre les fermes. Ni contre les fermiers. Il en faut. Seulement, avant, ils s'installaient loin, à la lisière. Maintenant, la lisière, elle est ici.

— On est tout l'temps repoussés, fit le troll. Faut tout l'temps se recycler. Comme mon beau-frère Chert. Une scierie ! Un troll patron d'une scierie ! Et vous devriez voir les dégâts qu'il fait dans la forêt de Coupe-ombre ! »

Cohen releva la tête, surpris.

« Quoi ? La forêt aux araignées géantes ?

— Quelles araignées ? Y a plus d'araignées maintenant. Que des souches.

— Des souches ? Des souches ? Je l'aimais bien, cette forêt, moi. Elle était... ben, elle était sombre et lugubre. On n'en fait plus de bien lugubres. On savait vraiment ce que c'était la terreur, dans une forêt comme ça.

— Pour ce qui est du lugubre, lui, il y replante des épicéas, dit Mica.

— Des épicéas !

— C'est pas une idée à lui. Il saurait pas reconnaître un arbre d'un autre. C'est un coup d'Argile. Il lui a donné le tuyau. »

Cohen se sentit pris de vertige. « Qui c'est, Argile ?

— J'ai dit que j'avais trois beaux-frères, pas vrai ?

Lui, c'est le marchand. Alors il a fait valoir que le terrain serait plus facile à vendre. »

Une longue pause suivit, le temps que Cohen digère l'explication.

« On peut pas vendre la forêt de Coupe-ombre, dit-il enfin. Elle appartient à personne.

— Ouais. D'après lui, c'est pour ça qu'on peut la vendre. »

Cohen abattit son poing sur le parapet. Un morceau de pierre se détacha et dégringola dans la gorge.

« Pardon, fit-il.

— Pas grave. Y a des bouts qui tombent sans arrêt, i'vous ai dit. »

Cohen se retourna. « Qu'est-ce qui s'passe ? Je me souviens de toutes les grandes guerres d'autrefois. Pas toi ? T'as dû te battre aussi.

— J'portais un gourdin, ouais.

— On était censés se battre pour un avenir radieux, des lois et tout l'bazar. A ce qu'on prétendait.

— Ben moi je m'suis battu parce qu'un gros troll avec un fouet me l'a ordonné, fit prudemment Mica. Mais je vois ce que vous voulez dire.

— J'veux dire que c'était pas pour des fermes et des épicéas. Hein ? »

Mica baissa la tête.

« Et moi qui suis là avec mon pont minable. Vraiment je suis gêné, dit-il, vous avez fait du chemin et tout...

— Et il y avait un roi ou un autre, poursuivit distraitemment Cohen en regardant l'eau. Et des mages, il me semble. Mais il y avait un roi. J'en suis à peu près sûr. L'ai jamais rencontré. Tu sais quoi ? »

Il fit un grand sourire au troll.

« Je retrouve pas son nom. J'crois qu'on me l'a jamais dit. »

\*

\*\*

Une demi-heure plus tard, le cheval de Cohen émergea des bois sombres et s'engagea sur une lande désolée battue par le vent. Il chemina péniblement un moment avant de demander :

« Bon... combien tu lui as donné ?

— Douze pièces d'or, répondit Cohen.

— Pourquoi tu lui as donné douze pièces d'or ?

— C'est tout ce que j'avais.

— Tu dois être fou.

— Quand je me suis lancé dans la carrière de héros barbare dit Cohen, chaque pont avait son troll en dessous. Et on pouvait pas traverser une forêt comme celle d'où on sort sans qu'une

dizaine de gobelins essayent de vous couper la tête. » Il soupira.  
« Je me demande ce qui leur est arrivé.

— Toi, fit le cheval.

— Bon, d'accord. Mais j'ai toujours cru qu'il y en aurait d'autres. J'ai toujours cru qu'il y aurait d'autres lisières.

— Tu as quel âge ? demanda le cheval.

— Chais pas.

— L'âge d'avoir du bon sens, alors.

— Ouais. D'accord. »

Cohen s'alluma une nouvelle cigarette et toussa à s'en faire monter les larmes aux yeux. « Tu te ramollis du cerveau !

— Ouais.

— Donner ta dernière piastre à un troll !

— Ouais. »

Cohen souffla un filet de fumée asthmatique vers le soleil couchant.

« Pourquoi ? »

Cohen contempla le ciel. Un ciel au rougeoiement aussi froid que les pentes de l'enfer. Un vent glacial balayait les steppes, fouettait ce qui lui restait de cheveux.

« Pour garder les choses telles qu'elles devraient être, répondit-il.

— Hah !

— Pour garder les choses qui ont été.

— Hah ! »

Cohen baissa les yeux.

« Et pour trois adresses. Un jour, je vais mourir, dit-il, mais pas aujourd'hui, je pense. »

\*

\*\*

Le vent qui soufflait des montagnes charriait de fins cristaux de glace. Il faisait trop froid pour neiger. Par ce temps-là, les loups descendent dans les villages, les arbres au cœur de la forêt éclatent sous le gel. Sauf qu'il y a désormais de moins en moins de loups et de moins en moins de forêts.

Par ce temps-là, les gens sensés restent chez eux au coin du feu.

À se raconter des histoires de héros.